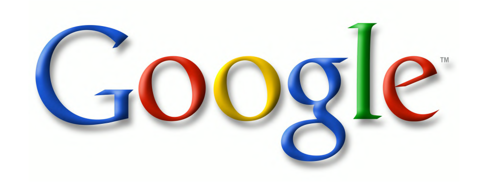




TAYLOR · INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA






[illegible]

[illegible] 101.

[illegible]

# L'ENFANT DU CARNAVAL.



*Ah; ah; oh; oh; continua sa fille . . . . .*

Pag. 39

# L'ENFANT DU CARNAVAL,

## HISTOIRE REMARQUABLE, ET SUR-TOUT VÉRITABLE,

Pour servir de supplément aux Rapsodies du jour.

PREMIÈRE PARTIE.

---

Valeat res ludicra.

---

A PARIS,

Chez BARBA, libraire, palais du Tribunat, galerie derrière le théâtre de la République, n° 51.

AN DIX. (1802).

# L'ENFANT DU CARNAVAL

AUX

# CITOYENS DE CALAIS.

JE suis né dans vos murs; et si on se choisissait une patrie, je n'en choisirais pas d'autre. Liés presque tous par le sang ou l'amitié, étrangers aux vices d'une grande ville, et ne connaissant que l'émulation des vertus, vous avez servi la chose publique sans trahir l'honneur, sans outrager la nature. Calais est du très-petit nombre des villes que n'ont point ensanglanté l'ambition, l'intérêt et les haines personnelles.

Je remplis un devoir bien doux, en vous offrant l'hommage d'un opuscule nouveau que vous accueil-

lerez peut-être avec votre indulgence ordinaire. Si je me suis un peu égayé sur des ridicules qui sont l'unique patrimoine des auteurs, je n'en respecte pas moins la mémoire de certains hommes que j'ai connus dans mon enfance. On peut avoir été de la confrérie du S. Sacrement et de celle des Frères-Gigot (1), et conserver les droits les plus vrais à la considération publique. Le ridi-

(1) La société des Frères-Gigot, très-connue à Calais, l'est fort peu ailleurs, et mérite cependant de l'être. Elle était composée des premiers gourmands de la ville. On n'y était admis qu'après des épreuves rigoureuses. Une des plus importantes était de manger seul un gigot de six livres dans un repas : c'est de là que la société a pris son nom. Que d'étymologies au moins aussi précieuses sont perdues par la négligence des auteurs contemporains !

cule s'oublie; nos bonnes qualités nous survivent.

Riez donc, mes Compatriotes, si j'ai pu être plaisant. Si je ne suis qu'ennuyeux, faites-moi grâce en faveur de l'intention. J'ai voulu vous amuser.

---

# L'ENFANT DU CARNAVAL.

## CHAPITRE PREMIER.

### INTRODUCTION NÉCESSAIRE.

Je m'avise d'écrire mes aventures, et je ne sais trop pourquoi. Est-ce vraiment besoin d'écrire ? est-ce un mouvement d'orgueil, ou un motif d'intérêt ? peut-être est-ce un peu de tout cela. Au reste, je commence sans trop m'inquiéter de ce que le livre deviendra, ni de ce que le lecteur en pensera : c'est l'affaire de mon libraire.

Il n'est pas de héros de roman qui n'instruise le public des moindres détails de sa naissance, et ce n'est pas ordinairement la partie la plus intéressante de l'ouvrage, car nous naissons tous à-peu-près de la même manière;

mais comme il faut commencer par le commencement, je me soumettrai à l'usage reçu, et je dirai le plus briévement qu'il me sera possible, quand, comment, et pourquoi je vins au monde.

A Calais, ville célèbre à jamais par le fameux Eustache de Saint-Pierre, qui eut la manie de se faire pendre pour des affaires qui ne le regardaient pas, vivait, en l'an mil sept cent soixante-quatre, un homme d'environ soixante ans, de la taille de cinq pieds cinq pouces, portant habituellement un habit de ratine écarlate, une perruque à trois marteaux, un gros manchon blanc, attaché autour du corps par une bandoulière du même poil, et qui, dans cet équipage majestueux ou grotesque, selon le goût ou les inclinations du lecteur, suivait régulièrement aux processions le saint-sacrement, dont il avait l'honneur d'être confrère, escortait, un cierge à la main, les très-dignes prêtres de la paroisse, qui portaient aux malades le créateur empaqueté dans une sacoche de soie; et par-dessus tout cela, l'homme à l'habit rouge, à la perruque à trois marteaux et au manchon blanc, avait une dévotion particulière

à saint François, qui ne lui avait jamais fait ni bien ni mal, et il était inscrit sur la liste des bienfaiteurs des révérends pères capucins de Calais, qu'il régalait assez fréquemment, et dont la société lui plaisait fort, parce qu'ils étaient à-peu-près aussi sots les uns que les autres. Mangeant beaucoup, parlant peu, pensant moins, mais digérant à merveille (1), monsieur Bridault (c'est l'homme à l'habit rouge) avait acquis, à force de digestions, ce que les gens craignant Dieu appelaient en ce temps-là une face de prédestination, c'est-à-dire une figure pleine, un double menton, une peau lisse et brillante; et il payait ces avantages précieux par le

(1) Monsieur Bridault et tous ceux qui figurent dans les premiers chapitres, sont des personnages réels, dont plusieurs vivent encore. Tous étaient, ou sont chacun dans leur état, des gens fort estimables. Je crois devoir avertir le public que jamais mademoiselle Suson, ni le père Jean-François, ni Marie Jacques, ni le frère Joseph, n'ont eu entr'eux d'autres particularités que celles que je leur ai gratuitement prêtées. Bien des gens assurent que j'aurais pu m'en dispenser, et peut-être ont-ils raison.

petit inconvénient d'être attaqué deux fois l'an de la goutte, qui ne le dégoûtait pas du vin de Bordeaux, qu'il aimait beaucoup, ni des épices dont mademoiselle Suson, gouvernante sur le retour, mais qui paraissait ne s'être pas toujours bornée aux fonctions de la cuisine, assaisonnait les ragoûts qu'elle servait à monsieur Bridault.

Le lecteur, dont l'imagination va toujours le galop, s'imagine déjà que monsieur Bridault fut mon père : pas du tout. Le saint homme se mettait tous les jours sans scrupule dans la vigne du seigneur, mais il se fut éternellement reproché d'avoir remué le bout du doigt pour procréer son semblable; aussi vécut-il vierge, à ce qu'assurent les hommes de Calais, qui n'en savent rien : mais quelques douairières, consœurs du saint-sacrement, baissent les yeux quand on parle devant elles de la virginité de monsieur Bridault ; ce qui rend la leur un peu équivoque aux yeux de certaines gens qui ne manquent pas de voir le mal où il est, de le supposer où il n'est pas, et de se mêler de tout, hors de leurs affaires.

Mademoiselle Suson, le dimanche

gras de l'an mil sept cent soixante-quatre, dit à monsieur Bridault, qui souffrait comme un damné ou un martyr, la jambe douillettement étendue sur un oreiller d'édredon, et qui, de peur de jurer, chantait en grinçant les dents, une complainte du cantique de Marseille, ouvrage excellent pour l'édification des fidèles, où l'esprit n'a point de part, et où l'intention fait tout; mademoiselle Suson dit donc à monsieur Bridault : « Dans deux jours, monsieur » Bridault, nous entrons dans un saint » temps d'abstinence qui vous guérira » de la goutte, si, par excès de mortifi- » cation, vous voulez substituer la tisane » au vin de Bordeaux. Cependant, je » suis d'avis que le carême ne commence » chez vous, comme ailleurs, que le » mercredi des cendres, et je vous » conseille d'envoyer prier le père Jean- » François, qui a presque autant d'esprit » que vous, à venir faire ici les jours » gras. Si quelque douleur un peu vive » vous contraint à chanter, le père Jean- » François, qui chante à merveille, » quoiqu'un peu du nez, selon l'usage » de son ordre, entonnera avec vous » la complainte de Judith, celle de

» Joseph, du mauvais Riche et de Ge-
» nevièvе de Brabant : je mêlerai ma
» voix aux vôtres, et ce concert mys-
» tiqué sera sans doute très-agréable
» aux voisins et au ciel. A la fin de
» chaque complainte, on prendra un
» doigt de vin, accompagné d'un bei-
» gnet, que je fais au mieux, dont le
» père Jean-François se farcit l'estomac
» avec délices, et dont il s'engraisse
» séraphiquement la barbe et les mous-
» taches ».

Fais, mon enfant, fais, répondit monsieur Bridault, en tournant sur Suson un œil bleu qui avait perdu de sa vivacité, mais qui n'était pas encore dépourvu d'expression.

Aussitôt Suson dépêche à la capucinière un polisson de dix ans, qui faisait chez monsieur Bridault les fonctions de commissionnaire et de marmiton, et qui mettait bas, en entrant à la cuisine, la casaque rouge et la calotte d'enfant de chœur, dont le curé de Calais l'avait décoré à la prière de son patron, à qui l'église prodiguait ses plus précieuses faveurs.

Le père Jean-François reçut l'invitation avec cordialité et modestie. Il

sourit au marmiton, lui donna de ses deux doigts sur la joue, et lui dit qu'il se rendrait chez monsieur Bridault dès qu'il serait débarrassé de deux dévotes qui l'attendaient au confessional.

Le père Jean-François était un capucin indigne dans toute l'étendue du mot: ignorant comme son saint fondateur, crasseux comme lui, gourmand comme tous les capucins du monde chrétien réunis, égoïste et insouciant comme eux, du reste assez honnête homme pour un moine.

A midi précis, sa révérence sonne à la porte de monsieur Bridault. Mademoiselle Suson l'introduit: les deux hommes de Dieu s'embrassent affectueusement, parlent un moment du relâchement de la foi, des plaisanteries irréligieuses de quelques jeunes gens de Calais, qui prétendent avoir de l'esprit, on ne sait pourquoi; de l'indulgence criminelle des pères et mères, qui leur permettent de lire des livres dictés par le démon, et qu'on devrait brûler jusqu'au dernier, comme les ouvrages de Voltaire, de Jean-Jacques et de leurs disciples; et pendant cet entretien, très-utile sans

doute aux progrès de la raison humaine et à la splendeur de l'état, mademoiselle Suson servait un potage succulent, qui fut relevé par une excellente pièce de boeuf que monsieur Détailleur, fameux boucher de Calais, et confrère de Saint-Roch, avait réservée pour la bouche de monsieur Bridault. Ladite pièce de bœuf fut flanquée d'un plat de petits pâtés de la façon de monsieur Darqueré, et de deux andouilles grillées, préparées par monsieur Bouvigny, pâtissier et charcutier tel qu'on n'en trouve pas de semblable à vingt lieues à la ronde.

La conversation tomba pendant que ces messieurs festoyèrent le premier service, et qu'ils se montèrent l'imagination à l'aide de quelques flacons d'un vin vieux que monsieur Bridault réservait pour les grandes occasions. Mais tandis que Suson enlevait ces plats à demi-dévorés, le père Jean-François, qui se piquait d'être plaisant quand il avait bu, s'égaya sur le compte des dames de Calais, qui vont à la vérité au sermon, mais qui le soir mettent des mouches et fréquentent le spectacle, pour le seul plaisir de pécher; car la salle est vilaine, mal éclairée, les acteurs détestables, et

les pièces qu'ils jouent, anti-chrétiennes, et assez mauvaises pour la plupart.

Allons, allons, reprit monsieur Bridault, moins de fiel, père Jean-François. Si nos dames vont au spectacle, elles sont sédentaires dans leurs ménages, économes, très-attachées à leurs maris.... Ah ! interrompit le père Jean-François, je vois bien que vous ne les confessez point. Le révérend allait sans doute, et le plus innocemment du monde, révéler les secrets de la confession, lorsque Suson parut, portant une poularde grasse à lard, élève de madame Guche, fermière très-experte dans l'art d'engraisser la volaille. Une salade de passe-pierre et une pyramide de beignets fermèrent la bouche au bon père, ou plutôt la lui firent ouvrir de manière qu'il ne fut plus question du prochain, et qu'il ne s'occupa que de lui.

Vers la fin du repas, monsieur Bridault, que très-heureusement pour moi la goutte ne tourmentait pas, s'endormit insensiblement en écoutant les contes bleus de son convive, qui voyant cela, prit le parti de se taire, et de boire tout seul.

L'estomac du père Jean-François,

quoique d'une énorme capacité, s'emplit à la fin, et s'emplit de manière que sa révérence s'apperçut que les voies ordinaires seraient insuffisantes. Un hoquet annonça les suites connues de l'intempérance : il sortit précipitamment de la salle, où monsieur Bridault ronflait comme quatre, et au lieu de prendre la porte de la cour, il enfila, très-heureusement pour moi, celle de la cuisine.

Le marmiton-musicien, après avoir dîné légèrement, avait quitté le tablier, avait repris sa jaquette et sa calotte rouges, et était allé aider monsieur le curé à mâchonner ses vêpres. Mademoiselle Suson finissait de se restaurer, et était passablement enluminée. Elle vit le révérend dans un état qui lui fit compassion : les yeux lui roulaient dans la tête, ses joues étaient pourpre, ses jambes chancelaient : il allait enfin écraser le pavé de toute la pesanteur de son corps, lorsque mademoiselle Suson lui tendit une main secourable, et lui fit reprendre l'équilibre. Le bon père voulut marmotter deux mots d'excuses et de civilités; mais à peine eut-il desserré les dents, que la nature, contrainte jusqu'alors, se soulagea d'une manière ef-

frayante : l'éruption fut terrible, et, très-heureusement pour moi, le superflu du dîner du père Jean-François inonda un double fichu de mousseline qui enveloppait mademoiselle Suson depuis le menton jusqu'à la ceinture. La partie liquide pénétra bientôt à travers le fichu. Mademoiselle Suson cria comme un possédé qu'on exorcise, et, très-heureusement pour moi, monsieur Bridault ne se réveilla point.

Le père Jean-François, qu'une aussi copieuse évacuation avait remis dans son état naturel, se saisit d'un torchon, et se met à torchonner le fichu de mademoiselle Suson, qui de son côté frottait de toutes ses forces. L'épingle se détache, le fichu s'entr'ouvre, et le bon père trouve encore à frotter. Vous me salissez, vous me faites mal, lui criait Suson ; ce torchon est d'un dur..... Le père Jean-François tire de sa manche un mouchoir des Indes, le lui passe sur le cou, puis plus bas, plus bas encore. Sa main s'arrête involontairement sur des formes qui lui étaient inconnues, et qui étaient encore d'un embonpoint supportable. La grâce suffisante ne suffit plus, la grâce agissante agissait comme tous

les diables. Suson, de son côté, qui n'avait jamais senti la main d'un homme errer sur ses charmes, et qui avait copieusement dîné, se trouva toute en feu, le révérend la poussa; Suson qui n'avait pas prévu l'attaque, ne songea pas à la défence, et le dimanche-gras de l'an de grâce mil sept cent soixante-quatre, je fus fait sur la table de cuisine de monsieur Bridault, précisément comme les enfans se font par tous les habitans de Calais et de la banlieue, à la gêne de la situation près, à laquelle se résignent aisément des dévots, qui savent bien que nous ne sommes pas dans ce bas monde pour y avoir toutes nos aises.

Après l'acte de ma fabrication, mon père et ma mère restèrent confus l'un vis-à-vis de l'autre, se regardèrent enfin du coin de l'œil, tombèrent à genoux de concert, dirent ensemble leur *confiteor*, psalmodièrent le *miserere*, se donnèrent le baiser de paix en se relevant, et dirent avec un soupir : Il en sera ce qu'il plaira à Dieu, mais le démon de la chair nous a surpris, et nous sommes innocens du fait.

## CHAPITRE II.

*Colère de monsieur Bridault. — Ma naissance.*

Une douleur aiguë réveilla monsieur Bridault, qui jeta un cri perçant, et sonna à briser la sonnette. Le père Jean-François et mademoiselle Suson rentrent subitement, et se mettent en devoir de soulager le malade. Suson, ma fille, que signifie cette indécence, dit monsieur Bridault ? où donc est votre fichu ? La pauvre fille rougit, balbutie, et sort pour l'aller prendre. En voici bien d'une autre, continua monsieur Bridault, qu'avez-vous au derrière ? C'étaient les débris de l'andouille et d'un plat d'épinards destiné pour le souper de monsieur, qui par malheur s'étaient trouvés sur la table de la cuisine, et qui, plus malheureusement encore, s'étaient attachés et étendus sur la jupe blanche de la pauvre Suson, qui, n'ayant pas l'habitude de pécher, avait négligé toutes les précautions d'usage. Répondez donc, reprend

avec force monsieur Bridault, qu'est-ce que cela veut dire ? Suson pâlit, chancelle, et tombe sans connaissance sur une chaise. Le père Jean-François était resté debout devant monsieur Bridault, les yeux baissés, les lèvres décolorées, dans l'attitude d'un criminel qui attend son arrêt. Corbleu ! s'écria monsieur Bridault, qui, bien que dévot, s'échauffait quelquefois, il s'est passé quelque chose d'extraordinaire. Voyez, père Jean-François, voyez le devant de votre robe. C'étaient encore les traîtres d'épinards qui avaient coulé par tout. L'infortuné capucin, qui s'exprimait difficilement quand il avait la tête à lui, ne put trouver un mot dans cette circonstance épineuse ; il ne pensa pas même à chercher de ces mensonges si simples et si utiles en pareil cas, et il ne répondit à monsieur Bridault, qu'en se jetant à ses pieds, et en les lui serrant de toutes ses forces. Aïe ! aïe ! aïe ! cria monsieur Bridault, d'une voix de Stentor, que le diable emporte tous les capucins du monde. Celui-ci vient de forniquer avec ma servante, et sans pitié pour mon état, il me serre la jambe de manière à faire remonter ma goutte jusque dans mon

estomac. Aïe ! aïe ! aïe !...... Suson, à ses cris redoublés, sort de sa léthargie, voit son malheureux complice aux genoux de monsieur Bridault, s'y précipite avec lui, et se jette sur son autre jambe, qu'elle presse dans ses bras, et qu'elle arrose de ses larmes. Les douleurs de monsieur Bridault se multiplient, et deviennent insupportables; il tempête, il jure, il blasphême : les clameurs des deux coupables, serrant toujours plus fort, et implorant sa miséricorde, se mêlent à ses cris. La rage s'empare enfin de monsieur Bridault; il saisit une béquille qui se trouva près de son grand fauteuil, et frappant alternativement et sans relâche sur la moëlle épinière de mademoiselle Suson et du père Jean-François, il les obligea à lâcher prise, et à s'aller réfugier à l'autre bout de la salle.

Ici la scène change; les douleurs de monsieur Bridault s'appaisent peu à peu, et il réfléchit avec confusion à la colère qui s'est emparée de lui. Le père Jean-François et mademoiselle Suson, humiliés et repentans, lui inspirèrent un sentiment de commisération; il sentit se ranimer la charité chrétienne, et il leur

tint ce discours : « Si la loi nouvelle pros-
» crit sévèrement la fornication, on ne
» peut se dissimuler qu'elle n'ait été to-
» lérée, et même permise par la loi an-
» cienne. Abraham ne forniqua-t-il point
» avec Agar, Ruth avec Booz, Judith
» avec Holopherne, et Salomon avec
» toutes les catins de la Judée? Si notre
» mère la sainte église a jugé à propos
» d'interdire la fornication aux fidèles,
» qui n'en forniquent pas moins, elle a
» eu sans doute des raisons que nous ne
» connaissons point, et qu'il ne nous
» convient pas de vouloir pénétrer. For-
» niquons le moins possible, et soumet-
» tons-nous, enfans respectueux, aux
» lois de cette bonne mère, qui exige
» beaucoup sans doute de notre fai-
» blesse, mais qui nous pardonne tout,
» moyennant des pénitences mentales ou
» pécuniaires, selon l'exigence du cas.
» Mes enfans, je vois à votre air contrit
» et embarrassé, que vous n'êtes pas
» coutumier du fait; d'ailleurs vous n'a-
» vez souillé le lit de personne, et le
» ciel vous pardonnera bien plus facile-
» ment qu'aux vieillards qui convoitèrent
» Susanne, qui était mariée, et qui, au
» lieu de faire la renchérie, n'avait qu'à
» les

» les mettre au pied du mur pour s'en
» débarrasser : il vous pardonnera bien
» plus aisément qu'au roi David, qui de
» sa pleine puissance cocufia le bon-
» homme Urie, qni ne s'en plaignit
» point, et qui ne fut pas cause que l'E-
» ternel mit son bonnet de travers, et fit
» crever de la peste une foule d'honnêtes
» gens, qui n'étaient pas responsables
» des sottises du monarque israélite. Ce-
» pendant, comme le repentir pur et
» simple ne suffit pas toujours pour dé-
» sarmer la justice divine, nous y join-
» drons une réparation proportionnée à
» l'offense ; nous sommes tous trois
» également coupables, vous, d'être
» tombés dans la luxure, moi, de m'être
» laissé surprendre par la colère, péchés
» mortels qui tuent infailliblement l'ame,
» sans rien déranger à la santé du corps :
» employons donc tous trois des moyens
» expiatoires, et Dieu lui-même nous
» les a indiqués. Il a voulu que les épi-
» nards passassent de la casserole au
» derrière de Suson ; ainsi on ne les ser-
» vira point sur ma table, et on ne sou-
» pera pas aujourd'hui : on se contentera
» d'un biscuit trempé dans un verre de
» vin de Bordeaux, et le père Jean-Fran-

» çois se retirera dans son couvent, où il
» priera saint François d'Assise de me
» pardonner les coups de béquille dont
» je lui ai meurtri l'omoplate, et Notre-
» Dame de Bon-Secours, de ne pas per-
» mettre que sa faute ait des suite désho-
» norantes pour lui, et embarrassantes
» pour Suson ».

Par l'intercession de Notre-Dame de Bon-Secours, mademoiselle Suson fut attaquée, quelques jours après, de nausées fréquentes, d'un dégoût continuel, et par-ci par-là de quelques envies de vomir, pour lesquelles monsieur Vital, apothicaire érudit, se mêlant comme tant d'autres d'exercer la médecine, jugea à propos de lui faire prendre cinq à six grains d'émétique, qui la secouèrent vigoureusement, sans me faire quitter mon poste, tant la grâce agissante avait agi avec efficacité. Les nausées, le dégoût et les envies de vomir allant toujours leur train, monsieur Vital doubla, tripla la dose, et émétisa tant et tant, que la pauvre Suson fatiguée, tourmentée, déchirée, fut obligée de se mettre au lit, envoya par delà les monts l'émétiseur et l'émétique, et se rétablit insensiblement par la seule vertu du cordon de saint

François, aux nausées, au dégoût et aux envies de vomir près, qui ne la quittaient plus un instant.

Monsieur Bridault, très-grand casuiste, mais très-neuf dans le cas dont il s'agit, ne concevait rien à cette maladie qui l'inquiétait, l'affligeait, et le privait des bons offices de Suson; et quoiqu'il se fût bien promis de ne jamais prononcer son nom en présence du père Jean-François, par ménagement pour son extrême délicatesse, il ne put s'empêcher de débonder son cœur dans un de ces momens d'épanchement où la sensibilité l'emporte sur toute autre considération.

Le père Jean-François, en confessant les fillettes de Calais, qui ne sont pas toutes des vestales, s'était mis au courant de certaines peccadilles, et des petits inconvéniens qui en résultent. Aux premiers mots de nausées, de dégoût et d'envie de vomir, il s'écria : « Je suis
» perdu, et saint François, avec toute
» sa puissance, ne me sauvera pas. Suson
» est grosse ! elle est grosse des œuvres
» d'un capucin ! Suson accouchera, le
» voisinage clabaudera, le père gardien
» le saura, m'enfermera, m'étrillera,
» me stigmatisera, *et cætera*, *et cæ-*

» *tera*...... Monsieur Bridault, comment
» me tirer de là ?

» Si Suson est grosse, répliqua monsieur Bridault, Suson accouchera, sans doute; mais qui diantre s'imaginera que Suson se soit laissé faire un petit capucin ? Si le bon Dieu, pour m'innocenter, ne fait naître l'enfant avec la barbe au menton et la couronne de cheveux sur le chef, tout Calais me désignera, me bernera, me vilipendera; et que ferai-je à tout cela ?...... Buvons un coup, père Jean-François.

» Je pense, reprit monsieur Bridault, après un moment de silence, qu'il a souvent plu à Dieu d'éprouver le juste même par de grandes tribulations; témoin le saint homme Job, qui ne fit jamais d'enfans qu'à sa femme, et qui n'en mourut pas moins sur son fumier, d'une maladie qui ressemblait assez à la soeur aînée de la petite vérole : mais Dieu laisse au pécheur, comme au juste, la patience et la résignation, qui font supporter des adversités passagères, et qui les font tourner au profit de l'ame. Vous avez fait un enfant, père Jean-François; ce qui est

» fait est fait : priez, et résignez-vous.
» Cet enfant a résisté à l'émétique de
» monsieur Vital; la providence, dans
» ses décrets éternels, le destine sans
» doute à des choses étonnantes : soi-
» gnons donc Suson pendant sa gros-
» sesse, et quand son fruit paraîtra sur
» cette terre de calamités, prodiguons-
» lui nos secours spirituels et temporels;
» le ciel fera le reste.

» Mais, comme il faut sur-tout éviter
» le scandale, qui fait pécher le faible,
» et qui donne à rire au méchant, et
» et qu'il est écrit, *aidez-vous, et Dieu*
» *vous aidera*, usons d'une ruse pieuse
» que saint Antoine, mon patron, me
» suggère en ce moment, laquelle mettra
» à couvert votre réputation, la mienne,
» et celle de cette pauvre Suson. A quel-
» ques lieues d'ici, est la chapelle de
» saint Gandouffle, célèbre par les péle-
» rinages des goutteux du Calaisis; je
» monterai dans mon cabriolet, je place-
» rai Suson à mon côté, et j'irai à Saint-
» Gandouffle; de Saint-Gandouffle, j'irai
» faire une neuvaine à Notre-Dame de
» Boulogne; ce qui me donnera le pré-
» texte d'aller voir mon ami le curé de
» Samer, dont la cure n'est pas éloignée

» de cette ville; et comme mon ami le
» curé de Samer est un homme craignant
» Dieu, charitable et discret, je lui con-
» terai la piteuse aventure de ma ser-
» vante, et moyennant quelques aumônes
» aux pauvres de la paroisse, il lui per-
» mettra de rendre chez lui en gros, ce
» qu'elle a pris ici en détail.

» Très-bon, très-pieux et très-adroit
» monsieur Bridault, s'écria le père
» Jean-François, béni soit à jamais le
» grand saint Antoine, qui vous a soufflé
» cette pensée salutaire pour nous tous!
» Grâces vous soient rendues pour votre
» charité vraiment chrétienne, et le zèle
» ardent qui vous porte à secourir le
» pécheur! Vous êtes vraiment mon
» ami, mon protecteur, mon bon ange....
» Buvons un coup, monsieur Bridault ».

Dès le lendemain de cet entretien, mademoiselle Suson fut chargée de dire à Branlant de se tenir prêt pour le voyage de Saint-Gandouffle. Branlant était un charretier, bedeau de la paroisse de Calais, qui avait le privilége exclusif d'atteler une rosse dont il était propriétaire, à toutes les carioles des béates et des confrères du saint-sacrement de la ville, et qui les traînaient, au petit pas, où leurs

affaires, leurs plaisirs ou leur dévotion les appelaient.

Branlant donc arrive au jour et à l'heure indiquée, à la porte de monsieur Bridault, en faisant claquer son fouet, le seul que le charretier-bedeau eut jamais fait claquer de sa vie.

Aussitôt mademoiselle Suson ouvre les deux battans de la grande porte, et Branlant met sa bête à une voiture d'osier, doublée de camelot gris, qui était remisée sous un bûcher, et qui servait de retraite à deux dindons qu'on se proposait de manger le lundi et le mardi-gras derniers, et qui devaient le sursis dont ils jouissaient, à l'accident du père Jean-François et de mademoiselle Suson.

Pendant que Branlant nettoie l'extérieur de la cariole, qu'il expulse les araignées qui s'étaient emparées de l'intérieur, et qu'il graisse les roues, mademoiselle Suson descend, un petit panier à la main, garni de flacons de la liqueur de madame Anfoux, d'un cervelas de monsieur Bouvigny, d'un pain d'épice d'Angleterre, et portant sous un bras les bottes fourrées de monsieur, et le petit office de la Vierge sous l'autre.

On monte en voiture. Branlant enfour-

che sa jument, un pied sur chaque brancard, attitude usitée parmi les voituriers du pays, laquelle monte leurs genoux à la hauteur de leur menton, et leur postérieur au niveau du nez des voiturés. Heureusement, monsieur Branlant n'était pas d'un naturel venteux.

L'équipage sort de la porte cochère : monsieur Bridault et mademoiselle Suson font leur signe de croix, selon l'usage des gens pieux de Calais, qui, au moyen de cette précaution, ont souvent voyagé, sans accident, jusqu'à Coulogne ou Saint-Tricat, quoiqu'il y ait au moins une lieue et demie de la ville à ces deux villages.

A peine eut-on perdu de vue le clocher de Calais, que Branlant, qui n'était pas un bedeau honoraire, mais qui possédait son lutrin, se mit à pousser un *Pange lingua* d'une manière tout-à-fait agréable; et monsieur Bridault, et mademoiselle Suson, qui n'avaient rien de mieux à faire, chantèrent à l'unisson. Au *Pange lingua* succéda le *Stabat mater*, au *Stabat mater* le *Salve regina;* et comme on ne peut pas toujours chanter, monsieur Bridault s'endormit de son côté, mademoiselle Suson du sien, et

et l'infatigable Branlant commençait les litanies des saints, les mains croisées sur la poitrine, et les yeux fixés vers le ciel, lorsque Branlant, son cheval, la voiture et tout ce qui était dedans, roulèrent au fond d'un fossé que Branlant n'avait pu éviter, par la raison infiniment simple, que celui qui tourne ses regards vers le ciel, ne voit plus ce qui se passe à ses pieds.

Mademoiselle Suson, que monsieur Bridault accablait du poids de son corps, criait, et se débattait comme un diable au fond d'un bénitier. A force de se débattre, elle dégage une jambe, puis l'autre, et se sentant la tête prise entre les cuisses de son bon maître, elle veut sortir à reculons; ses jupons s'accrochent à l'ardillon d'une boucle qui tenait à une courroie qui attachait les rideaux de la cariole; Suson pousse, avance les cuisses et toutes les dépendances des pays-bas, les jupons restent en arrière, et trois dragons qui passaient par hasard, eurent le loisir et la méchanceté de faire de très-longues et de très-mauvaises plaisanteries sur des fesses qui, pour la première fois, étaient éclairées des rayons du soleil.

Branlant, qui s'était retiré de dessous sa rosse, les tança avec l'aigreur d'un sous-homme d'église, accourut mettre son chapeau sur la nudité de mademoiselle Suson, et s'aidant de l'autre main, il tira de la cariole la totalité du corps, qui tira après lui l'avant-train de monsieur Bridault, accroché par la tête de Suson, laquelle faisait d'horribles grimaces, occasionnées par certaines exhalaisons que la peur et l'incommodité de la position avaient fait échapper du corps onctueux de monsieur Bridault.

Les dragons, qui sont d'assez bons diables quand on ne leur échauffe pas la bile, remirent sur pied nos voyageurs, aidèrent à Branlant à relever la cariole, et pour prix de leurs services, ils reçurent de la main de mademoiselle Suson un petit verre de la liqueur de madame Anfoux, et une tranche de pain d'épice d'Angleterre. Ils furent si sensibles à ce procédé, qu'ils juchèrent dans la voiture monsieur Bridault et sa gouvernante, grimpèrent Branlant sur son cheval, et prirent congé d'eux aussi civilement que le peuvent des dragons.

A la prière de mademoiselle Suson, Branlant ne chanta plus, et on arriva

sans autre accident à Saint-Gandouffle, d'où on poussa jusqu'à Notre-Dame de Boulogne, et de là à Samer, où les choses s'arrangeant comme monsieur Bridault l'avait prévu, mademoiselle Suson, malgré les incommodités de sa grossesse, accoucha heureusement d'un garçon bien conditionné, qui s'empresse, dès l'instant de sa naissance, de présenter ses très-humbles respects au lecteur bénévole qui veut bien perdre son temps à lire ces aventures.

## CHAPITRE III.

*Ma première éducation.*

Ainsi que les femmes légitimement mariées, et qui deviennent mères légitimes, non pas dans l'intention de remplir les devoirs de la maternité, mais seulement pour leurs menus-plaisirs, ne manquent jamais d'envoyer leurs enfans en nourrice, pour peu qu'elles aient d'égards pour leur gorge, et de complaisance pour leurs amans; ainsi mademoiselle Suson, qui était devenue mère *incognito*, et par un de ces hasards dont tant de pauvres filles ont été et seront encore victimes, se décida facilement et par égard, non pour sa gorge, mais pour sa gloire, à éloigner d'elle le petit capucin, qu'elle aimait de tout son cœur, mais qu'elle ne pouvait allaiter sans se perdre dans l'esprit de tous les fidèles du Calaisis.

Le curé de Samer, qui pensait à tout, et qui d'ailleurs était connaisseur, avait distingué au marché une paysanne dont

les tetons volumineux étaient à peine arrêtés par de fortes épingles et par les triples cordons de ses jupons : il l'aborde, l'interroge ; et la villageoise, à travers maintes révérences, conte à monsieur le curé, qu'elle est venue à Samer acheter de la poterie pour son ménage ; qu'elle est mariée à Sangatte, village superbe près de Calais, composé de trente à quarante chaumières, bâties tant bien que mal dans un canton où la nature ne produit pas un arbre, mais où le vent du nord, qui souffle les trois quarts de l'année, fait continuellement pleuvoir un sable de mer qui, joint aux cailloux dont le sol est couvert, rend la terre à-peu-près stérile : elle ajoute que son mari, le plus honnête homme du monde, s'enivre exactement tous les dimanches, la bat tous les jours, et lui fait un enfant tous les ans, ce qui l'engage à lui passer bien des petites choses ; enfin qu'elle est accouchée depuis trois mois, et qu'elle serait bien aise de trouver un nourrisson, qu'elle aimerait très-certainement autant que les siens, et dont elle aurait les mêmes soins ; pour lesquels elle ne demanderait rien, si les temps n'étaient pas aussi durs.

Monsieur le curé répond à ce verbiage, qu'une pauvre veuve vient d'accoucher d'un posthume, que les nécessiteux se multiplient, qu'on ne peut pas payer bien cher; mais que si elle remplit ses obligations, un digne membre de la confrérie du saint-sacrement de Calais se chargera des gratifications, et que l'accessoire vaudra au moins le principal.

La bonne femme proteste, les larmes aux yeux, de sa charité et de son affection pour le petit malheureux à qui le ciel avait ôté son père, et le curé la conduit, elle, son âne et sa poterie, au presbytère. On coupa en quatre une vieille couverture d'une jument poulinière qui avait vieilli au service du pasteur, et voilà des langes; on rassemble six torchons passablement blanchis, et voilà des couches; on trouve un vieux sac de toile, on l'emplit de paille d'avoine, et voilà un lit : on met le tout dans un des paniers de l'âne, on m'attache par-dessus ma layette avec une des sangles de la jument; la poterie de terre, placée de l'autre côté, fait le contre-poids; la nourrice monte à califourchon entre les deux paniers, après

avoir reçu du curé vingt-quatre sous de denier à Dieu, douze francs d'avance pour deux mois, et un louis d'or que monsieur Bridault, qui faisait de bonnes œuvres sans ostentation, lui glissa furtivement dans la main, pour éviter les remontrances parcimonieuses du bon curé. Ma mère d'adoption, enchantée de ces manières, part gaîment, traverse le village, s'arrête au cabaret du lieu, s'y corrobore l'estomac d'un doigt de *riquiqui*, fouette sa monture, et voilà l'Enfant du Carnaval sur la route de Sangatte.

Trois années s'écoulèrent, je ne me rappelle pas comment, parce que mon ame immortelle, émanée directement de la divinité, et qui pensait sans doute avant d'être confinée entre la vessie et le boyau rectum de mademoiselle Suson, se trouva tellement obstruée par mes organes terrestres et informes, qu'elle ne pouvait concevoir aucune des idées nettes et lumineuses qui l'ont depuis si magnifiquement distinguée. Un grand philosophe de mes amis a voulu me faire croire, il y a quelques jours, que la faculté de penser, comme celle de voir, dépend du développement de nos

organes ; que ces organes, à mesure qu'ils parviennent au degré de perfection qui leur est propre, sont affectés par tout ce qui a quelqu'analogie avec eux ; que ces premières affections des fibres du cerveau, produisent nos premières idées ; que ces idées premières, fortement gravées dans une cervelle neuve encore, et susceptible de toute sorte d'impressions, sont ce qu'on appelle proprement la mémoire ; que la mémoire nous aide à comparer les idées qui se classent successivement dans notre tête ; que l'habitude de comparer ces idées, d'adopter et de suivre celles qui paraissent convenables à notre conservation et à notre bien-être, et de rejeter celles qui paraissent leur être contraires, est ce qui constitue notre jugement, qui est plus ou moins parfait, selon que nos organes sont plus ou moins vivement frappés des objets extérieurs, et qu'ils en sont frappés avec plus ou moins de justesse. Il s'ensuivrait du raisonnement de ce grand homme, que nous pensons comme nous respirons, comme nous mangeons, comme nous digérons, par des moyens simples, naturels et matériels ; ce qui

est évidemment contraire à la raison, à la révélation, et à l'opinion des hommes de tous les siècles et de tous les lieux, qui ne se trompent jamais, lors même qu'ils raisonnent de choses dont ils n'ont nulle espèce de notion. Aussi suis-je fortement persuadé que j'ai une ame immortelle, quoique l'immortalité et la construction de mon individu ne me paraissent pas très-compatibles; quoique je ne conçoive pas comment un être étranger à la matière, qui n'a ni étendue, ni consistance, ni couleur, qui est inaccessible aux sens comme à la raison, peut agir sur la matière, ou être soumis aux impulsions de la matière; quoique je ne devine pas pourquoi j'ai mal à la tête quand j'ai long-temps et fortement pensé; pourquoi je pense difficilement quand j'ai mal digéré; pourquoi je pense moins encore, quand j'ai une indigestion; pourquoi un fou pense tout de travers, quoique son corps soit en parfaite santé; pourquoi enfin l'ame du père Jean-François n'est qu'une bête, lorsque celle de Voltaire est sublime, quoiqu'il soit évident que l'une et l'autre sont une émanation de la divinité. Mais où serait

le mérite de croire ce qui serait démontré comme on démontre que deux et deux font quatre ? Il est bien plus beau et plus méritoire de convenir, sans discussion, que deux et deux font cinq.

Mais laissons là ce galimatias métaphysique, et revenons à mon corps, qui vaut bien la peine qu'on s'occupe de lui, à ce que m'ont dit certaines dames qui font autant de cas du physique que du moral.

Me voilà donc à l'âge de trois ans, courant tout nu sur le bord de la mer, ramassant tantôt des cailloux, tantôt des coquillages que j'apportais au milieu d'une cour fangeuse, dans laquelle je me roulais avec cinq ou six frères et sœurs de lait, sept à huit petits cochons qui me paraissaient très-jolis, et autant de canards dont le chant affectait agréablement mon oreille, qui fut dans tous les temps très-sensible aux charmes de l'harmonie. A déjeûner, un quignon de pain de seigle dont on s'était bien gardé d'extraire le son; à midi, une gamelle de bois remplie d'une soupe à manger à la main, sur laquelle nous nous jetions à l'envi, moi, mes frères de lait, les

cochons, les canards, et qui était expédiée en un clin-d'œil; à souper, deux ou trois pommes de terre cuites sous la cendre, et assaisonnées d'un grain de sel : tel était l'ordinaire de la journée, à la fin de laquelle on s'allait coucher pêle-mêle sur un tas de paille que je ne me souviens pas d'avoir jamais vu renouveler, et où on dormait d'un profond sommeil, pendant que les puces soupaient à leur tour.

Mais le dimanche matin, ma nourrice décorait mon berceau de tous ses ustensiles, me débarbouillait de la tête aux pieds, me passait la chemise du dimanche précédent, me mettait mon beau fourreau, mes bas de coton blanc, et mes souliers neufs qui, étant devenus trop courts et trop étroits, me faisaient faire des grimaces de possédé. On décrassait mon fauteuil avec de la cendre, on m'asseyait à l'endroit le plus propre de la hutte, on me mettait à la main un morceau de pain blanc légèrement frotté d'un beurre frais et ragoûtant, et on me défendait de remuer et de pleurer, à peine d'avoir le fouet. Comme on me fustigeait assez régulièrement, et que cette cérémonie ne me plaisait pas du

tout, je me soumettais aveuglément aux volontés de ma nourrice, qui ne voulait tout cela que parce que mademoiselle Suson partait exactement de Calais tous les dimanches après la messe de six heures, et arrivait à Sangatte à neuf, le mouchoir blanc sur la tête, noué négligemment sous le menton, et le petit panier au bras, dans lequel était une bouteille de vin et une douzaine de biscuits destinés à mon usage de la semaine.

Mademoiselle Suson était enchantée, et de l'appétit avec lequel je dévorais mon morceau de pain blanc, et de mon extrême propreté, et sur-tout de ce que je ne pleurais jamais; ce qui était une preuve incontestable que je me plaisais beaucoup à Sangatte. Elle m'embrassait maternellement, me faisait réciter mes prières, qu'on me fourrait dans la tête à coups d'étrivières, se louait de ma mémoire, de mon esprit, de ma gentillesse, des soins particuliers qu'on avait de moi, promettait d'en rendre compte à monsieur Bridault, qui me faisait élever par charité, mais qui s'intéressait beaucoup à mon sort; commérait une demi-heure avec ma nour-

rice, trouvait ses enfans très-jolis, leur distribuait quelques gros sous, faisait semblant de les embrasser, et retournait à Calais tremper la soupe de monsieur Bridault.

A peine mademoiselle Suson avait-elle les talons tournés, qu'on me déshabillait de la tête aux pieds, et qu'on serrait ma défroque dans un grand coffre de bois, jusqu'au dimanche suivant. Mon père nourricier buvait ma bouteille de vin tout d'un trait, mes frères de lait se partageaient mes biscuits, et je retournais gambader au milieu des cochons et des canards, mes camarades et mes amis.

J'approchais de ma sixième année, et je commençais à avoir quelqu'idée confuse de la propriété. Je trouvais mauvais, à part moi, qu'on bût mon vin, qu'on mangeât mes biscuits, et un beau dimanche j'en escamotai un à l'un de mes frères de lait, pour voir enfin quel goût a un biscuit. Je le trouvai excellent, et j'en escamotai un second. Mon frère, qui aimait les biscuits autant que moi, se plaignit à son père, qui me donna un violent coup de pied au cul;

je rendis un coup de poing à celui qui m'avait procuré cette gratification ; il me riposta avec un bâton, je le pris aux cheveux, les autres se jetèrent sur moi, et me renversèrent; j'en empoignai un par l'oreille, j'en égratignai un autre à la jambe, j'en mordis un troisième à la fesse, et j'allais me débarrasser de tous mes assaillans, lorsque le père nourricier termina le combat à grands coups de fouet, dont les deux tiers tombaient de préférence sur moi. Les faits vérifiés et constatés, je fus déclaré coupable, et attaché avec un trait, à une pièce de bois verticalement plantée au milieu de la chaumière, pour empêcher le grenier de descendre au rez-de-chaussée.

Comme le mal ne reste jamais impuni, à ce qu'on dit et à ce que je crois, mademoiselle Suson, qui en entrant avait décrotté ses souliers de maroquin rouge avec son petit couteau à manche de nacre de perles, et qui l'avait oublié sur le bord de ma couchette, retourna bientôt sur ses pas pour chercher son petit couteau, dont elle faisait le plus grand cas, parce qu'il venait de la main de monsieur Bridault, et qu'il n'avait pas coupé leur amitié, comme le lui

avaient pronostiqué quelques esprits forts du pays.

Qu'on se figure sa surprise et son indignation quand elle me trouva nu, attaché à un poteau, le corps rouge encore des coups de fouet qu'on m'avait administrés! Son cœur se gonfla, des larmes lui roulèrent dans les yeux; mais la colère succédant bientôt à la sensibilité, elle apostropha dans des termes très-durs ma nourrice et son mari. Ceux-ci balbutièrent gauchement d'assez plates excuses, me chargèrent de fautes que je n'avais commises qu'à mon corps défendant, lui montrèrent un de leurs marmots se frottant encore la fesse où j'avais mordu, et essayèrent de lui persuader que la petite correction que j'avais reçue, était indispensable pour le moment, et me serait profitable pour l'avenir. Mademoiselle Suson balançait entre les larmes, qui faisaient leur effet, et la confiance qu'elle avait toujours eue en ma nourrice, lorsqu'à mon tour, suffoquant de colère, je lui racontai en sanglotant, et au risque de ce qui pourrait m'en arriver, les faits tels qu'ils s'étaient passés depuis que j'avais l'âge de connaissance.

Quand elle sut que j'étais nu toute la semaine, fouaillé tous les jours, que je ne buvais pas mon vin, que je ne mangeais pas mes biscuits, mademoiselle Suson ne mit plus de bornes à sa fureur. Telle une lionne dont le lionceau a reçu dans le flanc le trait mortel du chasseur inhumain, rugit et fait retentir les rochers d'alentour, telle Suson, criant à tue-tête, faisait trembler les carreaux de papier huilé, à travers lesquels le jour pénétrait dans la maison.

Le nourricier et sa femme grillaient de me donner un démenti; mais le vin était avalé, les biscuits grignotés, et il n'était pas probable qu'en aussi peu de temps j'eusse fait un aussi copieux déjeûner.

Voilà votre mois, dit enfin mademoiselle Suson, en jetant avec dignité un écu de six livres sur une table boiteuse et vermoulue; qu'on fasse le paquet de ce pauvre enfant, je l'emmène avec moi. Nouvel embarras pour la femme et le mari. Ma nourrice, très-propre pour une femme de Sangatte, s'était fait des fichus de mes fourreaux, un jupon piqué de mes langes, et des chauffoirs

chauffoirs de mes couches. Il fallut avouer que ma garde-robe se bornait à mon accoutrement du dimanche, qu'on me remit sur le corps; et mademoiselle Suson me prenant par la main, sortit en menaçant ma nourrice de la vengeance de monsieur Bridault, qui venait d'être nommé marguillier de la paroisse, et à qui cette place éminente donnait une autorité sans bornes dans toute l'étendue du Calaisis.

Me voilà donc sur le chemin de Calais, regardant tout, admirant tout, ne pensant déjà plus ni à ma nourrice, ni à son mari, ni à son fouet, et faisant des châteaux en Espagne, comme en font les enfans de cet âge, et par fois des enfans bien plus vieux.

Nous arrivons à la ville, que je trouvai immense, magnifique, et prodigieusement peuplée, parce qu'elle est un peu plus grande, un peu mieux bâtie, et qu'elle contient un peu plus d'habitans que Sangatte, le seul endroit de l'univers auquel on puisse la comparer sans désavantage.

La maison de monsieur Bridault me parut un palais. Je mis mes souliers dans ma poche en entrant dans la salle à

manger, et me collai contre la porte, mon petit bonnet à la main, pendant que mademoiselle Suson racontait avec véhémence les mauvais traitemens que j'avais essuyés, et le parti ferme et vigoureux qu'elle avait pris en conséquence. Monsieur Bridault, qui était toujours de l'avis de mademoiselle Suson, approuva sa conduite, et l'envoya avertir de mon arrivée le révérend père Jean-François, qui parut un moment après, haletant et tout en eau. Il s'assit, pour se mettre à ma hauteur et me regarder à son aise, me tourna, me retourna entre ses jambes, me pressa affectueusement contre son gros ventre, me barbouilla le visage des larmes paternelles qui roulaient de ses yeux sur sa barbe huileuse; après quoi on m'envoya à la cuisine, et monsieur Bridault, le père Jean-François et mademoiselle Suson, assemblés en comité général et secret, délibérèrent sur mon sort.

---

## CHAPITRE IV.

*Mon entrée aux capucins, ce que j'y fais, ce qui s'y passe.*

IL fut décidé par le *trium-feminavirat*, qu'un enfant de six ans peut se passer de sa nourrice, et qu'ainsi, je ne retournerais pas chez la mienne. Il fut reconnu qu'un enfant de six ans, lorsqu'il est bien constitué, est en état de tourner la broche et d'apprendre à servir la messe, et qu'ainsi, je serais alternativement de service à la cuisine de monsieur Bridault, et à l'église des capucins. On présuma qu'un enfant de six ans peut commencer à lire à ses momens perdus, et qu'ainsi, je serais remis ès mains de monsieur Gondré, maître écrivain-juré, qui avait fait l'éducation de monsieur Bridault et de bien d'autres savans, et qui écrivait encore assez lisiblement, quoique la main lui tremblât un peu, et que ses doigts rongés d'engelures, fussent enfermés chacun dans un petit sac de peau. Il fut arrêté

en outre, que des mains de monsieur Gondré je passerais en celles des pères minimes, qui tiennent à Calais un collége fameux, dont les écoliers de seconde sont en état d'entrer en quatrième chez les oratoriens de Boulogne, dont les écoliers de quatrième sont quelquefois reçus en sixième dans les colléges de l'université de Paris; qu'au reste, j'en saurais toujours assez pour être moine.

Mademoiselle Suson me présenta donc à monsieur Gondré, qui, par considération pour monsieur Bridault, se mit en quatre pour m'apprendre ma croix de par dieu, et qui suait sang et eau pour me faire tenir proprement ma plume, que j'empoignais comme un manche à balai. Mademoiselle Suson, de son côté, me répétait sans cesse les répons de la messe, dont je ne retenais pas un mot, parce que je n'y trouvais rien d'amusant; mais en revanche, je savais à la lettre les histoires de sorciers et de revenans qu'elle me contait pour m'endormir, et je retenais par-ci par-là quelques couplets des cantiques qu'on me cornait toute la journée aux oreilles, et dont quelquefois je régalais

monsieur Bridault au dessert, lorsqu'il était de bonne humeur, et moi aussi.

Cependant j'avais vécu à Sangatte indépendant, libre de toute espèce de contrainte, maître absolu de mon temps, et assez satisfait de mon sort, aux étrivières près : le nouveau genre de vie que je menais, me paraissait très-gênant et très-extraordinaire. Je ne concevais pas pourquoi il fallait me taire chez monsieur Gondré, lorsque j'avais envie de parler; pourquoi, lorsque je voulais courir, il fallait rester assis, le nez collé sur un livre où je ne connaissais rien, et auquel je ne concevais pas qu'il fût utile de connaître quelque chose. Je ne concevais pas davantage pourquoi mademoiselle Suson se tuait pour me fourrer dans la tête des mots barbares qu'elle n'entendait pas, ni moi non plus, et dont l'intelligence ne me semblait pas aussi nécessaire qu'elle voulait me le persuader. Mais je concevais à merveille l'utilité d'un tournebroche, et je tournais assez exactement, pour peu qu'on me permît de tremper mon pain dans la lèchefrite.

Après deux ou trois ans de peines et de soins, je me trouvai en état de servir

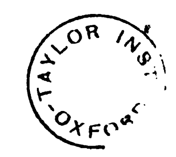
assez joliment une messe; mais je ne savais pas lire du tout, et je me promettais bien de n'en jamais savoir davantage. Monsieur Bridault observait quelquefois au père Jean-François, que je ne paraissais pas précoce : celui-ci le rassurait, en lui disant qu'il s'était développé très-tard, et mademoiselle Suson ne manquait jamais d'ajouter, que monsieur Gondré était très-content de mon assiduité et de mes efforts, quoiqu'il n'eût pas dit le moindre mot de tout cela. Au surplus, on convenait que j'avais une figure heureuse, un air ouvert et décidé, des manières caressantes, et une grande docilité.

Je grandissais à vue d'œil; j'étais vigoureux pour mon âge, et mademoiselle Suson ne me conduisait plus chez monsieur Gondré. J'allais et je revenais seul, ce qui me plaisait infiniment, parce que je prenais le chemin le plus long, que je faisais ma petite partie en allant à l'école, et que quelquefois je n'y allais pas du tout.

Oh, si nous réfléchissions combien est étroit l'intervalle qui sépare le vice de la vertu; si l'on pensait combien il est difficile de rétrograder, quand on a fait

le premier pas dans la voie de la perdition ; si l'on était bien persuadé que des premières actions de notre vie dépend souvent le sort de notre vie entière, avec quel soin on veillerait sur soi-même, avec quelle ardeur on réprimerait ses penchans, avec quel discernement on choisirait ses amis! Une liaison dangereuse suffit seule pour corrompre un cœur dans lequel germe déjà la semence de la sagesse. Ainsi me parlait monsieur Bridault, quand il savait que j'avais fait l'école buissonnière.

En effet, je n'avais pas choisi mes amis parmi les enfans les mieux élevés de la ville. Je m'étais lié avec sept à huit polissons, paresseux, joueurs et gourmands comme moi, et en moins de six mois je me fis une réputation étonnante. Je cachais les lunettes de monsieur Gondré, je lui escamotais sa férule, je volais des petits pâtés à monsieur Darquerre; et quand je servais la messe du père Jean-François, je sonnais à l'évangile, je changeais le missel de côté à l'élévation, je buvais le vin de la burette, et je la remplissais d'eau; je mettais les cierges dans ma poche, et j'allais les vendre pour jouer à la fossette. Tous ces cri-



mes demeurèrent quelque temps inconnus à monsieur Bridault, par la sollicitude vraiment paternelle du père Jean-François et de mademoiselle Suson, qui tremblaient de me voir encourir sa disgrâce : mais à la fin, j'osai m'attaquer à monsieur Bridault lui-même. Je mangeai ses confitures ; je brouillai son café, je déchirai une vie des Saints, je cassai la patte à son chat, je mis le feu à ses draps en bassinant son lit; et, pendant qu'il faisait sa méridienne, je l'accrochai par sa perruque au dossier de son fauteuil. Tant de forfaits ne pouvaient rester impunis, et monsieur Bridault se détermina à prendre un parti violent. Les prières du père Jean-François et de mademoiselle Suson l'appaisèrent à la fin. On me traîna à ses genoux, on lui fit croire que je lui avais demandé pardon : monsieur Bridault me pardonna avec sa bonté ordinaire, ne pensa plus à rien, et je méditai de nouvelles fredaines.

Le soir, je tendais dans la rue une corde à deux pouces du pavé, et j'avais le plaisir de voir culbuter les passans; je frappais à toutes les portes, et je fus pris sur le fait par monsieur Joutel,

confrère de monsieur Bridault et du saint-sacrement, qui me tira les oreilles jusque sur les épaules; en réparation de quoi je jugeai à propos de casser toutes ses vitres avec des cailloux que je portais dans mes poches, en cas d'événement.

Sur la plainte de monsieur Joutel, monsieur Bridault, le père Jean-François et mademoiselle Suson s'assemblèrent extraordinairement.

Le patron, qui était excédé de mes sottises, ouvrit la séance par un discours pathétique qu'il conclut en déclarant qu'il m'allait mettre à l'hôpital. Le cœur maternel de mademoiselle Suson se souleva au seul nom d'hôpital, et le père Jean-François représenta avec douceur à monsieur Bridault, que la société que j'y fréquenterais lui paraissait peu propre à m'éclairer l'esprit et à me former le cœur; qu'à la vérité, il ne pouvait pas garder plus long-temps chez lui un diable incarné qui se moquait de tout, mais que Dieu voulait la conversion et non la mort du pécheur, et qu'il le priait d'observer que saint Augustin s'était enfoncé bien plus avant que moi dans la sentine du vice, et qu'il n'était pas

impossible, qu'ainsi que ce flambeau de l'église, je revinsse un jour à résipiscence; qu'il ne fallait pas m'en ôter les moyens, en m'enfermant parmi des imbécilles et des fripons; qu'il était plus prudent et plus court de prier le père gardien de me recevoir dans la communauté, où je n'aurais sous les yeux que de bons exemples, où je n'entendrais que des discours pieux, et où je n'aurais plus de commerce avec les camarades qui m'avaient perverti.

Monsieur Bridault, qui n'avait rien à refuser au père Jean-François ni à mademoiselle Suson, adressa un petit mot au père gardien, accompagna sa requête d'un gigot de mouton et d'un panier de vingt-cinq bouteilles de vin vieux, et trois jours après, au moment où on s'allait mettre à table, je vis entrer le frère Joseph, portant une besace assez bien garnie, qu'il déposa sur le parquet. Il en sortit une veste, une culotte et une paire de bas, qu'il m'avait taillés dans une vieille robe du père Jean-François. Il me saisit, sans dire un mot, me déshabille en un tour de main, m'affuble de son grotesque et dégoûtant costume; et tirant enfin du fond de sa

besace une calotte de la même étoffe : Qu'on lui coupe les cheveux, cria-t-il d'une voix de tonnerre, qui me fit trembler de la tête aux pieds. Mademoiselle Suson s'avança lentement, l'œil humide, une main sur la chaîne de ses ciseaux, et l'autre étendue vers monsieur Bridault, comme pour implorer sa pitié. A la vue des ciseaux, je jetai un cri perçant. Le frère Joseph tira de dessous son manteau un nerf de bœuf dont il m'appliqua sur les épaules cinq à six coups qui me calmèrent à l'instant, et monsieur Bridault fit signe de commencer l'opération. Qu'on se figure les plus beaux cheveux du monde, tombant par boucles sur des épaules blanches comme l'albâtre ; une mère condamnée à dépouiller son fils d'un ornement qui faisait valoir la figure la plus piquante ; monsieur Bridault, assis dans son grand fauteuil, son bonnet de velours noir enfoncé jusque sur les oreilles, affectant une insensibilité qu'il n'avait pas, et la figure sale, froide et bête du frère Joseph, et on aura une idée du tableau.

A genoux devant mademoiselle Suson, la tête penchée sur son giron, je sentais le fatal ciseau s'approcher de ma che-

velüre, et s'en éloigner aussitôt. Sa main tremblante semblait se refuser au cruel ministère qu'on en exigeait........ Enfin une boucle tombe, et le ciseau tombe avec elle. Les larmes de Suson inondent mon visage, je me sens pressé dans ses bras, et comblé des plus tendres caresses. Hélas! ce sont les dernières que j'ai reçues de cette bonne mère; et maintenant que le silence des passions me permet de jeter un coup-d'œil sur le passé, je ne puis me rappeler son amour, ses soins, son dévoûment absolu, sans donner des larmes à sa mémoire.

Le frère Joseph impatient, et toujours maître de lui, ramasse les ciseaux, et bientôt il ne me reste plus un cheveu sur la tête; il me la couvre de sa maudite calotte, et me prenant par le bras, il me conduit à son couvent, après m'avoir fait traverser les principales rues de Calais, et m'avoir inhumainement exposé aux huées de mes camarades, et de tous ceux qui avaient souffert de mes espiégleries. L'impitoyable frère me fait traverser le cloître, me traîne à une cellule écartée, ouvre une porte épaisse et noire qui

roulait avec peine sur des gonds que la rouille avait à demi rongés, et la referme sur moi avec un bruit épouvantable.

A peine me trouvai-je seul, que je comparai la vie douce et commode dont je jouissais chez monsieur Bridault, au sort affreux qui me semblait réservé. Je me reprochai amèrement mes fautes; le repentir, la crainte, l'espérance m'agitaient tour à tour; un accablement profond succéda à ces différens mouvemens; une douleur sourde et concentrée s'empara de tout mon être; je me sentais défaillir, et c'en était fait de l'Enfant du Carnaval, si une source abondante de larmes n'eût enfin soulagé mon coeur, qui était prêt à se briser.

A dix ans on se console de tout, on se fait à tout, et après m'être essuyé les yeux, avoir fait sept à huit fois le tour de la cellule, m'être bien assuré de l'impossibilité de m'évader, je commençai gaîment un inventaire de mon mobilier. Une croisée étroite et bien barrée, à huit pieds de terre, trois planches de sapin fixées à dix-huit pouces du sol, et qui paraissaient destinées à me tenir lieu de lit, d'énormes

toiles d'araignées au plafond, quatre murs barbouillés de charbon, représentant et multipliant à mon œil fatigué des têtes et des os de morts en sautoir, des larmes, et autres brimborions du même genre, qui indiquaient assez que l'appartement avait été habité avant moi par quelqu'un d'une imagination aussi riante que celle du docteur Young, que tout le monde veut avoir, que personne ne lit, et dont l'ouvrage n'a d'autre propriété que de tourner tout-à-fait un cerveau faible et déjà frappé; une table de pierre, une escabelle de bois, un prie-dieu, un rosaire, un pot d'eau et un pain bis, tel était l'ensemble de mes propriétés. J'avalai la moitié du pain par désœuvrement, je bus un coup là-dessus, je me couchai sur mes planches, et je m'endormis tranquillement, sans m'occuper du lendemain.

Le sommeil me rafraîchit le sang, et le jour commençait à éclairer de biais les murailles rembrunies de mon hôtel, lorsque je me réveillai. Je m'assis sur mon cul, mes deux jambes dans mes mains, mon menton appuyé sur mes genoux, et je me mis à penser à ma

détention, et aux moyens de l'abréger. Je sentais bien que je ne pouvais rien espérer de l'inflexibilité du frère Joseph, et je résolus de le tromper. Geolier exact et silencieux, il m'apportait le matin mon ordinaire de la journée, c'est-à-dire un pain frais et de l'eau claire, m'examinait un moment, et sortait sans me dire un mot. Le troisième jour il s'assit sur mon lit, me fixa, se leva, se rassit encore, et enfin me demanda ce que je pensais de la manière dont on traitait les petits libertins qui n'ont ni foi ni loi, qui manquent de respect à leurs bienfaiteurs, et qui cassent les vitres des confrères du saint-sacrement? Je répondis d'un air de componction, que j'avais mérité d'être puni, que je trouvais mon châtiment trop doux, que je m'y soumettais avec résignation, et que j'en attendais la fin, de mon repentir, de l'indulgence de monsieur Bridault, et sur-tout de la miséricorde du ciel. Le père Jean-François, qui probablement écoutait à la porte, entra en ce moment, et m'apprit que le père gardien, touché de ma soumission, lui avait permis d'adoucir mon sort. En conséquence, il me mena

dans un réduit un peu moins triste que celui que j'habitais, et qui touchait à la cellule du frère Joseph; il m'y parla avec charité et onction, me consola, me rassura, et me conduisit au réfectoire, où monsieur Bridault était venu jeûner à côté du gardien, et me regardait en dessous, en tournant et retournant une portion de lentilles qui rentrèrent intactes dans la chaudière qui servait de casserole à la communauté.

Après le dîner, le frère Joseph, qu'on avait nommé en chapitre mon cerbère ou mon mentor, me fit descendre au jardin, où il me parla en ces termes: « Petit Jean-Farine, vous avez la langue » dorée, mais vous ne m'en imposerez » pas : je ne juge point par des paroles, » mais par des faits. Vous vous leverez » tous les jours à minuit, et vous son- » nerez les matines ; vous y assisterez » avec recueillement, et vous irez vous » recoucher jusqu'à cinq heures, que » vous sonnerez l'*Angelus* et la pre- » mière messe ; vous servirez cette messe, » et toutes celles qu'il plaira à nos bons » pères de célébrer jusqu'à huit heures; » à huit heures, vous déjeûnerez selon » vos mérites ; à neuf heures, vous son-

» nerez la grand'messe, et vous la chan-
» terez du mieux que vous pourrez, jus-
» qu'à ce que je vous aie appris à la chan-
» ter proprement; à onze heures, vous
» dînerez en communauté; à midi, vous
» sonnerez une seconde fois l'*Angelus*,
» qu'on ne peut trop sonner et qu'on ne
» saurait trop dire; après quoi vous
» balaierez le chœur, le sanctuaire, la
» nef, les chapelles latérales et le parvis;
» à une heure, vous prendrez l'imitation
» de Jésus-Christ, ou le Guide du pé-
» cheur, et vous tâcherez d'apprendre
» à lire, ce que je ne me charge pas de
» vous enseigner, et pour cause; à trois
» heures, vous sonnerez les vêpres, et
» vous les psalmodierez avec nous; à
» quatre heures, vous ferez un tour de
» jardin en récitant dévotement votre
» chapelet; à cinq heures, vous sou-
» perez; à six heures, vous sonnerez
» l'*Angelus* pour la troisième et der-
» nière fois; à six heures et demie,
» vous descendrez à la cuisine, où vous
» m'aiderez à laver la vaisselle et à mettre
» en ordre dans le garde-manger, les
» provisions que la providence nous aura
» envoyées par le canal des bienfaiteurs
» de la maison; puis vous irez vous mettre

» au lit, où il vous sera permis de vous
» reposer, après vous être livré à ces
» pieux exercices. S'il vous arrive d'en
» négliger aucun, ou si vous approchez
» de cinquante pas de la porte du cloître,
» je me propose de vous distribuer sur
» les épaules nues cinquante coups du
» nerf de bœuf dont je vous ai montré
» un échantillon dans la salle à manger
» de monsieur Bridault, et en cas de
» récidive on doublera la dose, et on
» vous remettra pour six semaines dans
» la sainte retraite dont le père Jean-
» François vous a tiré ce matin ». A ces
mots il me laissa, et fut vaquer à ses
affaires.

Je ne crois pas que Satan en personne ait jamais imaginé des moyens plus surs pour damner un chrétien. Le genre de vie auquel on me soumettait, était un supplice intolérable dont je ne prévoyais pas la fin, et mille fois le jour je me donnais à tous les diables. Au bout d'un mois de ce régime infernal, ma patience s'aigrit considérablement ; je négligeai la pratique des exercices pieux qui m'étaient prescrits, et le frère Joseph, esclave de sa parole, me remettait dans la voie du salut à grands coups

de nerf de boeuf. Je jurai de me venger d'une manière éclatante ; et un soir qu'il me régalait à son ordinaire dans un coin de la cuisine, et qu'il me faisait sauter tantôt sur les fourneaux, et tantôt sous la table, je me jetai sur une terrine pleine d'un potage brûlant, j'en coiffai sa révérence, et pendant qu'elle se dépêtrait de la terrine, et qu'elle s'essuyait la figure et la barbe, en beuglant comme un veau, je grimpai jusqu'au grenier, et je me réfugiai sur le toit. J'y étais à peine, que le redoutable frère Joseph parut à la lucarne, une broche à la main, et se mit en devoir de me poursuivre. Je tins ferme, et je me défendis courageusement avec des tuiles que j'arrachais de la couverture. Ma contenance décidée en imposa un moment au frère; mais, honteux d'être tenu en échec par un enfant de mon âge, il s'avança d'un air déterminé, en parant avec sa broche les tuiles que j'envoyais siffler autour de ses oreilles. La peur me saisit à mon tour. Je me sauve de toit en toit, ayant toujours sur mes talons l'opiniâtre frère et sa broche. Il était prêt à me saisir, et j'étais sans ressource, lorsque je m'avisai de me laisser couler de la couver-

ture par terre, au hasard de me rompre le cou. Je tombai à califourchon sur un avant-toit qui couvrait la cloche du réfectoire; je la sonnai à volée : en un instant toute la capucinière fut rassemblée au jardin, et je déclarai au père Jean-François, à haute et intelligible voix, que s'il ne s'engageait, par l'ame de son patron, à m'ôter des griffes de son enragé frère Joseph, qui était resté au haut du toit, la bouche béante et la broche à la main, j'allais me casser la tête sur le pavé. On me promit ce que je voulus, on m'aida à descendre, et le père Jean-François voyant que la rigueur n'était bonne qu'à me mettre le diable au corps, essaya les voies de la douceur, qui lui aurait peut-être réussi, si la soif de la vengeance, qui ne me quittait plus, n'avait occasionné un petit événement qui me fit sortir de la maison, pour n'y rentrer de ma vie.

Le frère Joseph était un vigoureux compère qui gueusait avec grâce, qui était connu de la ville et des faubourgs, qui était bien reçu des maris, mieux traité de leurs femmes, et qui apportait au couvent jusqu'au bois d'une maison, quand il ne pouvait plus y trouver autre

chose. J'avais quelquefois remarqué, dans le bas de son prie-dieu, des bouteilles de liqueur et quelques petits écus qu'on ne lui avait pas donnés pour lui, et dont il s'était adjugé la propriété. J'avais remarqué, en outre, une certaine Marie Jacques, revendeuse de poisson, âgée d'environ quarante ans, la peau tannée, le sourcil épais, l'œil bordé d'écarlate, le nez épaté et barbouillé de tabac, des tetons à mettre dans ses poches, des fesses comme des timbales, et des jambes comme des poteaux; Marie Jacques enfin, qui était construite de manière à faire reculer le grenadier le plus intrépide de la garnison, pouvait être un morceau très-sortable pour un frère capucin. Comme je ne sortais pas de la maison, je ne perdais rien de ce qui s'y passait: j'avais plusieurs fois aperçu Marie Jacques rôdant autour des cloîtres à la nuit tombante, le frère Joseph allant à sa rencontre, lui parlant avec action, ne se dérangeant ni pour moi, ni pour personne; et personne, hors moi, ne soupçonnait Marie Jacques, qui, n'ayant pas figure humaine, ne devait pas inspirer de soupçons. Un certain soir que je rêvais aux moyens de pou-

voir faire au père gardien une dénonciation établie sur des preuves palpables, il me sembla entendre quelque bruit dans le corridor; j'entr'ouvris doucement ma porte, et je crus entrevoir, dans l'obscurité, quelque chose qui se glissait dans la cellule du frère Joseph, qui se referma aussitôt. Je m'approchai sur la pointe du pied, j'écoutai attentivement, et je demeurai convaincu. Je descends, je ferme la porte du cloître, celle du jardin, je prends la crécelle du jeudi saint, je galope de dortoir en dortoir en jouant de ma crécelle, et en criant de toutes mes forces : Marie Jacque est couchée avec frère Joseph. Celui-ci ne perd pas la tête; il passe Marie Jacques dans sa robe, lui enfonce son capuchon sur les yeux, lui tourne le nez à la muraille, fait un paquet de sa chemise et de ses jupons, le prend sons son bras, enfile le corridor, me trouve en son chemin, me jette à dix pas, d'un coup de poing sur l'oreille, descend l'escalier, trouve les portes fermées, se jette dans la cave, et se cache derrière un cuvier qui servait à laver le linge d'église, et qu'on avait dressé contre le mur : le père gardien, le père vicaire,

et tous les pères possibles sortent à la fois de leurs cellules, croient le feu à la maison, et ce n'est qu'avec des peines infinies que je parviens à me faire écouter, et à raconter ce que j'ai vu et entendu. Le père gardien allume sa lanterne sourde, entre chez le frère Joseph, et le voit couché sur son grabat. Elle s'est enfuie toute nue, répétais-je au père gardien; elle a passé près de moi, à telles enseignes qu'elle m'a renversé d'un soufflet; j'ai fermé toutes les portes : elle ne peut être que dans la cave. Le père gardien et le père vicaire y descendent, regardent, furetent par-tout, et au moment où ils s'approchent du cuvier, le frère Joseph le renverse sur eux, le charge d'un demi-cent de fagots, remonte armé d'un gourdin, frappe à droite et à gauche, nous disperse tous, rentre dans son taudis, fait lever Marie Jacques, lui ôte sa souquenille, l'attache sous les aisselles avec son cordon, la descend dans le jardin, jette son paquet après elle, lui souhaite le bonsoir, et lui dit de se sauver par-dessus les murs, en s'accrochant aux espaliers. Un vieux chien-courant, commensal de la maison, flaire Marie Jacques de cent pas, et fait

entendre sa voix rauque, en la chassant sur trois pattes. Elle s'échappe à travers un carré de choux, trébuche, culbute, se relève, et recommence à courir. Le chien la poursuit sans relâche en aboyant plus fort, et il allait la happer par la fesse, lorsqu'elle fait un dernier effort, saute à un abricotier, et parvient à enfourcher la muraille. Le factionnaire de l'hôpital, qui se trouve en face, écoute, regarde, ne sait que penser de la masse informe qu'il aperçoit, crie *qui-vive* d'une voix mal assurée; et Marie Jacques, pour toute réponse, lui saute sur les épaules, le renverse, et se tapit dans sa guérite: le soldat croit que le diable lui est tombé sur le dos, se relève et s'enfuit au corps-de-garde. Une patrouille arrivait par l'autre bout de la rue; elle entend ce tintamarre, elle avance au pas de charge et la bayonnette en avant; Marie Jacques se remet à courir, rencontre une seconde patrouille, enfile une autre rue, et va se jeter au milieu d'une troupe de bourgeois qui sortaient d'une noce, qui avaient la tête échauffée, la vue trouble, et qui à l'aspect de ce monstre femelle, que sa nudité rendait plus affreux, s'imaginent

ginent avoir un revenant à leurs trousses, et se dispersent dans les rues de Calais en criant à la garde. Marie Jacques court toujours, effraie tout ce qui se rencontre sur son passage; et à force de courir, elle se trouve vis-à-vis de l'égout, dont la grille était ouverte, et dans lequel elle s'enfonce jusqu'à la ceinture, tenant son paquet sur sa tête : en un moment tous les postes sont sur pied, les patrouilles se multiplient, les habitans qui étaient couchés se mettent à leurs croisées, ceux qui étaient dans les rues cherchent à se réfugier chez eux, tout le monde crie à la fois, et personne ne s'entend. Le porte-clef de la ville s'éveille en sursaut, et croit que les anglais sont maîtres de la place. Il court en chemise au premier corps-de-garde, fait battre la générale, et va éveiller monsieur le commandant. La garnison sort de ses casernes le sac sur le dos, et vient se ranger en bataille sur la place. Monsieur le commandant arrive l'épée à la main, se met à la tête d'un régiment suisse, parcourt toute la ville, ne rencontre pas d'ennemis, et envoie le porte-clef au cachot: le calme renaît, et on parvient enfin à

s'entendre. Monsieur le commandant apprend que la ville a été mise en combustion par un diable qui sortait de chez les capucins ; il marche droit au couvent, et se fait ouvrir les portes. Il trouve cinq à six pères retranchés dans leurs cellules, bassinant avec de l'eau vulnéraire les contusions que le gourdin du frère Joseph leur avait faites, et transis de peur des hurlemens qu'ils entendaient, et qui partaient ils ne savaient d'où. Le commandant fait allumer des flambeaux, visite toute la maison; et à peine a-t-il pied dans la cave, que ces hurlemens extraordinaires redoublent avec fureur, et semblent sortir de dessous un tas de fagots; on dérange les fagots, on découvre un cuvier; on lève le cuvier, on aperçoit le père gardien et le père vicaire à demi suffoqués, et ne concevant rien à tout ce qui s'était passé. Comme j'étais l'unique cause de tout ce tintamarre, et que je n'avais pu convaincre le frère Joseph, j'étais sans espoir dans la miséricorde des hommes, et je pris sur-le-champ mon parti. Je me coulai à travers les soldats qui emplissaient la maison, je gagnai la rue, et je me glissai dans la cour de monsieur

Dessein (1), qui est ouverte jour et nuit depuis le premier janvier jusqu'au trente et un décembre.

---

(1) Monsieur Dessein, mort depuis quelques années, était propriétaire de la plus belle auberge de l'Europe. Indépendamment des commodités les plus recherchées, on trouvait chez lui un superbe jardin, une salle de spectacle, un libraire, un bijoutier, un carrossier, des instrumens de musique, etc.

---

## CHAPITRE V.

*Nouvelle manière de voyager à peu de frais.*

Mon premier soin, en entrant chez monsieur Dessein, fut de me soustraire aux recherches et à la vengeance des révérends pères capucins, que je croyais très-occupés de mon individu, et qui ne s'occupaient que du tort irréparable qu'une scène aussi extraordinaire pouvait faire à la maison. Je ne connaissais pas celle où je m'étais réfugié; je voyais des lumières à toutes les croisées, et je jugeai qu'il n'était pas prudent de m'avancer davantage. Je regardai autour de moi, j'aperçus une grande, belle et bonne berline; j'y entrai provisoirement, et je tins conseil avec moi-même, non sur le passé, dont je ne m'inquiétais guère, mais sur l'avenir, qui ne se présentait pas à mes yeux sous un aspect bien riant. Ma méditation était souvent interrompue par les gens de monsieur Dessein, qui entraient, sortaient, chan-

taient, juraient, s'appelaient, se répondaient ; et mon imagination frappée, croyait à chaque instant distinguer la voix effrayante de l'inexorable frère Joseph. La girouette que le vent agitait, une feuille qui voltigeait en rasant le sol, le mouvement que je communiquais moi-même à la voiture, tout me faisait tressaillir, et je me roulais comme une pelotte dans le fond de la berline. Je me relevais avec précaution, je me rassurais un peu, j'essayais de penser à l'état de mes affaires ; ce maudit frère Joseph brouillait toutes mes idées, et son nom terminait toutes mes phrases.

Cependant ces sensations pénibles se dissipaient insensiblement, lorsque le jour, qui commençait à poindre, m'inspira des craintes nouvelles, plus pressantes et mieux fondées. J'allais être infailliblement découvert, reconnu et livré au frère Joseph. Si je me hasardais à sortir, le premier bourgeois de Calais dont je serais rencontré, ne manquerais pas de m'arrêter, et se ferait un malin plaisir de me réintégrer ès mains du frère Joseph. Ce damné frère Joseph me poursuivait, me tourmentait, m'obsédait sans relâche : je ne pensais, je

n'entendais, je ne voyais que lui. Pendant que j'étais dans ces angoisses, j'entends distinctement ouvrir une porte; on s'avance dans la cour, et on marche droit à ma voiture. Je rassemble toutes mes forces, et par un mouvement aussi prompt que la pensée, je dérange le coussin du fond, je lève le dessus du coffre, et je me blotis dedans. On ouvre la portière, on monte dans la berline, on tourne, on retourne, on arrange, on descend, on remonte, on redescend encore; un tremblement universel m'avait saisi, mon cœur battait avec violence, une sueur froide coulait de toutes les parties de mon corps; je retiens mon haleine, je prête une oreille attentive, et je crois reconnaître les pas des chevaux, et le bruit sourd des bottes fortes, qui font résonner le pavé. Deux êtres quelconques se placent directement sur moi, la portière se referme, la voiture part avec la rapidité de l'éclair, et voilà l'Enfant du Carnaval qui court la poste sans savoir comment, qui est défrayé sans savoir par qui, et qui va sans savoir où.

J'étais ployé en quatre, il m'était impossible de changer de position; des

crampes horribles m'arrachaient quelquefois des cris que le bruit des roues étouffait; mais je m'éloignais du couvent des capucins, et c'en était assez pour moi. Ma tête portait sur une de ces clefs de fer qui servent à démonter les roues, et à chaque cahot elle faisait un soubresaut qui était suivi d'un coup violent. Comme les chemins des environs de Calais sont parfaitement entretenus, les cahots se succèdent bientôt sans interruption, et ma tête n'avait plus qu'un mouvement périodique, qui ressemblait assez à celui du marteau d'une horloge. L'air s'aipaississait insensiblement dans mon trou; au bout d'un quart-d'heure il en restait si peu, que je ne respirais plus qu'avec des peines incroyables; je pouvais calculer combien il s'écoulerait encore de minutes jusqu'à mon entière suffocation : mais je m'éloignais du couvent des capucins, je me serais laissé écorcher vif plutôt que d'y retourner, et je me résignai.

Une secousse terrible qui manqua de renverser la voiture, dérangea un peu l'ensemble de mon corps, et ma main gauche, qui était passée sous ma cuisse droite, rencontra une extrémité de la

très-dure et très-mal-faisante clef, dont je voulus au moins me dépêtrer la tête. Je reconnus que l'autre extrémité était arrêtée dans une fente qui se prolongeait entre deux planches, sur toute la largeur de la voiture. Je tirai, la clef résista. Je tirai plus fort, elle s'engagea davantage. Je me désolai, je me dépitai; j'allais abandonner la clef, et livrer ma tête et tout mon corps aux caprices de la fortune, lorsque je m'aperçus que cette clef, dirigée d'un certain côté, faisait l'effet d'un levier, et qu'elle soulevait une des planches. Cette découverte ranima l'espoir qui s'éteignait au fond de mon coeur, et multiplia mes forces : je redoublai d'efforts, j'en fis d'étonnans pour mon âge; je sentais avec un plaisir indicible la planche qui se détachait à chaque secousse; je parvins à la saisir avec ma main droite, et je la retournai entièrement, mon estomac collé au couvercle du coffre, et mon corps soutenu par ma tête et mes genoux, fortement appuyés contre les panneaux de droite et de gauche. Je commençai à avoir de l'air : c'était beaucoup sans doute, mais cela ne suffisait point; ma position était intolérable. Je me reposai un moment,

je

je repris un peu mes sens, et je me remis au travail avec une nouvelle ardeur. Je poussais, je retirais la planche, je l'agitais en tous les sens ; un des bouts sortit enfin du coffre ; je la jetai sur la grande route, j'envoyai la clef après elle, je passai mes jambes dans l'ouverture, et je me trouvai commodément assis, respirant à discrétion, dispensé de la crampe, et décidé à rouler tant que cela conviendrait au propriétaire de la voiture.

Celui-là est malheureusement né, qui dès le berceau est environné d'êtres qui s'intéressent à lui, qui ne s'occupent que de lui, qui se ploient à ses goûts, qui préviennent ses désirs, et qui s'estiment heureux de pouvoir les satisfaire : il devient nécessairement dur, arrogant et ingrat. L'homme isolé, sans asile, sans ressource, se pénètre du sentiment de sa faiblesse et de sa dépendance, du besoin qu'il a de ses semblables, et de la nécessité de leur être utile pour en obtenir des secours. Les vérités les plus simples sont ordinairement le fruit d'une longue expérience ; mon état présent m'éclaira en un instant sur mes torts passés et sur ma conduite à venir. J'avais été impertinent et froid avec mes

premiers bienfaiteurs; je m'étais accoutumé à considérer leur affection et leurs soins comme une dette qu'ils avaient contractée envers moi, et je ne pensais pas à m'acquitter envers eux. Je ne tenais plus à personne, personne ne s'intéressait à moi : qu'allais-je faire? qu'allais-je devenir? que ne devrais-je pas à l'ame bienfaisante qui serait touchée de ma misère, et qui daignerait l'adoucir? Par quelle reconnaissance, quel attachement, quel zèle ne paierais-je pas des bontés auxquelles je n'avais pas le droit de prétendre, et qui ne m'en seraient que plus chères? Je ne me disais pas tout cela si clairement ni si correctement, mais tel était le fond de mes idées.

Je n'étais séparé de mes compagnons de voyage que par un coussin de velours d'Utrecht et une planche d'un demi-pouce; mais la fortune, la naissance, et peut-être la considération publique, avaient mis entre nous un intervalle qu'il me serait impossible de franchir. Cette pensée n'était pas consolante : cependant je grillais de voir ceux qui étaient au-dessus de ma tête. Je me proposais de lire dans leurs yeux les

qualités de leur cœur, et d'implorer leur assistance, pour peu qu'ils fussent porteurs d'une de ces figures franches et ouvertes qui plaisent au premier coup d'œil, et qui inspirent la confiance. Je leur conterai mes aventures, disais-je en moi-même; elles les amuseront. Mes regrets sincères les toucheront; ma jeunesse, ma jolie petite mine leur plairont, et ils me secourront. Mais non, reprenais-je l'instant d'après; la misère d'un inconnu n'inspire qu'une compassion froide et passagère; ceux qui logent au-dessus de moi, croiront faire assez en me donnant quelque monnaie d'un air dédaigneux qui m'humiliera, puis ils me tourneront le dos, en me priant de vouloir bien continuer mon voyage à pied.

Pendant ce soliloque, la voiture s'arrêta pour la sixième ou septième fois, et je rentrai mes jambes, comme je n'avais pas manqué de le faire aux postes précédentes. La portière s'ouvre, on descend de voiture; on demande en assez mauvais français si on trouvera de quoi dîner. Oui, milord, et comme un prince, répond je ne sais qui, d'un ton mielleux et obligeant. Diable! fis-je à part moi,

je suis avec un milord, et un milord qui va dîner comme un prince! j'ai assez mal soupé hier, je n'ai pas déjeûné aujourd'hui, et je ne dînerais pas! cela serait dur. Mais pour dîner, il faut de l'argent; pour se procurer de l'argent, il faut travailler, ou avoir travaillé, ou tenir, des économies de ses parens, le privilége de tout exiger des autres, et de ne rien faire pour eux. Mais je ne connais ni mon père, ni ma mère; je ne sais s'ils sont morts ou vivans, riches ou gueux; je n'ai jamais travaillé, je ne sais rien faire, et cependant il faut que je dîne, si je m'en rapporte à mon estomac. Voyons donc s'il me sera impossible de profiter du superflu de la table de milord, comme j'ai profité du superflu de sa voiture.

Je lève avec ma tête le couvercle et le coussin; je regarde, et je vois tous les gens de l'auberge très-sérieusement occupés autour de cinq à six fourneaux, et remuant des casseroles dont s'exhalait une odeur qui doublait mon appétit. Je descends, j'entre effrontément, et je demande d'un ton de laquais, c'est-à-dire, d'un ton très-impudent et très-haut, à quel numéro on a logé milord? Au nu-

méro trois, me répond monsieur le chef, sans tourner seulement la tête, de peur que sa sauce ne tournât. Je prends une serviette qui se trouve sous ma main; je la place sur mon bras, à-peu-près comme mademoiselle Suson la portait derrière monsieur Bridault aux jours de gala; je monte l'escalier en deux sauts, j'ouvre la porte du numéro trois, et je me plante derrière milord, droit comme un pieux, et ferme comme un roc. Une petite fille à-peu-près de mon âge, était assise vis-à-vis de lui; elle m'aperçoit, et part d'un éclat de rire. Milord se retourne, me regarde gravement, achève une tranche de *roast-beef*, et me dit : Paitit gâçon, mounte-moi le plum-pudding, et dis à madame le taverne, d'apprêter à bowl of punch. Je pars, je vole, et j'exécute les ordres de milord. L'hôtesse me rit au nez à son tour, me charge d'un ragoût qui m'était inconnu, mais que je jugeai excellent; et pendant que je remontais, elle disait à ses gens : Il faut avouer que ces anglais ont des fantaisies bien bizarres. A-t-on jamais accoutré un jockei de cette manière? Milord goûte le *plum-pudding*, y revient, y retourne encore, et la petite miss, qui ne man-

geait plus, ne cessait de me regarder, et riait de tout son cœur. « Finissez, miss, » lui disait milord, sans perdre un coup » de dent. Vous rire comme un fran- » çaise. Le rire excessif, il annonce le » frivolité, une faible entendement, et » c'est le marque sûr d'un cerveau vide » ou évaporé. Un penseur, un philo- » sophe, un anglais, ne jamais rire » ; et miss n'en riait que plus fort.

Je ne savais à quoi attribuer cet accès de gaieté ; j'éprouvais un mouvement d'inquiétude et d'impatience, lorsqu'une glace me mit dans la confidence. C'étaient ma tête tondue, ma chienne de calotte et mon accoutrement original qui faisaient rire à mes dépens, et dont je finis par rire moi-même. Milord, qui ne riait jamais, et qui était avare de ses paroles, me fit signe de desservir, et pendant que je descendais, il disait à sa fille : « Cette madame le taverne n'avoir » pas the common sense. Dégrader ce » paitit gâçon, en habillant lui comme » un moine! c'est ridiculous ». Voilà votre punch, me dit l'hôtesse quand j'entrai dans la cuisine. Vous dînez sans doute, mon petit ami? Et copieusement, madame, lui répondis-je. Servez votre maî-

tre, reprit-elle, et je vous traiterai en ami. Je ne me le fais pas dire deux fois : je mets le *bowl* devant milord, et je vais m'asseoir à table d'hôte. Je bois et je mange comme quelqu'un qui ne sait pas s'il trouvera à souper ; et pendant que l'hôtesse a les talons tournés, je saute dans la voiture, et je rentre dans mon coffre. J'ignorais sur quelle route j'étais, dans quelle ville je me trouvais, si milord en partirait après avoir vidé son *bowl*, s'il y passerait la journée, le lendemain ; mais j'avais dîné, j'étais bien aise d'éviter les explications ; j'avais passé une très-mauvaise nuit, j'avais besoin de repos, et je m'endormis.

Lorsque je me réveillai, le soleil était allé éclairer les antipodes, ou nous avions fait un demi-tour sur nous-mêmes, selon que le lecteur sera cartésien ou ticho-brahéien : la voiture allait grand train, malgré la loi de la gravitation, et je me sentais frais, gaillard et dispos. Je m'aperçus que nos idées dépendent en effet de notre digestion, et mon imagination du soir était couleur de rose, comparée à mon imagination du matin ; les frayeurs qui m'avaient offusqué le cerveau étaient évanouies ; milord me paraissait un assez

bon diable, à quelques singularités près, et je résolus de pousser l'aventure à sa fin.

On arrête à la porte d'une ville; le postillon appelle le portier, tempête, jure, fait claquer son fouet de manière à réveiller un sourd, et le portier n'arrivait pas. « *Goddam*, dit enfin milord, » cette portier d'Amiens il me joue tou- » jours cette tour ». Diable, dis-je en moi-même, me voici à Amiens, dont les habitans se laissent prendre avec des noix (1), et doivent être faits comme des écureuils, à ce qu'assure monsieur Bri-

---

(1) En 1594, les Espagnols surprirent Amiens, dont les habitans avaient le privilége de se garder eux-mêmes. Plusieurs soldats se déguisèrent en paysans, et conduisirent vers la ville une charrette pleine de noix. Tout était arrangé pour qu'une roue cassât sous la porte. Les prétendus charretiers jouèrent l'emportement, et crevèrent plusieurs sacs à coups de couteau. Les bons bourgeois s'amusaient à ramasser les noix, et ne s'apercevaient pas qu'un gros d'ennemis allait entrer dans la place. Ils voulurent enfin baisser la herse; la charrette la retint, et la ville fut prise. Henri IV la reprit à la vue de l'archiduc Albert, qu'il contraignit à se retirer.

dault : nous allons voir cela. Le portier ouvre enfin. « Voilà un guinée, mon » hami, lui dit milord d'un ton tragi-» comique ; mais haprenez qu'on ne fait » pas attender un gentilhomme anglais ». Le portier se confond en excuses, en complimens ; il ne prévoyait pas qu'il dût passer un anglais ; il ne se serait pas couché s'il eût attendu un anglais, etc. etc. etc. et pendant que ce bavard se remet au lit, nous arrivons à l'auberge. Je sors lestement par mon trou, j'ouvre la portière, je présente la main à milord, qui me fixe à la lumière de plusieurs flambeaux, et dit : Ah ! ah ! Oh ! oh ! continua sa fille. Hi ! hi ! firent les gens de la maison. Je ne me déconcerte point ; je prends le sac de nuit d'une main, un flambeau de l'autre, et je marche en avant, en criant : « Place, place à mi-» lord ; le plus bel appartement à mi-» lord, un excellent souper à milord, » et qu'on serve à la minute ; milord n'est » pas fait pour attendre comme un » français ». Ah ! ah ! répétait milord en me suivant : le drôle de petit corps, reprenait sa fille en riant ; et la valetaille de l'hôtel fermait la marche, en riant plus haut qu'elle de ma tournure séra-

phique. Milord s'arrête au milieu des degrés, se tourne vers eux, et leur dit gravement : « Pourquoi vous moquez ce » paitit gâçon? qu'importe qu'un habit » il soit fait d'un façon ou d'un autre? » c'ette le homme qu'il faut voir, et non » son couverture. L'entourage il n'est » quelque chose, que quand l'individu il » n'est rien. Qu'on me cherche un fripier- » tailleur, et qu'on se taise ». Ah! ah! dis-je tout bas à mon tour, voilà qui s'annonce bien.

Nous entrons dans une chambre assez propre. Je demande à milord s'il veut se mettre à son aise; et sans attendre sa réponse, je tire du sac de nuit son bonnet de coton blanc, son manteau de lit d'indienne piquée, ses pantoufles de marroquin vert, et sa boîte à tabac. J'enlève sa perruque noire coupée, je le débarrasse de son habit marron, de sa veste écarlate galonnée en or, et je l'affuble de son accoutrement du soir; je lui présente un fauteuil dans lequel il s'enfonce sans me dire autre chose que son *ah! ah!* qu'il répète à chaque tour que je fais dans la chambre, en me regardant d'un air *admiratif*. Il me présente ses pieds, qu'il ne pouvait dé-

chausser lui-même, parce que son ventre décrivait une demi-courbe qui commençait à la clavicule, et qui se terminait sur ses genoux. Je relève délicatement deux ou trois pelotes de graisse qui retombaient agréablement sur sa boucle, et ses pieds passent de ses souliers dans ses pantoufles. « C'est fort » bien, me dit enfin milord. Apprenez- » moi maintenant pourquoi je trouve vous » pâtout, et quel diable vous porte d'un » endroit à un autre »? C'est où je l'attendais : je lui contai mon histoire, et je n'en oubliai pas la moindre circonstance. Milord s'était expliqué sur le rire et les rieurs, et de temps en temps il se mordait les lèvres pour ne rien perdre de son grand sérieux; mais ses efforts furent vains, et la nature l'emporta sur la morgue. Les muscles de son visage commencèrent à jouer, son ventre sautait de son menton sur ses cuisses, et de ses cuisses à son menton; ses deux mains appuyées sur les bras de son fauteuil, soutenaient à peine son corps, qu'agitaient des mouvemens convulsifs; une toux violente le saisit, il devint violet en un instant; et sa fille, en riant de plus belle, se hâta de lui ôter sa

cravate, pendant que je lui frappais sur le dos.

Le ventre de milord reprenait son assiette ordinaire, les muscles de son visage reprenaient leur immobilité, et son sang commençait à circuler librement, lorsqu'un homme entra, portant un gros paquet dans lequel étaient des habits de toutes les tailles et de toutes les façons. Habillez ce paitit gâçon, monsieur le maître, lui dit milord; et il se tourna vers la cheminée, alluma sa pipe, et ne se mêla plus de ce qui se passait derrière lui. Je visite exactement tout ce que renfermait la serpillière, et je m'arrête modestement à une veste bleu de ciel, galonnée en argent sur toutes les tailles, un petit gilet couleur de rose, et une culotte de casimir serin; je trouve dans le fond du paquet une demi-douzaine de mouchoirs de Percale, et je les destine à remplacer ma calotte, et à me tenir lieu de cravates. Je passe dans une chambre voisine, et je rentre cinq minutes après, équipé de manière à faire honneur à la générosité de milord. Ah! qu'il est bien, mon papa, s'écrie la petite miss; voyez donc quelle jolie fi-

gure! Milord sonne sans me regarder, et l'hôtesse entre. « Madame, lui dit-il, » payez monsieur le maître, et faites » mounter toutes vos gens ». A l'instant l'appartement s'emplit de marmitons, de garçons servans, de garçons d'écurie, et de ces filles qui prient les voyageurs de ne pas les oublier, parce qu'elles leur ont couvert un lit, et découvert autre chose. « Aprenez, leur dit milord, que » ce paitit gâçon il est à moi, et qu'on » ne moque pas quelqu'un qui appar- » tient à un gentilhomme anglais ». Je sautai de joie; milord s'en aperçut du coin de l'oeil, n'en parut pas fâché, et fit un signe de la main, d'après lequel chacun se retira sans rire, et sans souffler le mot.

Je commençai aussitôt à remplir mes fonctions. Je mis le couvert, je montai le souper, et je servis milord avec intelligence et exactitude. Il ne faisait que tordre et avaler, et son assiette disparaissait en un clin d'oeil; il aimait à boire, et son verre n'était pas plutôt vide, que je l'avais rempli; il avait demandé du *punch* à-dîner, de mon autorité privée je lui en montai un *bowl* au dessert, et je l'accompagnai

d'une gazette anglaise que j'avais trouvée sur le comptoir de l'hôtesse. Ce dernier trait l'enchanta, et il me marqua sa satisfaction par un signe de tête. Je descendis à la cuisine, où on me servit à mon tour avec des marques de considération qui me flattèrent infiniment; et lorsque je me sentis en état d'attendre le déjeûner, on me conduisit à un excellent lit, dans lequel je m'étendis avec délices, en bénissant ma destinée.

---

## CHAPITRE VI.

*J'arrive à Paris.*

On ne passe pas d'un état désespéré à une condition supportable, sans éprouver des sensations inconnues, séduisantes, chimériques peut-être, mais auxquelles l'imagination se livre avec complaisance, et qu'elle embellit des traits de la vérité. Le bonheur n'est plus un être de raison; on le voit, on le touche, on s'en pénètre, et si l'on se rappelle la crise qui a précédé ces momens d'ivresse, c'est pour sentir plus parfaitement sa félicité présente. Un amant désespéré de l'infidélité d'une maîtresse adorée, et qui tient la preuve certaine de sa constance; l'ambitieux aux joues cavées, au teint have, qui reçoit un brévet qu'on disait envoyé à quelqu'un qui le méritait mieux que lui; un avare qui croit son trésor perdu avec sa maison que dévore un incendie, et qui s'échappe à travers les flammes, sa cassette sous le bras; le marin qui sur-

monte la violence des vagues qui viennent d'engloutir son vaisseau, et qui brave du rivage leur impuissance et leur fureur; l'innocent justifié au pied de l'échafaud; ceux-là auront une idée nette et précise de ce qui se passait en moi. Ma chambre, mon lit, mes habits, milord, sa fille, leur voiture, le présent, l'avenir, tout se peignait en beau à mon œil satisfait : un monde nouveau venait d'éclorre pour moi; je me laissais aller au charme qui m'entraînait; je me sentais bercé par la main du plaisir. Cependant je ne dormis point; je ne pensai point à dormir: je faisais mieux, je jouissais, et cette nuit fut la plus douce que j'aie passée de ma vie.

Cinq heures venaient de sonner, et le plus profond silence régnait encore dans l'hôtel. Milord n'est pas fait pour attendre, me dis-je aussitôt; milord n'attendra pas. Je me lève, je prends mes habits pièce à pièce, je les regarde, je les étends sur mon lit, sur des chaises; je les regarde encore, je les touche, je leur souris, je leur parle. Quelle richesse! quelle élégance! disais-je en m'habillant, et tout cela est à moi! je me considérais dans une glace, et je remarquais

remarquais avec satisfaction que ma figure ne faisait point de tort à mon ajustement : miss a raison, m'écriai-je, en finissant ma toilette, je suis vraiment joli garçon.

Je descendis à la porte de milord; j'écoutai, et je n'entendis rien. Restons ici, me dis-je alors, soyons immobile, et que milord en ouvrant les yeux, jouisse de ses bienfaits et de ma reconnaissance. Un moment après j'entends tousser; on crache, on se mouche, on sonne, et la porte s'ouvre aussitôt : « Je suis content, » me dit milord; demandez les chevaux, » et faites mounter lé thé ». Tout dormait encore dans l'hôtel. Je vais, je viens, j'appelle, et pendant que les gens de la maison bâillent en se frottant les yeux, j'allume un grand feu, je le charge d'un trépied et d'une casserole pleine d'eau, et je cours à la poste. Une voiture attendait; les chevaux allaient être mis : C'est pour milord, criai-je de cinquante pas, vîte des chevaux à milord! et au nom de milord, le postillon part au grand trot, me suit, et laisse là ses voyageurs, qui ne concevaient pas qu'on préférât un anglais à des gens comme il faut, et qui paient leur guide à dix sous par poste.

Je rentre dans la cuisine, je presse la fille; le thé est prêt, je le place devant milord, je lui annonce que sa voiture l'attend, et j'ai grand soin de m'essuyer le visage, pour qu'il n'ignorât pas que j'avais couru. Miss paraît, me sourit d'un petit air plein de grâce; on prend le thé, on demande la carte, on paie, et on descend.

Je n'avais guère que onze ans; il n'y avait pas d'apparence que je pusse conduire un cheval, et supporter la fatigue de la course; d'ailleurs je n'avais ni la culotte de peau de daim, ni le tapabord de velours noir, ni sur-tout les bottes à l'anglaise, et le jockei de milord ne pouvait monter à cheval sans le costume le plus exact : ainsi il fut décidé que j'irais d'Amiens à Paris dans l'intérieur de la voiture.

Milord occupait le fond de la berline, les jambes étendues sur le coussin de devant; miss était à côté de lui, et j'étais vis-à-vis d'elle. Nos yeux se rencontraient presque sans interruption; les siens étaient beaux, j'avais du plaisir à les voir; ses genoux touchaient les miens, et j'y trouvais encore du plaisir : elle

m'adressait quelques mots, et sa voix flattait mon oreille; elle me parlait avec bonté, et cela m'allait au cœur.

Milord voulait faire une anglaise de sa fille, c'est-à-dire, qu'il essayait de lui persuader que le peuple anglais est le premier peuple de l'univers, et que les autres ne sont que des barbares tout au plus dignes de l'admirer et de le servir. Milord était silencieux par système et par habitude; mais il ne tarissait pas quand il trouvait l'occasion de médire de la France, et même de la calomnier. Il commença la conversation par une sortie violente contre les Français; et pour que je ne perdisse rien de son immense érudition, il eut la complaisance de nous déchirer dans notre propre langue. Il parlait français comme un maître-ès-arts parle grec; sa fille, qui le parlait très-bien, riait de ses balourdises, et le reprenait quelquefois. Milord s'ennuya d'être repris, se fâcha, prétendit avoir parlé et prononcé à merveille; miss prétendit le contraire, tira un livre de sa poche, chercha le mot qui était l'objet de la contestation, le trouva, et me dit de juger. Je sentis pour la première fois qu'il peut être utile de savoir lire; je

rougis, je ne répondis rien, et je crus voir dans un regard de miss, le regret qu'elle avait de m'avoir humilié.

Nous arrivâmes à Chantilly. Tout était plein dans l'auberge où nous descendîmes; il ne fut pas possible de donner une chambre à milord : mais on lui dit qu'on allait servir un monsieur qui était seul, qui paraissait très-honnête, et qui serait sans doute flatté de dîner avec lui. « Jé lé crois bien, parbleu, reprit mi-» lord : paitit gâçon, faites mon com-» pliment à cé monsieur, et dites à lui » que milord Tillmouth, et miss Juliette » sa fille, ils se proposent de dîner avec » lui ». Le monsieur m'écouta d'un air très-affable, n'eut pas l'air de s'apercevoir que le compliment pouvait être plus poli, et me répondit qu'il serait enchanté de pouvoir faire quelque chose qui fût agréable à milord. « Jé lé crois bien, » parbleu », répéta mon anglais, lorsque je lui rapportai la réponse du monsieur; et il entra dans sa chambre. Le français s'avança quelques pas au-devant de lui, le salua respectueusement, présenta la main à sa fille, et lui offrit un siége. Milord répondit à tout cela : « C'ette fort » bien, ne vous dérange pas ». Miss ajou-

ta : « Nous sommes très-flattés, mon-
» sieur, que le hasard nous procure le
» plaisir de vous connaître. C'est assez,
» c'est assez, interrompit milord ; dî-
» nons, car j'ai une grande appétite, et
» jé suis pressé de partir ». Miss rougit,
le monsieur sourit ; on servit, et on se
mit à table.

Ce monsieur était un homme de trente-cinq ans, qui avait cette noble aisance, cette politesse franche et gaie qui plaisent au premier abord : aussi je m'aperçus qu'il plaisait à miss, autant qu'il paraissait charmé lui-même de ses grâces enfantines, et de la justesse de son esprit. Pour milord, plus le monsieur était aimable, et plus il fronçait le sourcil.

La conversation s'engagea à la fin. Milord écrivait régulièrement tous les soirs ce qu'il avait fait et dit dans la journée ; je trouvai, quelques années après, ce dialogue dans ses papiers, et le voici tel que je l'ai traduit :

« Milord paraît avoir de l'humeur ?
» — Cela se peut. — Aurais-je le malheur
» d'en être la cause ? — Non pas indi-
» viduellement. — Auriez-vous la fai-
» blesse de la plupart de vos compa-
» triotes ?..... — Mes compatriotes n'ont

» pas de faiblesses. — Mais leur aversion » pour tout ce qui est français.... — Est » fondée sur l'expérience et la raison. » — Vous la partagez donc? — Ne me » pressez pas, je suis franc. — Il est » triste que des hommes faits pour s'es- » timer et se chérir, soient éternelle- » ment dupes d'une prévention.......... » — Prévention! dites-vous? Récapitu- » lons les ridicules, les défauts, les vices » des Français, de leur gouvernement » et de leur culte, et vous verrez........ » — Qu'ainsi qu'en Angleterre, tout y est » mêlé de bien et de mal. — Vous osez » comparer l'Angleterre!.... — Ne vous » échauffez pas, milord. Voyons votre » récapitulation.

» — Le sol de la France est fertile et » délicieux; mais qu'on y est loin encore » du degré de perfection où les Anglais » ont porté l'agriculture! Le laboureur » condamné aux corvées, écrasé par la » taille, la gabelle et autres exactions » qu'on appelle des *impôts*, déserte vos » campagnes, ou tombe dans le décou- » ragement et le désespoir. Il voit périr » d'inanition des enfans à qui il ne peut » donner que du sel pour toute nourri- » ture; on lui arrache jusqu'à son grabat

» pour satisfaire à la rapacité des pré-
» posés du prince; et si dans un moment
» d'une fureur légitime, il ose venger sa
» déplorable famille, c'est pour lui seul
» qu'il existe des lois, c'est sur lui seul
» qu'elles sont exécutées; elles n'attei-
» gnent jamais la puissance, ni la for-
» tune. En Angleterre, on ne connaît
» pas de corvées; on ignore ces impôts
» avilissans qui ne pèsent que sur une
» classe de citoyens. Le voyageur paie
» les réparations des chemins; le noble
» contribue, comme le roturier, aux
» besoins de l'état. La loi est égale pour
» tous, veille au bien-être de tous,
» et frappe également sur tous, sans
» acception de personnes, de rang, ni
» de richesses; le roi en est le premier
» sujet: tout puissant pour faire le bien,
» il ne peut attenter à la constitution,
» sans compromettre sa couronne et sa
» tête. Les deux chambres sont les con-
» servatrices des libertés du peuple; et
» de l'équilibre de ces pouvoirs réunis,
» mais distincts, résultent la sureté et la
» durée de l'empire. En France, le
» prince est absolu, sa volonté fait la
» loi, et ce sont ses agens qui l'exécu-
» tent. Le peuple rampe devant le der-

» nier courtisan, qui, après avoir brigué,
» à force de soumission et de bassesses,
» un regard protecteur du maître, va
» se venger sur ses vassaux, des oppro-
» bres dont il s'est abreuvé à la cour.
» Nous vivons tous dans nos terres, et
» le peuple nous pardonne une aisance
» qui n'est jamais oppressive, qui vivifie
» le commerce, qui anime l'industrie,
» et répand par-tout l'abondance. — Ce
» que vous venez de dire, milord, est
» très-vrai à certains égards. Il est en
» France des abus cruels que tôt ou tard
» on réformera sans doute, *mais avec*
» *réflexion et sagesse, sans précipi-*
» *tation et sans emportement.* Alors,
» milord, vous aurez des reproches de
» moins à nous faire, et du loisir de
» plus pour vous apercevoir que le temps
» altère tout, change tout; que le peuple
» anglais vend aujourd'hui ses suffrages;
» que celui qui a payé son élection d'une
» partie de sa fortune, se vend à son
» tour à un ministre ambitieux qui gou-
» verne un monarque imbécille, et qui
» déchire feuille à feuille la charte de
» vos priviléges ».

Milord se mordit les lèvres, et conti-
nua ainsi: « La religion influe plus qu'on
» ne

» ne pense sur le gouvernement. Un culte
» qui ne parle que de crimes et d'ex-
» piations, qui n'inspire que des terreurs,
» qui rétrécit l'entendement humain par
» des pratiques superstitieuses, ôte enfin
» à l'homme cette énergie qui le pénètre
» du sentiment de sa dignité, et qui le
» rend capable de grandes choses. Par-
» tout les catholiques romains sont es-
» claves, et ils doivent l'être. Vous êtes
» catholiques, et vous parlez de réforme!
» Abjurez d'abord cet assemblage éton-
» nant d'absurdités et de contradictions.
» Cessez de reconnaître un dieu des mi-
» séricordes et un dieu des vengeances;
» d'être cruels ou tolérans, selon que
» vos prêtres ont intérêt d'épargner le
» sang ou de le répandre. Songez que
» votre religion a dévasté tour à tour les
» quatre parties du monde. Les croi-
» sades, la destruction de l'espèce hu-
» maine en Amérique, la proscription
» des Maures, le massacre des Vaudois,
» la journée de la Saint-Barthelemi, les
» dragonnades des Cévennes, les bûchers
» de l'inquisition; des états troublés,
» ravagés par des papes; des couronnes
» données, ôtées, et rendues par eux;
» la chaire de saint Pierre elle-même

» déshonorée par l'inceste, le viol, la » perfidie, l'avarice et le meurtre (1) : tels » sont les abominables effets du catho- » licisme. Et vous êtes catholiques, et » vous parlez de réforme !

» Milord, reprit en souriant le mon- » sieur, le temps des orages est passé; » la foudre n'est plus à craindre quand » le ciel est devenu serein. Ces excès de » nos pères étaient les fruits de l'igno- » rance. Le fanatisme, le zèle aveugle » ont disparu avec elle : la religion n'est » plus que ce qu'elle doit être, un ho- » chet pour le peuple, et rien pour » l'homme éclairé. Mais dites-moi à votre » tour, milord, pourquoi dans certains » pays on s'occupe encore d'affaires de » religion ? Pourquoi en Angleterre, par » exemple, il est des sectes qui sont à » peine tolérées ? Pourquoi le catholi- » cisme y redoute-t-il sans cesse la mal- » veillance, la haine publique et les in- » justices du gouvernement ? Quoi ! un » peuple de philosophes est encore per-

---

(1) On connaît trop le pape Borgia et son neveu, pour qu'il soit nécessaire de rien citer à l'appui de ceci. [illegible]

» sécuteur! Que lui importe qu'on prie
» Dieu en latin, ou en anglais, ou qu'on
» ne le prie pas du tout? Dès long-temps
» on ne devrait plus dire, un tel est chré-
» tien, juif ou mahométan; on devrait
» dire simplement, un tel est honnête
» homme, ou un tel est un fripon, sur-
» tout en Angleterre, où la raison a fait
» des progrès étonnans ». Milord allait
remercier obligeamment le monsieur,
lorsqu'il ajouta: « Oui, des progrès éton-
» nans qui ne vous empêchent pas d'être
» exagérés et injustes envers les Fran-
» çais, qui cependant ne diffèrent de
» vous que par des usages sensés ou ridi-
» cules, mais à-peu-près indifférens: le
» coeur humain est le même par-tout.

» Je ne suis pas du tout de cet avis,
» répliqua milord, et je suis très-loin
» d'être satisfait des moyens faibles et
» captieux que vous venez de m'opposer;
» ils me confirment dans mon opinion.
» Passons maintenant à des objets moins
» sérieux, mais bien dignes de l'atten-
» tion d'un observateur: examinons le
» caractère national. — Ceci me tou-
» chera de plus près, et j'oserai répon-
» dre à milord. — Osez, osez. — Vous
» le permettez? — Sans doute. — Allons,

» milord, que pensez-vous du caractère
» national? — Le Français est vain, léger,
» inconstant. — L'Anglais est orgueil-
» leux, pesant, et ne tient à ses habi-
» tudes que parce que son imagination
» indolente n'a pas la force de désirer et
» de jouir. — Si le Français a quelques
» momens de jouissance, ils passent aussi
» rapidement que la sensation qui les a
» fait naître. — Un moment de jouissance
» fait oublier des années de peines. Que
» je plains ceux à qui la nature a refusé
» les moyens de s'étourdir sur leurs maux!
» — Le Français inconsidéré, sacrifie
» tout aux convenances, jusqu'à la mo-
» rale. — L'Anglais, réfléchi, ne choisit
» le vice que par haine de la vertu. — Le
» Français est esclave de la mode. — Et
» l'Anglais de la prévention. — Le Fran-
» çais répond en chantant, quand on lui
» parle raison. — L'Anglais croit répon-
» dre, parle toujours, et ne prouve rien.
» — Le Français passe sa vie aux pieds
» de ses maîtresses. — Ne doit-on rien à
» qui nous rend heureux? — Mais ses
» maîtresses le trompent. — Les Anglais
» ne le sont-ils jamais? — L'Anglais
» trahi se brûle la cervelle. — Le Fran-
» çais se console. — Vos seigneurs, vos

» financiers, tout ce qui veut singer l'opu-
» lence et la grandeur, entretient des
» filles, et se ruine pour elles. — Les
» lords et les marchands de Londres
» nourrissent des chevaux et des coqs,
» et se ruinent en paris. Je crois, toutes
» réflexions faites, qu'il vaut mieux se
» ruiner à la française : il reste au moins
» quelques souvenirs. — Le Français se
» fait un jeu de dégrader les femmes, qui
» l'avilissent à leur tour. — Il y a par-tout
» des séducteurs et des femmes sans prin-
» cipes. — L'adultère est plus fréquent
» en France qu'en Angleterre. — Cela
» n'est pas prouvé, et ce n'est pas la
» peine de disputer sur le plus ou sur
» le moins. — La dissipation dans laquelle
» vous élevez vos femmes, les conduit à
» l'oubli de leur devoir. — L'abandon
» auquel vous livrez les vôtres, la supé-
» riorité que vous affectez sur elles, leur
» rendent le devoir insupportable. — Oui,
» nous sommes toujours maîtres de nous...
» — Nous ne sommes pas si dupes. — Et
» cependant les anglaises sont, après les
» asiatiques, les plus belles femmes de
» l'univers. — Mais elles sont mélanco-
» liques, sans usage du monde; elles
» ignorent cette gaieté décente qui fait

» le charme de la société : les françaises,
» avec des traits moins réguliers, sont
» plus jolies, plaisent davantage, et l'art
» de plaire est préférable à la beauté.
» Soyez de bonne foi, milord, que con-
» cluez-vous de tout ceci ? — Ma foi, pas
» grand'chose, je l'avoue ; mais vous
» conviendrez au moins que nos soldats
» sont les plus braves de l'Europe, et
» nos généraux les meilleurs tacticiens.
» — Cela se peut, milord : cependant
» vous avez été subjugués par tous les
» peuples qui ont voulu vous conquérir.
» Les Romains, les Danois, les Saxons,
» les Normands, vous ont successive-
» ment mis sous le joug. La France a
» été envahie, et n'a jamais passé sous
» une domination étrangère ». Ici un
*goddam* vint mourir sur les lèvres de
milord, qui continua ainsi : « Vous ne
» nierez pas, je l'espère, que les Anglais
» ne l'emportent infiniment sur leurs
» voisins dans les arts utiles, dans les
» sciences abstraites, et dans la haute lit-
» térature. Qui travaille l'acier comme
» nous ? — Personne. — Qui construit
» un vaisseau comme nous ? — Personne.
» — Qui entend la manœuvre comme
» nous ? — Personne. — Qui a égalé le

» divin Newton? — Personne. — Qui a
» fait des tragédies comme Shakespeare?
» — Racine, qui réunit à plus de con-
» naissance du cœur humain, la sagesse
» du plan, la régularité de l'action, et
» la richesse de la poésie. — Racine
» était nourri de la lecture des anciens,
» et il s'est approprié leurs beautés;
» Shakespeare, né dans la lie du peu-
» ple, n'eut point de modèles, et son
» génie lui appartient tout entier.
» — Mais Shakespeare est incohérent,
» inégal, souvent trivial et bas, et l'un
» compense l'autre. — Quelqu'un a-t-il
» fait la comédie comme Driden? — Mo-
» lière est infiniment au-dessus de lui,
» et Regnard lui est quelquefois préfé-
» rable. — Avez-vous quelque chose à
» comparer au Spectateur? — Lisez les
» Lettres juives. — Avez-vous un Fiel-
» ding? — Nous avons au moins un abbé
» Prévost. — Il n'a pas créé de carac-
» tères. — J'en suis fâché; mais je ne
» peux vous opposer que lui. — Qui op-
» poserez-vous à Junins? Quel publiciste
» osa parler aux rois avec cette noble
» hardiesse dans un style qui n'appar-
» tient qu'à lui? — Ouvrez le Contrat
» social, et dites-moi quel est le plus

» profond, le plus concis, le plus véri-
» tablement éloquent de Junins, ou de
» Jean-Jacques? — Mais Jean-Jacques
» s'est borné à des données générales,
» Junins a voulu réformer les abus de
» son pays. — L'ouvrage passe avec les
» circonstances qui l'ont fait naître; les
» principes sont éternels. Laissez de côté
» la prévention nationale, et dites-moi,
» milord, où sont vos Fénélon, vos La
» Bruyère, vos La Fontaine? Où est
» votre Encyclopédie? Où est votre
» Buffon, qui déroba les secrets de la
» nature, en fouillant jusque dans ses
» entrailles? Où est votre Voltaire, dont
» le vaste génie embrasse tout, et qui
» n'eut des ennemis que parce qu'il fut
» supérieur dans presque tous les genres?
» Où est votre Desault, qui guérit à Paris
» des maladies qu'on croit encore incu-
» rables à Londres? Avez-vous inventé
» l'art de fabriquer le papier, et de faire
» des horloges à roues? Avez-vous trouvé
» l'imprimerie, la boussole, l'électricité,
» l'inoculation? Vous avez profité, dans
» les derniers temps, des découvertes
» des Italiens, des Allemands, des Chi-
» nois et des Turcs. Venise, Gênes,
» Bologne, Sienne, Pise, Florence et

» Padoue étaient déjà fameuses, que vos » maisons étaient encore couvertes en » chaume. On brûlait de la bougie à » Milan, que vous vous éclairiez encore » avec des morceaux de bois sec allumés. » Vous ne mangiez de la viande que trois » fois la semaine; on ne trouvait de vin » que chez vos apothicaires, et vos che- » mises étaient de serge; votre sol aride » et inculte était couvert de forêts, et » vous ne saviez pas vous garantir du » froid, à l'aide de ces cheminées qui » ornent aujourd'hui les maisons les » moins recherchées; vos familles s'as- » semblaient au milieu d'une salle enfu- » mée, et s'asséyaient sur des escabelles » de bois autour d'un foyer rond, dont » la fumée s'évaporait à travers le pla- » fond; enfin vous étiez encore des bar- » bares, que le luxe, enfant des beaux » arts, était déjà introduit dans une partie » de l'Italie. Votre atmosphère humide » et froid vous refuse cette imagination » créatrice qui donne l'immortalité; vous » êtes nés avec l'esprit de calcul et la » patience qui perfectionnent; perfec- » tionnez, mais rendez justice à vos » maîtres.

» Il ne vous reste plus, continua le

» monsieur, qu'à vanter votre ville de
» Londres, la seule dont vous puissiez
» parler. Je conviens que les rues en
» sont larges, bien pavées, que l'air y
» circule librement, que les trottoirs
» garantissent l'humble piéton de la
» rapidité des voitures, que la basilique
» de Saint-Paul est la première après
» Saint-Pierre de Rome et Sainte-Sophie
» de Constantinople, que la Tamise est
» la reine du monde, que les quatre
» parties de l'univers viennent déposer
» leurs tributs jusque sous des ponts
» dont la hardiesse est digne de la ma-
» jesté du fleuve qui les porte : mais
» n'oubliez pas, milord, que nous avons
» un Louvre, des Tuileries, des Champs-
» Élysées, cinq cents hôtels magnifiques,
» des bibliothèques, un jardin botani-
» que, des peintres, des sculpteurs, et
» que vous n'avez rien de tout cela;
» souvenez-vous qu'il n'est pas délicat de
» voyager dans un pays uniquement pour
» le dénigrer; que les Anglais ne méri-
» tent pas notre admiration exclusive,
» que les Français peuvent être comptés
» pour quelque chose; enfin que le sage
» trouve par-tout des objets dignes de
» son attention, comme il trouve par-

» tout des choses qui le blessent, parce » que les hommes de tous les lieux et de » tous les temps ont des qualités et des » travers, des vertus et des vices ». A ces mots, le monsieur se leva, salua milord, et sortit.

Goddam! goddam! goddam! répéta milord pendant un quart-d'heure....... Paitite drôle, me dit-il enfin, demande le carte, et partons. Vous ne devez rien, milord, dit un garçon qui entrait pour desservir : le marquis de Condorcet a payé votre dîner. Goddam! dit milord en se levant et en frappant du pied, un inconnu, un étranger, un français paie le dîner de milord Tillmouth!.... Voilà dix guinées pou lé gâçon; et si cet impertinente marquis de Condorcet il repasse jamais ici, dites-lui bien que j'ai donné, en pour-boire, quatre fois le valeur du dîner. Nous partîmes enfin, et il ne cessa de gronder entre ses dents jusqu'à l'hôtel des Milords, passage des Petits-Pères, où nous arrrivâmes à la nuit.

---

## CHAPITRE VII.

### *Une journée de Paris.*

Le lendemain matin, milord me donna ses ordres pour toute l'année. Je devais me lever tous les jours à sept heures, entrer chez lui à huit, donner le coup d'époussette à son justaucorps, la couche d'huile chinique à ses escarpins, lui monter à déjeûner, le chausser, lui passer sa cravate, serrer la boucle de sa perruque, le mettre dans son remise, et m'aller promener jusqu'à quatre heures, que je rentrerais à l'hôtel pour lui servir à dîner, ou pour dîner moi-même, s'il lui plaisait de manger ailleurs. J'étais maître de mon temps et de mes actions jusqu'à dix heures du soir, que j'apprêterais ses pantoufles, son bonnet de coton, que je chargerais sa pipe, et que je mettrais les papiers anglais sur sa table de nuit; après quoi, je l'attendrais en dormant sur son ottomane, ou en bâillant aux corneilles, selon que je me sentirais disposé à veiller ou à dor-

mir. Cette manière de répartir le temps me parut aussi agréable que celle du frère Joseph était excédente et ridicule, et je répondis à milord qu'il pouvait compter sur mon exactitude.

Il n'est pas de maître qui ne veuille savoir au moins le nom de son domestique, et on me demanda le mien. Je m'étais toujours appelé Jean, en commémoration du père Jean-François. Ce nom ne plut pas à milord : il y a des Jean par-tout, des Jean à la douzaine, des Jean de toutes les façons; Jean sucre, Jean farine, Jean avant le mariage, pour peu qu'on épouse une brune éveillée; Jean après, pour peu qu'elle ne s'endorme pas; Jean que sa femme envoie à Charenton, Jean que sa femme fait fermier général, Jean que l'ami de la maison caresse, Jean qu'il rosse, Jean qui pleure d'être Jean, Jean qui s'en moque, et qui fait bien, etc. etc. Milord jugea à propos de me débaptiser, et miss Juliette prononça qu'à l'avenir je me nommerais Happy. Ce nom me parut un peu extraordinaire, et n'est pourtant que le *Felix* des latins, à ce que j'ai su depuis.

Après ces arrangemens préliminaires,

milord se mit à son secrétaire, pour instruire les lords d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande, de son heureuse arrivée dans la capitale de l'empire français, et miss passa dans son cabinet de toilette, où je la suivis sur la pointe du pied. Elle s'assit devant son miroir, et se regarda avec complaisance, en chiffonnant un ruban dans ses cheveux; elle était femme, jeune et jolie. J'étais appuyé sur le dos de sa chaise; je la regardais aussi, et son œil noir, sa peau satinée, son bras arrondi, sa main blanchette, fixaient alternativement mon attention. Je n'étais pas entré pour cela; mais j'oubliai ce qui m'amenait dans ce cabinet : je regardais toujours, et je ne bougeais pas. Miss me trouva enfin dans un coin de sa glace; elle me regarda à son tour. Je baissai les yeux, et je rougis sans savoir pourquoi. Je quittai le dos de la chaise; mais mon œil se reporta involontairement sur la glace : miss me souriait. Je repris insensiblement ma première position, et je crois que je lui souris aussi. Elle se retourna enfin, et me demanda ce que je voulais. « J'ai reçu les ordres de mi» lord, lui répondis-je, et je viens pren» dre les vôtres. Je n'ai point d'ordres à

» vous donner, me dit-elle ; mais il me
» semble que mon papa a distribué votre
» journée de manière à vous laisser plus
» de temps qu'il n'en faut pour s'en-
» nuyer, ou pour faire pis. A quoi passe-
» rez-vous vos loisirs ? Si miss ne veut
» point me donner d'ordre, ajoutai-je,
» me refusera-t-elle des avis » ? Elle se
leva, prit un livre, me le mit dans les
mains, me les serra, et me dit : « Je sais
» lire, Happy ». Milord m'appela, me
donna quelques billets à porter dans
différens quartiers de Paris, monta en
voiture avec sa fille, et ordonna de tou-
cher chez l'ambassadeur de sa majesté
britannique.

Je tournais dans mes mains les billets
de milord, et je disais : « J'aurai le désa-
» grément de me faire lire ces adresses :
» ceux à qui je m'adresserai me pren-
» dront pour un sot, et il faut que j'en
» passe par là ». J'ouvrais le livre de
miss, et je disais : « Elle l'a lu ; il me
» semble que j'aurais du plaisir à le lire
» à mon tour : il faut apprendre à lire ».

Je descendis à la cuisine, j'examinai
tous les visages ; je n'en trouvai aucun
qui eût un air scientifique. C'étaient des
marmitons crasseux et gras, des garçons

brusques, étourdis, qui passaient leur vie à ouvrir et fermer des portes, à monter et descendre des plats; le maître de l'hôtel était savant, sans doute, mais ses grandes occupations ne lui permettraient pas d'être mon instituteur, et son air important m'ôtait l'envie de le lui proposer.

Un tonneau était planté dans la rue, contre une borne; dans ce tonneau était assise une petite brune de seize à dix-sept ans. Ses cheveux étaient arrêtés par un bavolet qui retombait sur une oreille, son juste était percé au coude, et cependant elle était jolie. La santé brillait sur son visage, la gaieté dans ses yeux, et elle chantait, un œil sur un livret accroché devant elle, et l'autre sur une semelle de drap vert qu'elle attachait à un bas de fil gris. Pourquoi une femme inspire-t-elle toujours plus de confiance qu'un homme? pourquoi aime-t-on mieux lui devoir quelque chose? pourquoi une vieille femme n'est-elle que respectable? pourquoi s'éloigne-t-on d'une femme pour qui on ne sent que du respect? pourquoi trouve-t-on ridicules les vieilles qu'on ne respecte pas, etc. etc. Voilà des questions qu'on peut

peut se faire à onze ans, et qui sont bientôt résolues à seize. Quoi qu'il en soit, j'abordai la petite ravaudeuse mon chapeau à la main; je la saluai d'un air timide, et je lui dis que j'avais le malheur de ne savoir pas lire, mais que j'avais bonne envie d'apprendre. Elle me prit par la main, en continuant sa chanson, me fit asseoir à côté d'elle, finit son couplet, ouvrit mon livre sur le bord de son tonneau, tira une grosse aiguille de son étui, et me donna ma première leçon, après laquelle je partis pour la rue du Baq, où elle m'avait dit que s'adressait une des missives de milord.

A peine eus-je fait quatre pas, que je perdis beaucoup de l'admiration que j'avais conçue sur parole pour la ville de Paris. Les hommes étaient faits comme à Calais, les femmes mises à peu près de même; les maisons étaient de pierre; les rues étroites et mal-propres. Un coup de coude me faisait faire un demi-tour à droite; un second me remettait où le premier m'avait pris. Le perruquier me blanchissait une manche; le charbonnier me noircissait l'autre; le porteur d'eau jetait dans mes souliers l'excédent de ses seaux; le petit-maître, qui cou-

rait ventre à terre dans son wiski, m'obligeait à me coller contre le mur, et me couvrait de boue en passant; des femmes, barbouillées de rouge comme des roues de carosse, décolletées jusqu'à la ceinture, et troussées jusqu'au genou, me prenaient par le menton, et me disaient des choses auxquelles je n'entendais rien. Je saluais tout le monde, ainsi que cela se pratique à Calais, et personne ne prenait garde à moi. On allait, on venait, on trottait, on courait, on se heurtait, on se rangeait, et on se cassait la tête sur le front de celui qui s'était rangé en même temps; on se passait la main sur le visage, on se demandait excuse, et on se remettait à courir. Je ne concevais pas comment toute la France se trouvait à Paris, quelles affaires pressantes faisaient courir tout ce monde à la fois; mais je jugeai que la première chose à apprendre en arrivant dans cette ville, c'est l'art d'éviter les coureurs tant à pied qu'à cheval. Je n'avançais plus qu'avec précaution, par ménagement pour mon individu, par égard pour la veste galonnée de milord, et je disais tout bas: Oh la sotte ville! oh les sottes gens!

J'entrai dans le Palais-Royal, qu'il était permis à la canaille de tous les genres, de traverser jusqu'à dix heures du matin. Je fus étourdi de la somptuosité du palais, de la fraîcheur du jardin, de la tournure, de l'élégance, des grâces des femmes qui commençaient à s'y rendre, de l'air agréable et facile des hommes qui les abordaient, et je me dis : Paris n'est pas tout entier dans les rues, et je pourrais bien m'être trompé. Je sors par la place du château-d'eau, j'enfile la rue de l'Echelle, et, sans m'en douter, je me trouve dans les Tuileries. A l'aspect du Louvre, d'un jardin immense, des statues de marbre qui le décorent, je me sentis pénétré d'un sentiment de respect, et je convins que Paris vaut bien Calais. Je sortais par la grille du côté de l'eau, et je vis un des trottoirs du pont Royal chargé d'une foule de curieux qui paraissaient observer quelque phénomène hydraulique. Je m'approchai ; c'était un chien noyé qui suivait le fil de l'eau, et qu'on attendait au passage. Je leur ris au nez. Un petit monsieur, en habit de camelot et en perruque à bourse, un parasol sous un bras, et un chien-lion sous l'autre, me

dit que je n'étais qu'un provincial, et un impertinent. Je lui répondis qu'il n'était qu'un parisien, et un sot, et j'entrai dans la rue du Baq. Un auvergnat, lourd comme un cheval et vigoureux à l'avenant, gobait des mouches à la porte d'un hôtel, en attendant le moment de porter une lettre ou une malle; je lui demandai le numéro de la maison où j'avais affaire, il me l'indiqua: je remis mon paquet au suisse (car vous saurez que pour être digne de garder une porte à Paris, il faut être membre du souverain des Treize-Cantons) et je le priai de me dire de quel côté je tournerais pour remettre à leur adresse trois autres paquets de la même importance. Il m'envoya à la chaussée d'Antin. Je repassai le pont Royal, d'où une vingtaine de femmes regardaient un jeune homme qui nageait sur le dos avec une grâce toute particulière, et je demandai mon chemin.

Après avoir marché un grand quart d'heure, je jugeai convenable de reprendre haleine. Je m'amusai à regarder les boutiques qui garnissent le rez-de-chaussée des rues de Paris. Quelques-unes m'étonnèrent par leur variété et

leur richesse, et je ne pus m'empêcher de m'écrier : Ah, mon dieu ! les belles boutiques ! Qu'appelez-vous *boutiques ?* me dit un marchand qui était sur sa porte. Apprenez, mon ami, qu'il n'y a plus à Paris ni boutiques ni métiers. On a un *état*, et on tient un *magasin.* En effet, je passai devant des magasins de parfumerie qui avaient quatre pieds en carré, et qui renfermaient trois ou quatre savonnettes, une livre ou deux de pommade, et cinq à six paires de gants piqués. Je laissai derrière moi des *magasins* de modes, où quelques bonnets à-peu-près passés étaient accrochés aux vitraux pour la forme, et où on avait *emmagasiné* quelques filles telles quelles, qui passaient, par *état*, du *magasin* dans l'arrière-boutique. Je vis des *magasins* de cordonnerie, et je m'aperçus que l'*état* du propriétaire était de raccommoder des savates ; des *magasins* de librairie contenant cinquante ou soixante bouquins, où on faisait son *état* de compléter des ouvrages dépareillés : enfin je m'arrêtai devant un véritable *magasin*, où je crus voir les perles d'Orient, les diamans de Golconde, et les mines du Potose. Tout

y était éblouissant et recherché. Le nom du *magasinier*, en lettres d'un demi-pied, formées de brillans de la grosseur du pouce, était entouré de rayons éclatans, et garnissait le fond du *magasin*. Un comptoir de bois d'acajou servait de niche à une *magasinière* immobile dont le crâne était chargé d'aigrettes et d'étoiles, et dont les oreilles s'alongeaient sous le poids de ses girandoles. Hélas! presque tout ce que je voyais était faux; mais je ne m'en doutais pas, et je jouissais. J'étais cloué devant cet amas de richesses idéales; je me rassasiais du plaisir de les considérer, et je ne m'apercevais pas qu'un homme, deux hommes, vingt, trente, quarante, cinquante hommes s'étaient successivement arrêtés autour de moi, la bouche béante, l'œil fixé au fond du *magasin*, et cherchant à découvrir l'objet de mon imperturbable attention. L'un d'eux, moins patient que les autres, me frappa enfin sur l'épaule, et me dit : « Que diable » remarquez-vous donc là? Je ne re» marque rien; j'admire tout, lui ré» pondis-je. Voyez, reprit-il, ce petit » animal qui nous tient là le bec dans » l'eau depuis une heure »; et pan, il

m'alonge un coup de pied dans le derrière, et je prends ma course pour esquiver le second. Le coup m'avait foulé un nerf, et je boitais en courant. Quatre ou cinq savoyards se mirent à courir en boitant; je trouvai mauvais qu'on me contrefît; j'en cognai deux ou trois, et je repartis comme un trait. Les savoyards me suivirent en criant: *Au voleur!* Vingt ou trente personnes suivirent les savoyards; une escouade d'invalides prit la piste, en sautillant en mesure sur ses jambes de bois; les chiens du quartier aboyaient, les courtauds de boutique accouraient à leur porte; mon cortége grossissait à vue d'œil; j'allais toujours, mais on me serrait de près: enfin j'allais être étrillé sans être entendu, lorsqu'une femme qui pissait debout, et qui pétait en pissant, arrêta mes *badauds* au coin du pavillon d'Hanôvre. Ils se moquèrent d'elle; elle leur jeta de la boue au nez, et pendant qu'ils se torchaient le mufle, j'entrai dans la première allée de la chaussée d'Antin, en m'écriant: *Oh la sotte ville! oh les sottes gens!*

Une petite femme vieille comme Hérode, sèche comme une latte, ridée

comme un cornichon, et laide comme les sept péchés capitaux, sortit d'un trou pratiqué sous l'escalier, ou, si on l'aime mieux, de sa loge, et me demanda d'une voix tremblotante ce qui m'échauffait la bile. Je lui contai ma mésaventure : elle y prit beaucoup de part, remit elle-même ma lettre, qui était adressée à la maison attenante, me dit que les deux autres étaient pour la rue de Sève, me souhaita un bon voyage, me consola, m'embrassa, me cracha sa dernière dent au visage, et se renferma dans son trou.

Je me remis en route. Je marchais lentement, sans m'embarrasser de ce qui se passait autour de moi; je me proposais bien de faire comme tant d'autres qui ont des yeux sans voir, des oreilles sans entendre, et des mains pour mettre dans leur gilet, ou dans le gousset de leur culotte : enfin j'étais triste, humoriste, épigrammatiste, quand je découvris un dentiste dont l'arlequin, vrai rapsodiste, et menteur comme un journaliste, haranguait à l'improviste, avec l'audace d'un puriste, des benêts que le ciel assiste.

Je ne pus résister à la tentation. J'avançai,

vançai, j'écoutai, je bâillai, et je levai les épaules, tant j'étais bête encore, et pendant que l'auditoire émerveillé riait aux éclats. Je tournai le dos aux tréteaux et aux saltinbanques, et je m'en fus. Bientôt je m'aperçus que je n'avais plus mon mouchoir. Je retournai, je tâchai de reconnaître les pavés sur lesquels j'avais marché, et je ne vis pas de mouchoir. Je pensai qu'il pouvait être tombé aux pieds de l'*incroyable* arlequin, et je poussai jusque-là. Je demandai si on n'avait pas vu mon mouchoir; on se moqua de moi, et on m'apprit qu'il y a à Paris des gens dont l'*état* est de fouiller dans la poche de leurs voisins. Je me résignai, et je m'en fus tout droit à la rue de Sève, où j'arrivai sans accident. Là se terminaient mes messages, et il était temps; mes jambes ne me soutenaient qu'à peine. Je me demandai pourquoi on s'amusait à bâtir des villes grandes comme des provinces; je me répondis que je n'en savais rien, et je tâchai, clopin, clopant, de regagner l'hôtel des Milords. Deux hommes passèrent auprès de moi, à la parisienne, c'est-à-dire, avec l'air très-affairé, sans avoir rien à faire. L'un disait à l'autre:

« Il a déterré ce corps à Clamart » ; l'autre ajoutait : « C'est clair, et il n'a pas » fait grâce du linceul ». Le premier reprenait : « Ce sont nos chirurgiens qui » se font un jeu de violer les sépultures, » sous le prétexte de guérir les vivans, » comme si les vivans avaient quelque » chose de commun avec les morts. Si, » du moins, poursuivait le second, on » faisait tout cela dans le silence et » l'obscurité de la nuit, il n'y aurait pas de » scandale ; mais traverser Paris en plein » jour avec un cadavre sur l'épaule, c'est » braver le public, la police et ses réglemens... Et qui sait encore à qui a appartenu ce corps qu'on va hacher comme » chair à pâté ? Peut-être à l'ame de feu » ton père, ou à celle de feu le mien » ; et tous deux s'écrièrent ensemble comme par inspiration : « Il faut le faire arrêter » au prochain corps-de-garde ». Je regardai derrière moi, et je vis en effet un homme qui marchait tranquillement, portant un mort assez proprement enveloppé, dont les extrémités allaient et venaient d'après le mouvement du porteur. « Hélas ! dis-je en moi-même, voilà » peut-être un malheureux qui sera » comme moi le jouet des circonstances

» et des sots : on l'arrêtera, on l'emprisonnera, on lui fera peut-être pis pour » avoir voulu s'instruire et être utile ». Je vais l'avertir; je le dois, je le veux. Je l'attendis, et je lui conseillai de prendre une autre route : il marchait toujours, et ne me répondait pas. Je le tirai par l'habit, et je répétai mon avis. Il me regarda, et continua sa route. Je le pris par le bras, je le conjurai de s'épargner de mauvaises affaires; je le pressai dans les termes les plus pathétiques que je pus trouver : il me regardait, me faisait des signes de tête, et allait son train. Tout à coup nous fûmes entourés par des soldats du guet, et un sergent, en frappant le pavé de sa hallebarde, nous arrêta de *par le roi*. Je dis à monsieur le sergent que je n'étais pas un maraudeur de cimetière, que j'appartenais à milord Tillmouth, et que je ne connaissais pas l'homme avec lequel on m'arrêtait. Monsieur le sergent répliqua que je le tenais par le bras, que cela indiquait complicité, et que nous irions tous deux au corps-de-garde, jusqu'à plus ample informé. Je n'étais pas le plus fort, et je marchai en disant du

fond du cœur : *Oh la sotte ville! oh les sottes gens!*

La porte du corps-de-garde était déjà obstruée par des amateurs qui grillaient de voir un mort, et qui se bouchèrent le nez lorsque nous fûmes à vingt pas d'eux. Le sergent tira aussitôt son mouchoir; les soldats qui n'en avaient pas, prirent la basque de leur habit, et le factionnaire reçut l'ordre de faire passer de l'autre côté de la rue, de peur de la contagion; précaution qui ne servit qu'à piquer la curiosité, et à augmenter le nombre des spectateurs.

L'homme au cadavre déposa son fardeau sur le lit de camp, s'assit à côté, et ne répondit pas aux interrogations de monsieur le sergent, qui m'interrogea à mon tour, et n'en apprit pas davantage. Il crut, vu l'urgence du cas, pouvoir déplacer monsieur le commissaire, et lui dépêcha monsieur le caporal, militaire d'un talent distingué pour enlever des filles, et déménager leur appartement. Monsieur le commissaire parut bientôt en robe et en rabat, suivi d'un clerc en habit noir et en cheveux longs; il se disposa à faire la levée du corps dans les règles, et à verbaliser contre qui il

appartiendrait. Monsieur le clerc se frotta préalablement les tempes et le creux de la main avec de l'eau de Cologne faite à Paris, et vida magnifiquement son flacon sur le carreau du corps-de-garde; puis il prit la plume, et minuta le protocole d'usage; après quoi, monsieur le commissaire me demanda mon nom, ma profession, et le lieu de mon domicile. Je satisfis à ces questions, qu'il réitéra au spoliateur de sépultures, qui ne sonna mot, et se mit à rire. « C'est » bien le moment, lui dis-je, en lui don- » nant un coup de coude : voilà une » affaire qui prend une jolie tournure.... » Lesquels, dicta le commissaire à son » clerc, ont refusé de répondre, et ont » manqué à la justice, en lui riant au » nez ». A ces terribles mots, je tremblai d'aussi bon cœur que dans la cour de monsieur Dessein. « Procédons main- » tenant à la vérification du cadavre, » continua le commissaire : tambour, » détachez ce linceul ». Le tambour obéit en faisant la grimace, et le commissaire stupéfait ne trouva qu'un mannequin, qu'un peintre de l'académie envoyait à un confrère par un commissionnaire sourd et muet.

Les spectateurs se moquèrent du sergent, de la garde, du commissaire et de son clerc. Le commissaire se plaignit au sergent de ce qu'il avait compromis la dignité de sa charge ; lui reprocha de lui avoir fait apposer les scellés sur une malle d'argenterie dans laquelle on ne trouva que des pavés ; lui enjoignit d'être plus clairvoyant, à peine d'être cassé ; et pendant que le sergent s'excusait et protestait de la pureté de ses intentions, je sortis du corps-de-garde, au bruit des *bravo* et des battemens de mains de la multitude, qui aime autant trouver un innocent qu'un coupable, mais à qui il faut des spectacles, de quelque genre que ce soit.

Il était à peu près six heures du soir, à ce que je vis en traversant le pont-neuf, qui n'est pas très-neuf, mais qui sera le pont-neuf tant qu'il plaira au temps et à la Seine de le laisser debout. Je ne savais pas trop ce que milord penserait de mon absence, ni comment il recevrait mes excuses ; je tremblais que miss ne me soupçonnât d'avoir fait des sottises, lorsqu'au contraire j'en avais éprouvé de tous les genres. L'affection de milord m'était chère, mais celle de

miss me flattait davantage : j'étais déterminé à faire des miracles pour la conserver, et je sentais que je ne me consolerais pas de l'avoir perdue.

J'appris, en rentrant à l'hôtel, que milord n'avait pas dîné chez lui; et je fus fort aise d'être dispensé de satisfaire sa curiosité aux dépens de mon amour propre. Je mangeai un morceau sous le pouce, et j'attendis la voiture en faisant connaissance avec les gens de la maison. Milord arriva enfin. Je courus à la portière : miss sauta dans mes bras, milord s'appuya sur mon épaule, et donna sa main à un compatriote à peu près aussi volumineux que lui.

On monta. Milord demanda du punch et des pipes. J'avançai une petite table : milord s'assit d'un côté, son ami de l'autre; et nos deux penseurs, séparés seulement par un flambeau, et se regardant gravement, la tête appuyée sur les deux coudes, se soufflèrent mutuellement de la fumée au nez pendant une bonne demi-heure, aux intervalles près où ils puisèrent dans le bowl de quoi fournir à leur abondante expectoration.

Miss s'était assise sur l'ottomane, et avait l'air de travailler. J'avais l'air de

ne penser à rien, et je m'approchai de l'ottomane. Je la sentis derrière moi. Je ne sais quoi me disait de m'asseoir; je ne sais quoi me le défendait; j'étais incertain, embarrassé. On me tira doucement, et je me laissai aller. On me demanda à demi-voix ce que j'avais vu de remarquable dans Paris. Je fus tenté de mentir; je sentis que je ne le pouvais pas : je racontai tout ce qui m'était arrivé, à l'exception de ma leçon de lecture, sur laquelle je glissai, je ne sais pas pourquoi. A chacune de mes catastrophes, miss répétait : Pauvre Happy! Et le plaisir d'être plaint de miss me fit oublier les désagrémens de la journée.

## CHAPITRE VIII.

### *L'influence du médecin.*

LA société de milord se bornait à quelques anglais assez maussades; plus un médecin français âgé d'environ trente ans, d'une figure pleine et agréable. Une perruque symétriquement peignée à blanc, un habit complet de Pékin noir, faisaient ressortir la fraîcheur de son teint; des manchettes de point d'Angleterre tombaient sur sa main potelée, qui caressait un bec de corbin en or, et l'œil s'arrêtait avec complaisance sur un superbe solitaire qu'il portait au doigt. Il avait toutes les grâces que peut se permettre un médecin sans manquer aux bienséances de son état. Il était aimable, spirituel, enjoué; il savait l'anecdote du jour, parlait avec facilité, parlait de tout, et guérissait quelquefois ses malades en les amusant; il était couru de la cour et de la ville : il était l'homme qu'il faut nécessairement appeler quand on sait vivre, et qu'on veut mourir décemment et dans les règles.

Il avait reçu un billet de milord, et il s'empressait de lui venir rendre ses devoirs. Il le félicita de son retour à Paris, se promit de le guérir de son antipathie nationale, essaya de le faire rire, en lui parlant de l'histoire de trois ou quatre femmes que tout le monde connaît, et qui vont tomber dans l'oubli à force de célébrité. Il trouva miss grandie, embellie; il baisa la main du petit ange, qui n'en fut pas très-flatté, ni moi non plus.

Après ces préliminaires charmans, il fit un peu le médecin. Il trouva milord prodigieusement engraissé, lui répéta pour la dixième fois, que l'air opaque de Londres lui était absolument contraire. Il lui rappela qu'il avait maigri régulièrement à chacun de ses voyages à Paris; que la raréfaction de l'air y raréfiait son cerveau; que ses fibres, ses nerfs, ses muscles, etc. y reprenaient leur élasticité; que l'excessif embonpoint visait directement à l'apoplexie; qu'il ne répondait plus de lui s'il retournait en Angleterre; que l'amour de son pays ne devait pas lui faire renoncer à l'amour de lui-même; que la patrie du sage est par-tout; qu'à la vérité les Français sont

des fous, mais que leur folie est aimable, et qu'au pis aller il vaut mieux vivre à Paris par raison, qu'aller mourir à Londres par système.

Quel est le malade qui ose contester quelque chose à la Faculté? On rit de la médecine, on plaisante le médecin, on lui prodigue l'épigramme, le sarcasme; on fait l'esprit fort quand on a des témoins; le médecin se venge dans le tête à tête; il tranche, il ordonne, il tue; le malade s'humilie, obéit et meurt. Milord écouta le docteur sans emportement; il se montra même docile et soumis; mais il éclata quand celui-ci lui proposa de vendre son bien, de placer ses fonds en France, et de s'y fixer pour jamais. Le docteur insista; milord se défendit. Il objecta le ridicule dont il se couvrirait aux yeux de ses compatriotes; il représenta que sa conduite serait en opposition avec ses principes, et qu'un sage ne compose jamais avec son intérêt personnel. Le docteur lui répliqua que son entêtement, qu'il qualifiait de sagesse, le conduirait à la fin déplorable de monsieur Edmond. Milord demanda ce que c'était que monsieur Edmond. C'est, lui répondit le docteur, un homme

opulent, d'une probité sévère, de mœurs austères, d'un esprit éclairé, qui vient de mourir à l'hôtel-dieu, uniquement pour avoir été trop sage. Cela ne se peut pas, reprit milord. Voici son histoire, continua le docteur.

*Le danger d'être trop sage.*

Edmond avait vingt ans ; sa figure était de celles qui préviennent d'abord ; sa taille était haute et dégagée ; la meilleure éducation avait développé le plus heureux naturel, et il joignait à ces agrémens personnels trente mille livres de rente. Edmond, par conséquent, était l'idole de sa petite société : les mères qui avaient des fils le leur proposaient pour modèle ; celles qui avaient des filles le leur souhaitaient pour mari ; et les filles qui jugeaient un mari nécessaire à leur vertu, regardaient Edmond du coin de l'oeil. Tout cela était très-naturel.

Edmond, jaloux de plaire à tout le monde, jouissait des éloges qu'on lui prodiguait, et s'efforçait d'en mériter de nouveaux. C'est en se rendant maître de soi, disait-il, c'est en subjuguant ses passions, que l'homme, devenu sage, peut se rendre essentiel. Oh ! je vaincrai

les miennes; et si mes talens, ma fortune et mes amis me font espérer un état brillant, la fougue de la jeunesse ne sera point un obstacle à mon avancement.

Ainsi raisonnait Edmond. Il croyait nécessaire d'anéantir des penchans naturels, de surmonter une passion dont la première étincelle embrâsait son ame. Son cœur, sans objet qui le déterminât, éprouvait le besoin d'aimer; besoin si doux, et qu'il est si doux de satisfaire. Fatales passions dont le feu circule dans mes veines, vos efforts seront inutiles: je vous vaincrai sans doute, disait le pauvre Edmond, car je le désire sincèrement, et j'y travaillerai de toutes mes forces.

La jeunesse est enthousiaste. Edmond, satisfait de lui-même, jouissait des victoires qu'il allait remporter, et se livrait au délire de son imagination: il se montrait moins souvent; sa conversation devint plus sérieuse; il fut réservé auprès du sexe; il renonça à ces jeux innocens dont il était l'ame, et qui suffisaient à une société qui savait s'amuser encore sans jouer et sans médire. Edmond enfin, plus estimé peut-être, était trouvé moins

aimable; et les jeunes filles qui s'étaient tant plues avec lui, avouèrent avec un soupir qu'Edmond était un sage, et qu'un sage de vingt ans est un être bien insipide.

Edmond se voyait moins fêté, il en avait du chagrin; mais il tâchait de se suffire à lui-même, et ne concevait pas par quelle contradiction on prêche la sagesse, et on fuit les sages.

Edmond parvint à cet âge où il ne suffit plus d'être aimable. La qualité de citoyen impose des devoirs; la considération s'accorde à qui les remplit. Edmond sentait tout cela; il brûlait d'être utile; mais il entrait dans son système de vivre sans ambition. Il voulait mériter la confiance publique; mais il croyait que la solliciter c'était s'avilir. Ses amis avaient du crédit; mais il fallait appuyer leurs démarches, implorer des protecteurs, employer la brigue, acheter le droit de rendre service à la patrie, obtenir enfin, par des manœuvres sourdes, le prix du mérite, qu'on arrache souvent à l'homme respectable pour le donner au caprice. Edmond aurait rougi de s'abaisser à de pareils moyens. On lui représentait en vain que l'homme sensé

se plie aux travers de son siècle : il prétendait que le siècle devait se réformer, comme il travaillait à se réformer lui-même. Qu'arriva-t-il ? Edmond, zélé pour le bien public, capable d'y contribuer par ses talens, vécut inutile et ignoré. Il attendit le moment de se faire connaître ; ce moment ne vint pas, et il passa sa vie à chercher pourquoi il faut être inutile au monde quand on veut vivre sans ambition.

Edmond, sans état, était souvent oisif, et l'oisiveté amène l'ennui. Il n'était plus aimable ; il n'avait jamais été prodigue ; il lui restait à peine quelques liaisons. Il sentit que l'homme n'est pas né pour vivre seul, et que la femme est sa société naturelle. Oh ! disait-il, j'aurai une femme, car ma religion veut que je multiplie, et j'ai de grandes dispositions à l'accomplissement du précepte.

Pour bien choisir, il faut voir. Edmond se rapprocha insensiblement du monde qu'il avait fui. Le désir de plaire lui rendit cette affabilité, cet air de gaieté qui lui étaient naturels, et à mesure qu'il se livrait aux autres, les autres revenaient à lui. Bientôt il fut empressé,

tendre même auprès des belles. Comme il était riche et beau, on se sentait disposé à l'aimer, et ces petites créatures, attribuant son retour à l'effet de leurs charmes, lui savaient gré de l'effort, et étaient prêtes à l'adorer. Edmond n'avait qu'à jeter le mouchoir.

Il les aurait épousées toutes, tant il était généreux. Un peu de philosophie venait à l'appui de la commisération. Il venait d'éprouver que l'uniformité entraîne toujours l'ennui; et il n'est pas de diversité plus agréable que celle des femmes. Mais les mœurs se soulevaient contre cet affreux système; Edmond aima mieux s'en tenir à une seule, et s'ennuyer toute sa vie avec elle, que de renoncer au titre sublime de sage. Il trouvait pourtant étrange qu'il fallût prodiguer les preuves du plus tendre amour à quelqu'un pour qui l'on n'en a plus; mais il se résignait, en songeant que la sagesse le veut ainsi.

Edmond ne pouvant avoir sept à huit femmes, voulut au moins en avoir une bonne, c'est-à-dire, en avoir une qui lui convînt. Il examina celles qui s'offraient à lui avec le flegme de la raison. Celle-ci est belle, disait-il, mais elle est altière :

altière : son mari serait son premier valet. Passons à une autre. La taille de celle-là est parfaite ; sa gorge paraît formée par l'amour ; ses mains éblouissent par leur blancheur ; ses yeux noirs et languissans promettent un cœur tendre ; mais elle est bête : la beauté passe promptement ; il faut qu'il reste quelque chose à mon épouse. Les soirées sont longues l'hiver ; les nuits de l'hymen sont froides. Je parle peu ; il me faut une compagne qui parle pour deux : je trouverai cela aisément ; mais je veux qu'elle parle bien, et cela n'est pas si commun. Poursuivons.

Cette enfant, trop simple encore pour lire dans son cœur et cacher ses sentimens, a du plaisir à me voir, et me regarde sans cesse. Sans le vouloir, sans y penser même, elle est toujours près de moi dans nos jeux, sa main est souvent dans la mienne. Elle est jolie à quinze ans, et pourra être belle à vingt-cinq : elle a des talens, de l'ingénuité, et ses saillies annoncent un esprit qui n'a besoin que d'être cultivé. Tout cela est charmant ; mais son caractère n'est pas décidé, et sais-je ce qu'il deviendra ? Qui m'assurera que cette femme qui

m'adore aujourd'hui, ne sera pas demain mon fléau? D'ailleurs elle aura vingt mille livres de rente; et l'opulence corrompt les moeurs. Passons, passons.

Cette grande femme n'est pas jolie, mais sa figure est agréable : elle n'est pas des mieux faites, et cependant elle a des grâces; elle a de l'esprit, et ne s'en doute pas; elle est mise simplement, mais avec goût; elle est pauvre : oh! tant mieux, tant mieux! elle ne sera pas orgueilleuse; elle m'amusera sans me mépriser, parce que mon imagination est moins vive que la sienne. Un extérieur décent annonce, dit-on, une ame honnête: elle ne sera pas entourée d'une jeunesse brillante qui jouirait de ma femme pendant que je m'ennuirais chez moi; elle me sera unie par le double lien de la reconnaissance et de l'amour. Alexandrine, vous aurez la préférence.

Alexandrine s'aperçut de son triomphe, et son amour propre en jouit. Il est si doux d'humilier ses compagnes, de renoncer au triste et pénible rôle de vieille fille, de recevoir une existence de l'hymen, d'avoir un mari jeune, beau, bien fait et riche! Tous les sens

y trouvent leur compte. Alexandrine saisissait toute l'étendue de ces avantages, et elle aimait déjà beaucoup l'être charmant à qui elle allait les devoir.

Cependant Alexandrine n'avait pas vécu vingt-cinq ans sans s'apercevoir qu'elle avait un cœur; et de l'amour à la faiblesse le pas est si glissant! Un petit magistrat, espèce de bel esprit, bien empesé, bien lourd, avait plu, il y avait dix ans au moins, à la faveur de quelques plats madrigaux qu'Alexandrine trouvait charmans, parce qu'ils faisaient son éloge. L'homme de robe avait fait quelque temps sa cour à une vieille tante, pour approcher de la nièce. Au moyen de quelques tendres complaisances envers la douairière, il avait acquis la familiarité de la jeune personne; et à force de se répéter qu'ils s'aimaient, ils en étaient venus tout simplement à se le prouver.

Cet arrangement fut toujours caché, parce qu'un robin doit être discret et prudent; et on sait que les gens de robe remplissent exactement leurs devoirs. Alexandrine s'ennuyait quelquefois, et de son amant, et de son air guindé, et de sa robe, et de ses madrigaux; mais elle sacrifiait à l'habitude, et puis c'était

une fille nonchalante, que l'idée d'une nouvelle intrigue effrayait. Elle vivait donc avec son petit robin sans amour et sans haîne, quand le sage Edmond lui offrit son cœur et sa main.

On sent bien que l'habitude ne tint pas contre des offres aussi brillantes. On voulut rompre avec le magistrat; celui-ci prétendit garder sa conquête; il y avait presque prescription : on s'échauffa mutuellement, et on finit par s'apercevoir qu'on n'était pas seuls. On convint d'un rendez-vous pour le soir, parce qu'une rupture de cette importance ne pouvait pas se faire sans explication.

Rien n'échauffe un amour presque éteint, comme l'infidélité d'une maîtresse. Le robin arrive à l'heure indiquée, plus tendre et plus pressant que jamais. Le désordre de ses sens ne lui permettait pas d'entendre Alexandrine. Elle jugea très-sagement qu'il fallait les calmer pour le rendre attentif.

Edmond croyait qu'il faut aimer sa femme, et il se passionnait pour sa future. Il savait qu'il faut paraître empressé, et il résolut de passer l'après-souper avec sa belle. L'obscurité, le silence de la nature prêtent un charme

aux discours des amans : Edmond savait cela à merveille, quoiqu'il fût sage. Il frappe à la porte de sa maîtresse; d'abord mademoiselle est sortie; Edmond veut s'en assurer; on ajoute, d'un air indécis, que mademoiselle est occupée, qu'elle ne veut voir personne. Edmond croit que la décence ne peut le regarder; il écarte doucement la suivante, et entre chez Alexandrine. Il ne trouve personne, et marche vers une autre chambre. Un soupir se fait entendre; Edmond retourne sur ses pas, tire les rideaux du lit, et voit le magistrat travaillant de tout son cœur à pouvoir écouter ce que la belle aurait à lui dire.

Tout autre qu'un philosophe aurait fait un bruit affreux. Edmond s'en fut paisiblement chez lui, ne comprenant pas pourquoi, dans une foule de femmes, il est impossible à un sage d'en trouver une qui lui convienne.

Edmond, méprisant le sexe, et croyant le haïr, rompit encore avec le monde, et la retraite l'excéda de nouveau. Que je suis à plaindre, disait-il! Je vois tous les hommes satisfaits au moins quelquefois; moi seul, je suis toujours malheureux. Plus je deviens sage, et plus je

suis à charge à moi-même. Ah! sans doute, je n'ai point fait encore assez de progrès dans l'étude de la sagesse. Les commencemens sont rebutans en tout genre. La félicité doit être le prix de la perfection : il faut redoubler mes efforts pour devenir parfait.

Pendant ce monologue, un homme aborda notre sage; il lui avait parlé trois fois au plus : il avait besoin de vingt mille francs, et il lui donnait la préférence. Que cela était flatteur pour Edmond! Je vais donc être bienfaisant, et ce jour ne sera pas perdu pour la sagesse. La raison lui criait en vain : La bienfaisance est la plus belle vertu de l'humanité; mais l'impudence des hommes est extrême, et l'on demandera toujours à qui ne refuse jamais. Edmond rejette ce conseil, embrasse l'inconnu, et lui dit : Je vois que vous êtes vraiment mon ami, car vous avez récours à moi dans l'adversité. Je n'ai pas vingt mille francs, mais j'ai des contrats : prenez celui-ci, engagez-le, et que j'aie une fois en ma vie contribué au bonheur d'un galant homme.

Son ami le laissa pénétré du plaisir d'avoir fait une bonne action, et ne con-

cevant pas comment l'homme avide pouvait se le refuser.

Edmond s'ennuyant un jour plus qu'à l'ordinaire, s'avisa d'aller demander à dîner à l'homme aux vingt mille francs : il était sorti ; mais notre philosophe fut reçu par une femme de dix-huit ans, qui joignait à une beauté parfaite tous les attraits des grâces. On l'accueillit comme quelqu'un à qui on a de grandes obligations ; sa figure, sa taille, son air, n'échappèrent point à la petite personne, qui le mesura d'un coup d'œil ; le résultat de l'examen fut un surcroît de politesses.

Hortense était sage, mais elle était tendre. Son mari était vieux, laid, bizarre : il était naturel qu'elle vît Edmond avec plaisir, et de son côté le philosophe trouvait son hôtesse charmante. La conversation s'anima ; une femme peut être spirituelle avec modestie, enjouée sans indécence : Edmond convenait de tout cela, et sa vertu n'était pas alarmée. Vers la fin du repas, il crut apercevoir dans les yeux d'Hortense l'expression de la tendresse, et il se sentit ému : la dame vit son trouble, il fit naître sa confiance ; et, sans s'interroger sur la nature de ses

sentimens, elle se livrait au charme qui l'entraînait. Le même feu embrâsait avec rapidité le cœur sensible d'Edmond; et il se disait : Pourquoi est-elle la femme de mon ami?

On quitte la table, et Hortense se met sur sa chaise longue; c'est un de ces meubles qu'une femme qui entend ses intérêts, a toujours à sa disposition : la coquetterie l'inventa, et la coquette s'en sert à plus d'un usage; c'est de ce poste avantageux qu'Hortense attaquait le sage Edmond. Un bras arrondi soutenait négligemment sa tête, et des regards de flamme allaient se fondre dans le cœur du philosophe; deux globes arrondis par l'amour, se laissaient voir en partie, et laissaient soupçonner des charmes plus intéressans encore; une jambe faite au tour, et qu'on ne pensait plus à cacher, l'abandon de la volupté, tout contribuait à perdre Edmond, et la tête lui tourne tout-à-fait : il tombe aux genoux d'Hortense; il se tait, mais elle entend. Le silence est le plus doux langage des cœurs qui sympathisent; ils jouissent dans le recueillement.

Le philosophe devint plus entreprenant,

nant, Hortense se montrait plus facile; elle ne combattait plus que pour mettre un prix à sa défaite : déjà cet aimable couple épuisait ces tendres caresses, délicieux précurseurs du plaisir, plus doux peut-être que le plaisir même..... Tout à coup Edmond se souvient qu'il a fait voeu d'être sage : frémir du danger où il est exposé, se dégager des bras d'Hortense, et fuir, est l'ouvrage d'une seconde. Hortense restée seule, pleura, et cela devait être ainsi : il est si dur pour une femme qui pense, d'oublier sa vertu, et de l'oublier en pure perte!

Edmond en s'en allant s'applaudissait de sa victoire, et ne concevait pas qu'on pût faire son ami cocu. Plein de désirs et d'amour, occupé de l'image séduisante d'Hortense, il marchait tristement, la tête baissée : on l'arrête, il se retourne. Une inconnue, dans sa première jeunesse, moins belle qu'Hortense, mais plus piquante, qu'une gaieté folâtre animait, qui semblait n'exister que pour le plaisir, attaqua le pauvre Edmond dans tous ses sens : il était déjà plus qu'à demi vaincu, il fut aisé d'achever sa défaite. La sagesse a ses bornes, et les forces du philosophe étaient à bout :

Flore l'enchante, le persuade, l'entraîne; il est introduit dans le temple de l'amour.

La déesse du lieu en fit parfaitement les honneurs : le scrupule une fois vaincu, est bientôt méprisé. Edmond passa plusieurs heures dans l'ivresse du plaisir; enfin il revint à lui, rougissant de sa faiblesse : un instant avait ruiné sa vertu, confondu sa philosophie. Il sortit de ce lieu de débauche en gémissant, et se demandait comment un sage qui a résisté à une femme adorable et décente, cède aux séductions d'une catin.

Edmond fut reçu chez lui par un homme qui lui présenta humblement quelques papiers. Il est tout simple que l'homme aux vingt mille francs ne s'était pas borné à un premier emprunt : on se doute bien que d'autres amis aussi solides avaient souvent procuré à Edmond la satisfaction d'être bienfaisant; il était trop délicat pour avoir pris des suretés; il avait affaire à des amis : d'ailleurs aurait-il souffert que son nom fût cité au barreau pour des affaires d'intérêt? Il faisait profession du plus parfait désintéressement.

Son amour pour l'étude ne lui avait

pas permis d'administrer son bien ; à peine connaissait-il sa fortune.

Cependant ses bons amis avaient emprunté les deux tiers de ce bien; une mauvaise administration, la friponnerie de ses domestiques, des marchands, des ouvriers, avaient absorbé l'autre tiers. Edmond ne se soutenait plus que par son crédit, et ne s'en doutait pas. Le bruit de sa sagesse prodigieuse se répandit par tout : tout le monde, excepté lui, savait qu'il était ruiné.

Comme on est convenu qu'il est inutile d'avoir des égards pour un homme ruiné, des gens qui avaient profité de ses dépouilles, et à qui il était redevable de modiques sommes, lui députèrent l'homme dont il est parlé ci-dessus. Cet homme était un huissier, et ses papiers des exploits.

Edmond reçut la nouvelle de sa ruine avec une résignation stoïque : voilà, s'écria-t-il, le moment où je recueillerai le fruit de mes travaux ; c'est dans l'adversité que brille particulièrement un sage. L'huissier, qui n'entendait rien à ce galimathias, le supplia de lui compter huit mille sept cent soixante-quatre livres six sous trois deniers. Mon ami, lui

N.

dit Edmond, j'ai confié mon bien aux malheureux qui en ont eu besoin, et je ne ferais pas attendre mes créanciers après des sommes légitimement dues, s'il dépendait de moi de les payer. En vertu donc, reprit l'huissier, d'un petit mot de sentence dont voilà la signification, vous voudrez bien me suivre. Edmond fut étonné un moment; mais la sagesse rentrant bientôt dans ses droits, il quitta, sans le plus léger serrement de cœur, ses vieux domestiques, et il disait en suivant l'honnête huissier : Qu'il est beau de souffrir pour la vertu, mais qu'il est singulier que la vertu me conduise en prison!

Après avoir souffert huit jours de la meilleure grâce du monde, Edmond sentit que la liberté est le premier des biens, et il regretta de l'avoir perdue. Quelle faiblesse pour un sage! Il la combattit vingt-quatre heures, et céda enfin, malgré lui, à l'évidence et à la nature.

Il se donna la peine de chercher les noms de ses bons amis qui lui devaient des sommes considérables; il s'abaissa à leur écrire, non pas en suppliant, il écrivit en homme qui redemande son bien, et qui croit assez à la probité pour

être persuadé qu'on le lui rendra à sa première réquisition. Les plus honnêtes lui firent dire qu'ils y penseraient, d'autres, qu'ils ne savaient de quoi il était question, et le plus grand nombre ne lui fit rien dire du tout.

Alors la vertu d'Edmond s'aigrit considérablement ; il fit venir un procureur, et le mit au fait de ses affaires : votre cause est excellente, lui dit le procureur, donnez-moi vos billets. Hélas! répondit Edmond, je n'en ai pas ; mais il est sûr que j'ai prêté environ quatre cent mille francs à mes amis. Votre affaire est *imperdable*, reprit le procureur : donnez-moi de l'argent, car les préliminaires d'un procès coûtent beaucoup. Eh! je n'ai plus rien, répliqua le malheureux Edmond. En ce cas, s'écria le procureur, votre cause ne vaut pas le diable, et il s'en fut.

Edmond ne se dissimula plus l'horreur de sa situation, et l'adversité lui parut d'autant plus dure, qu'il y était peu accoutumé. Il faisait à ce sujet des réflexions très-bonnes, mais très-tardives, quand il ressentit les premières atteintes d'un mal dont jusqu'alors il n'avait connu que le nom. Il se souvint

N..

de Flore, et s'écria dans l'amertume de son ame : Ah! cet ami qui m'abandonne... cet ami si peu digne de ma délicatesse..... si je l'avais fait cocu, je ne pleurerais du moins que ma liberté! O providence! que tes voies sont cachées! Toutes les vertus me sont funestes, et la vérole est le prix de ma chasteté.

Cependant le mal faisait des progrès rapides, et on envoya à Edmond le chirurgien chargé de rendre la santé aux prisonniers. Celui-ci, ainsi que beaucoup de ses confrères, avait la méthode de leur prodiguer des remèdes qui ne coûtent rien, qui ne valent rien, et au moyen desquels le malade guérissait s'il pouvait.

Ainsi la vérole d'Edmond allait son train, en dépit du carabin qui faisait semblant de vouloir l'extirper. Ses créanciers craignirent qu'on ne les obligeât à le traiter selon les lois de l'humanité, ce qui eût ajouté aux frais de détention. Ils relâchèrent leur prisonnier, qui ne concevait pas qu'il pût résulter un bien de la vérole.

Edmond avait trop d'amour propre pour habiter une ville qui avait vu son opulence, sa sagesse, son désastre et sa

vérole; il se traîna à un bourg éloigné de quelques lieues, et célébre par son hôpital. Edmond ignorait qu'il y eût là un hôpital; mais celui-ci se présenta à propos, et notre sage y entra.

Le chirurgien-major, voyant une maladie compliquée qui pouvait lui faire honneur, reçut le malade avec plaisir, lui donna tous ses soins, et le guérit radicalement. Il ne lui en coûta que cinq ou six dents.

Edmond sortit de l'hôpital très-sain de corps, et très-malade d'esprit; il ne prévoyait qu'une continuité d'infortunes dont la perspective l'accablait. Il faisait des réflexions amères sur l'insuffisance de la sagesse, et il gémissait sur les maux qui dévorent notre malheureuse espèce.

Edmond était vêtu proprement, et c'est tout ce qui lui restait de sa splendeur passée. Il vendit son habit, qui ne lui donnait pas à dîner, et prit tristement le chemin de Paris. Arrivé dans cette ville, il se fit annoncer chez ses protecteurs; mais il avait autrefois refusé leurs bons offices, et on l'avait oublié. Il était devenu pauvre, et il n'inspirait plus le moindre intérêt. On ne lui montra qu'une compassion froide et insul-

tante qui l'irrita tout-à-fait contre la sagesse, et il commença à maudire tout de bon la manie qu'il avait eue d'être sage.

La misère, le chagrin, l'inquiétude enflammèrent enfin le sang d'Edmond, et on le porta à l'hôtel-dieu avec une fièvre violente. On le coucha entre un goutteux et un hydropique. Le goutteux l'empêchait de dormir, l'hydropique l'infectait, et en deux jours il fut à toute extrémité. Une religieuse charitable, attentive aux progrès du mal, jugea qu'il était temps d'appeler un confesseur. Celui qu'on donna à Edmond était, à ses préjugés près, un homme assez raisonnable.

Il écouta patiemment notre philosophe, qui fut long, diffus, et se répéta souvent, comme font les malheureux; enfin il lui dit : « L'homme raisonnable ne cherche
» pas à détruire ses passions, mais à les
» régler : sans elles, il n'est point de
» bonheur. C'est un présent du ciel, qui
» peut devenir funeste; mais l'homme
» sans passions serait réduit à la simple
» végétation, et méconnaîtrait le prix de
» son être. Mon ami, celui qui veut at-
» teindre à la perfection se croit égal à
» Dieu, et n'est qu'un fou. Elle n'est pas

» le partage de l'homme, et les excès, » dans la vertu comme dans le vice, mè» nent à l'infortune. Consolez-vous ce» pendant : Dieu juge les hommes selon » leur cœur, et il vous récompensera. » Vous allez entrer dans sa gloire, et une » félicité sans bornes et sans fin attend » votre ame immortelle. Hélas! dit Ed» mond, je veux bien croire à mon ame » immortelle, je veux bien croire à la » félicité des élus, mais je n'en ai pas de » certitude physique, et je suis physi» quement sûr que j'ai été inutile à mes » concitoyens, que j'ai vécu sans femme, » que mes amis m'ont ruiné, que j'ai été » emprisonné, que j'ai eu la vérole, que » tout le monde m'abandonne, et que je » vais mourir à l'hôtel-dieu, pour avoir » été trop sage.

» Cet Edmond n'était qu'un sot, s'écria » milord. Précisément, répondit le mé» decin. — Et quels rapports trouvez» vous entre moi et cette ridicule person» nage? — Deux chemins différens con» duisent quelquefois au même but : » Edmond est mort par amour de la » sagesse, vous mourrez par amour de » l'Angleterre, et vous serez morts tous » deux pour avoir tenu à vos opinions.

» Que diable voulez-vous donc que moi
» fasse, reprit milord? Rester avec nous,
» répliqua le docteur; monter à cheval
» jusqu'à ce que vous puissiez courir à
» pied; fumer beaucoup, boire peu,
» trouver bon qu'on vous fasse rire,
» jouir de vous-même, vous amuser de
» tout, et arriver le plus tard que vous
» pourrez au terme où vous rendrez à la
» nature la portion de matière qu'elle
» vous a prêtée ».

Milord se tut, se mit dès le lendemain au régime qui lui était prescrit, et son médecin ne désespéra pas d'en faire enfin un français.

## CHAPITRE IX.

*Je ne suis plus un enfant.*

Je menais une vie douce et tranquille; un mot, un regard de miss me rappelaient à mon devoir, quand la légèreté naturelle à mon âge, m'en avait écarté. Son amitié me consolait des petits chagrins que me donnait quelquefois l'humeur brusque et inégale de son père; et le désir de leur plaire à tous deux, me rendait le travail facile et agréable.

Milord avait donné à sa fille des maîtres de musique et de dessin. Je n'assistais d'abord aux leçons que parce qu'elles me donnaient un prétexte de rester auprès de Juliette, de la voir et de lui parler: mais ses progrès eurent bientôt piqué mon émulation. Je crus que je pourrais apprendre la musique et le dessin tout comme un autre; je me flattai que miss me saurait gré de mes efforts: en conséquence, dès que j'étais seul je prenais les crayons, j'ouvrais le piano, j'exécutais ce que miss avait fait à la

leçon précédente; je me rappelais assez exactement les préceptes des maîtres, lorsque je pouvais prendre sur moi d'oublier miss pour les écouter, et mon infatigable assiduité et mes réflexions suppléaient à ce qui m'était échappé.

J'avais lu et relu le livre que miss m'avait donné. Mademoiselle Fanchon n'avait plus rien à m'apprendre; je sentais qu'il me fallait un autre maître; je ne savais où le prendre, ni comment le payer : cela m'inquiétait; mais j'étais exact auprès de Fanchon par habitude et par reconnaissance. Je lui lisais un jour quelques pages d'Hypolite, comte de Duglas, que lui avait prêté une cuisinière de ses amies. L'attention que je donnais à la lecture m'absorbait tout entier : milord rentra avec sa fille, et leur voiture était arrêtée à la porte de l'hôtel, sans que je l'eusse vue, ni entendue. Fanchon me poussa; je levai la tête, j'accourus; miss était descendue, cela me fit de la peine; elle ne me regarda point; cela m'alla au cœur : elle monta avec son père, je montai après eux. Miss entra dans sa chambre, j'y entrai après elle; elle fit plusieurs tours, passait, repassait auprès de moi, se dé-

rangeait pour m'éviter, agissait pour agir, paraissait tourmentée, et après quelques irrésolutions, se disposa à sortir. J'étais en face de la porte, elle me poussa de la main; sa main trouva la mienne, et elle me regarda; des larmes roulaient dans mes yeux, et elle s'arrêta. « Que faisiez-vous, me dit-elle, auprès » de cette jeune fille? — Je lisais. — Et » pourquoi auprès d'elle? — Elle a la » bonté de me montrer. — Elle est bien, » cette fille-là. — Je ne m'en suis pas » aperçu. — Ce n'est pas là le maître » qu'il vous faut ». Elle glissa un louis dans la poche de mon gilet, et rentra dans le salon.

Le lendemain de grand matin, j'achetai du papier et des plumes; je parcourus les rues adjacentes, je découvris un maître, et m'arrangeai avec lui. En revenant j'entrai chez une lingère, je choisis un bonnet rond orné d'une petite dentelle, je le payai six francs; je l'offris à Fanchon, qui le reçut de bonne grâce; je la remerciai, et ne lui parlai plus.

J'avais remarqué la boutique d'un libraire qui louait des livres au mois; je m'abonnai. Mon goût pour la lecture devint une passion, à mesure que je



lisais des choses qui parlaient à mon esprit et à mon cœur. J'étais sans guide dans le choix des ouvrages; je n'en connaissais aucun, et je ne pouvais me décider sur le titre. J'ouvrais le livre par le milieu, j'en parcourais quelques pages, mon oreille décidait du style, ma raison du sujet, et je me trompais rarement.

Au bout de quelques mois je connaissais les meilleurs auteurs, j'écrivais très-passablement, j'exécutais une sonate avec facilité, et je dessinais correctement une tête. Personne au monde ne soupçonnait ce que je savais faire. J'avais eu la force de cacher mes progrès à miss, et je me préparais en secret au plaisir de la surprendre, en faisant éclater tous mes talens à la fois. Cependant je ne pus vaincre le désir de lui faire connaître que j'avais un maître, et que ce maître n'était plus mademoiselle Fanchon. Il me parut indispensable de lui faire voir mon écriture. Fanchon ne savait pas écrire; miss ignorait cela, mais je le savais, et j'agis comme si miss eût été à l'école de mademoiselle Fanchon. Deux ou trois fois je pris mon papier, et j'allais le lui présenter, mais il y avait des pages un peu négligées,

des pâtés par ci par là, et son nom se trouvait à peu près par tout. J'achetai une feuille de papier à lettre dorée sur tranche, je pris ma plume neuve, et j'écrivis au milieu de la feuille, et bien mieux que je n'avais fait jusqu'alors :

*Voilà l'usage que je fais de vos bienfaits.*

Je lus, je relus, j'examinai toutes les lettres les unes après les autres, et je prononçai que je pouvais avouer cela. J'entrai à la dérobée dans le cabinet de toilette, je plaçai mon papier devant la glace, et je me cachai dans une garde-robe : c'était l'heure où miss se coiffait ; j'étais sûr qu'elle ne tarderait pas, et je voulais voir quel effet produirait mon écriture. Miss entra ainsi que je l'avais prévu, elle s'assit, et aperçut le papier ; elle le prit, le regarda, le remit, le reprit encore, et dit : « C'est bien, c'est » très-bien....... Pauvre Happy !....... un » bon cœur, de l'esprit, une figure ».... Elle baissa la voix, et je n'entendis pas la fin : elle plia mon papier en quatre, tira son porte-feuille, et le serra. Cela me fit un plaisir..... mais un plaisir ! Elle prit quelque chose dans sa poche, en fit un petit paquet, écrivit quelques mots

sur le dessus, se coiffa, se leva, sortit de son cabinet, et moi de la garde-robe. J'approchai de la toilette; le petit paquet était à l'endroit même où j'avais placé mon papier; je le pris, et je lus :

*A celui qui sait employer son argent.*

Je le mis dans mon sein, et courus dans ma chambre; je m'assis sur mon lit, et je tirai le petit paquet. Elle m'a répondu, m'écriai-je! elle a daigné me répondre! Ouvrons. J'ouvris, je trouvai trois louis, et je soupirai; je repris l'enveloppe, je la portai sur mon cœur, je la collai sur mes lèvres, et je l'attachai au-dessus de mon chevet. Je la lirai, disais-je, en me couchant, en me levant, et elle me fera souvenir de bien faire.

Je descendis. Miss me regarda d'un air qui me fit croire qu'elle avait quelque chose à me dire : je me mis à la croisée. Elle fit un tour ou deux dans le salon, se mit à côté de moi, et me dit bien bas : « Ma réponse est sur ma toilette. Je l'ai » prise, lui répondis-je, et je vous en » remercie. — Par où avez-vous passé? » je ne suis pas sortie d'ici ». J'avouai la petite ruse que j'avais employée pour m'assurer

m'assurer qu'elle trouverait mon papier. Elle rougit..... « Happy, me dit-elle, je » vous défends d'être près de moi sans » que je le sache ». Son père toussa, et nous nous retournâmes.

L'anniversaire de la naissance de milord approchait; j'avais célébré le précédent comme un polisson; je me présentai à celui-ci comme un jeune homme qui cultive les arts. Après avoir cherché, dans les moyens de faire quelque chose qui fût agréable à milord, avoir conçu vingt projets, y avoir ôté, ajouté, les avoir abandonnés, je jugeai que rien ne le flatterait autant que son portrait. Milord avait des traits prononcés, le front droit, le sourcil épais, le nez retroussé, la bouche grande, et un double menton; sa perruque coupée devait aider à la ressemblance : j'eus l'audace de croire la chose facile, et la présomption de l'entreprendre. Je commençai un profil au crayon; je corrigeais, j'effaçais, je recommençais; milord était présent à ma mémoire, je croyais le voir, et je ne faisais rien de bien. Cependant je ne me décourageai point, j'avais quinze jours devant moi; je recommençai tant et tant, que je saisis enfin la ressem-

blance. Je calquai mon trait avant de commencer à ombrer, et bien m'en prit. Lorsque j'eus fini ma tête, elle ne ressemblait pas plus à milord qu'à moi. J'en ombrai une seconde, et j'y trouvai quelque chose. J'en fis une troisième, où j'attrapai l'oeil et son pourtour; dans [illegible] quatrième je saisis la bouche; je pris peu de l'une, un peu de l'autre, et je fus content de moi. J'entourai mon bu[illegible] d'une guirlande de fleurs, et je mis dessous, ces deux vers de ma composition :

Pour ce premier essai ayez quelqu'indulgence;
Mon crayon fut conduit par la reconnaissance.

L'idée me parut très-jolie, et les vers admirables, quoiqu'il y ait un *hiatus*, à ce que m'a appris depuis la poétique de Gaillard. Je ne me lassais pas d'admirer mon ouvrage; la tête me paraissait parfaitement dessinée, le crayon moelleux et bien fondu. Je fis mettre mon chef-d'oeuvre dans une bordure dorée, sous un verre de Bohême, et je le cachai jusqu'au moment où il devait paraître aux yeux des convives émerveillés.

Le matin de ce grand jour, j'accrochai le portrait derrière un grand tableau qui

décorait la salle à manger, et je m'occupai des objets relatifs à mes fonctions ordinaires. Milord avait ordonné un repas somptueux, et il avait invité ses amis de l'Angleterre et son cher médecin. Miss avait engagé quelques dames qu'elle voyait habituellement. La société devait être nombreuse et cependant choisie, et on se promettait de s'amuser. A deux heures, miss parut au salon, parée de tout ce qui pouvait relever sa figure enchanteresse : elle examina mes dispositions, les trouva pleines d'intelligence et de goût, et me dit qu'elle avait une confidence à me faire. Nous passâmes dans une autre pièce, où elle m'apprit qu'elle avait préparé une petite fête pour son père. « J'écris mal, dit-elle,
» mais je pense bien : papa laissera le
» style, et saisira la pensée. Mes petits
» vers doivent être répétés par de jeunes
» personnes de la connaissance de nos
» dames ; elles n'arriveront qu'au des-
» sert, c'est le moment de la poésie et
» du chant. Elles seront accompagnées
» de quelques jeunes gens qui auront des
» instrumens. On fera un petit concert ;
» et la journée se terminera peut-être
» par quelques contre-danses. Papa entre

» rarement ici : faites-y dresser une table,
» qu'elle soit chargée de fleurs, de fruits,
» de pâtisserie et de rafraîchissemens ;
» je veux régaler mes acteurs. Je compte
» sur vous, mon cher Happy ; de la
» promptitude, et sur-tout de la discré-
» tion. Elle me donna sa bourse, et me
» laissa ».

En moins d'une heure, le limonadier, le confiseur, le pâtissier et la fruitière, m'arrangèrent un ambigu charmant. Une heure après, j'avais des guirlandes de roses montées sur des cerceaux, et des corbeilles garnies, pleines de fleurs de toute espèce. A quatre heures, les convives arrivèrent, et après les premiers complimens on se mit à table. Miss faisait les honneurs avec cette grâce aisée qui ne la quittait jamais. Milord et ses amis d'Angleterre mangeaient ; le docteur et les dames soutenaient la conversation. J'étais vis-à-vis du tableau qui cachait le portrait de milord, je grillais de le faire paraître ; j'approchais, je m'éloignais, et je me serais trahi, s'il eût été possible qu'on eût quelques soupçons, ou qu'on me remarquât au milieu de dix à douze domestiques qui servaient avec moi.

Le second service était sur table; je sentais que les acteurs de miss ne tarderaient pas à venir : il fallait les aller recevoir, les ranger, les faire entrer; je n'avais plus qu'un moment, et je me décidai. Je coupai le cordon qui attachait le grand tableau; il tomba avec un fracas qui fit retourner toutes les têtes, et les dames et le docteur s'écrièrent à la fois : C'est milord, c'est lui, il est frappant. Le docteur se leva, prit le portrait, le présenta à milord, qui l'examina attentivement, et regarda sa fille. « Ce n'est pas moi, papa, lui dit-elle; » je l'avoue en rougissant, cette idée ne » m'est pas venue ». Le portrait passa de main en main, reçut des éloges à la ronde, et j'étais content...... oh, j'étais content!..... Qu'on se mette à ma place! Le docteur jura à miss que le portrait était d'elle, et elle lui soutint le contraire. Les dames la pressèrent d'en convenir, et elle se défendit avec vivacité. Elle reprit le portrait, l'examina de nouveau, et dit : « Il ne peut être que de » mon maître. Pas du tout, reprit mi- » lord, il y a des vers qu'une maître de » dessin il ne peut pas m'adresser. Des » vers! des vers! s'écria le docteur;

» voyons les vers...... Ils sont dans un » enfoncement ombragé par des fleurs.... » C'est de l'immortelle, dit miss. Lisons » les vers, continua le docteur ». Il fit au *essai ayez* une légère grimace qui échappa à tout le monde, hors à l'auteur, qui n'y comprit rien, et il finit par trouver les vers pleins d'ame et de délicatesse. Tous les yeux se reportèrent sur miss. « Je n'aurais pas écrit » autre chose, dit-elle; mais encore une » fois ce n'est pas moi. C'est donc le » diable, reprit milord ». Un valet qui faisait l'entendu, s'approcha de l'oreille du docteur. Celui-ci se leva avec vivacité. « Mesdames, mesdames, s'écria-t-il, » Happy va nous mettre dans la confi- » dence; c'est lui qui a fait tomber le » tableau qui masquait le portrait. Par- » lez, mon hami, me dit milord. — C'est » moi qui......... Qui avez été chargé de » placer le portrait, reprit le docteur, » mais par qui? — C'est moi qui....... » Cette moi qui, poursuivit milord........ » Finissons; qui a fait cette diable de » portrait? — C'est moi, milord....... » — Qui avez dessiné cette peinture? » — Oui, milord. Ne mentez pas, me » dit miss avec un regard sévère ». A ces

mots, j'éprouvai un mouvement de dépit, et je montai à ma chambre, d'où je descendis les bras chargés de mes dessins, depuis mon premier œil jusqu'aux esquisses du portrait de milord. Je déposai mes œuvres aux pieds de miss Juliette, et lui dis à demi-voix : « Je ne » vous dis pas tout, mais je ne mens » jamais. C'est lui, c'est lui, s'écria-» t-elle d'un air que je ne lui avais jamais » vu; c'est lui.... et je l'accusais ».....
Elle se tut et rougit. Ah, ah! dit milord. C'est extraordinaire, dirent les dames. Mais, en vérité, ce n'est pas mal du tout, poursuivit le docteur; et on parla d'autre chose.

J'entendis plusieurs voitures qui arrêtaient à la porte; je sortis. C'étaient les acteurs de miss, entassés dans des carrosses de place, et qui riaient aux éclats en se démêlant les uns d'avec les autres. Je tremblais que milord ne vînt à la croisée; mais il n'était pas curieux, et quand il était à table, il ne se levait pas aisément. Je priai la joyeuse recrue de monter en silence et sur la pointe du pied. Je la fis entrer dans la salle où était dressé l'ambigu; là, je déclarai que miss m'avait nommé maître

des cérémonies. Je distribuai les corbeilles de fleurs à six demoiselles très-jolies, mais qui ne valaient pas à elles six..... Je priai les jeunes gens de déposer leurs instrumens, et de prendre les guirlandes; j'engageai l'un d'eux à passer au piano quand il en serait temps, et je rentrai.

On servit le dessert: miss me fit signe, et les portes s'ouvrirent. Cette brillante jeunesse défila au son d'une fanfare, et fit le tour de la table en marchant en mesure d'un air tragi-comique. Les jeunes personnes présentèrent leurs corbeilles à milord, et l'embrassèrent. Les jeunes gens formèrent sur la table un berceau de leurs guirlandes, et pendant que le docteur admirait le choix et la fraîcheur des fleurs, qu'il s'extasiait sur la douceur de leur parfum, on se disposa à commencer la pièce. Elle joignait au rare mérite d'être courte, le mérite plus rare encore d'être écrite avec délicatesse et sentiment. C'était une fille tendre qui tremblait pour les jours d'un bon père, qui le pressait de demeurer dans un bocage riant, où il n'avait rien à craindre de la méchanceté des hommes, ni de la fureur des loups. C'étaient des bergers et

et des bergères qui lui promettaient de veiller sur lui, et d'embellir ses derniers jours. C'était enfin l'ouvrage de Juliette, dont l'ame pure comme un beau jour, s'exhalait dans des vers qui n'étaient pas très-corrects, mais qui étaient vrais comme la nature. Milord s'attendrit insensiblement; ses larmes coulèrent, et il ne pensa point à les cacher. Il cherchait sa fille, elle était près de lui, et elle tomba dans ses bras. Les actrices s'assirent auprès de leurs mamans; les acteurs prirent des serviettes, et servirent leurs bergères. Le marasquin arriva : il multiplia les saillies, il ajouta à la gaieté, et bientôt on ne s'entendit plus.

Voilà le moment, disaient au docteur deux femmes fort aimables qui étaient à ses côtés, voilà le moment, frappez le grand coup. Le docteur se leva, s'essuya la bouche, se la pinça, toussa, demanda un moment de silence, et parla.

« Avouez, milord, que les plaisirs de
» l'Angleterre sont bien froids, compa-
» rés à ceux-ci! Vous raisonnez à Lon-
» dres, vous jouissez à Paris. Voyez cet
» aimable désordre, cette joie naïve qui
» brille dans tous les yeux, la tendresse

» de votre fille, l'empressement de vos » amis; descendez dans votre cœur, » soyez vrai, et convenez que vous êtes » heureux. Cette scène de bonheur peut » se modifier de mille manières diffé- » rentes, et se renouveler tous les jours ». Puis s'essayant sur un ton plus grave, il ajouta : « Votre santé est parfaite, » votre embonpoint est réduit; il y a » trois mois, vous pouviez à peine vous » tenir à cheval; vous marchez facile- » ment aujourd'hui, vous mangez avec » appétit, vous riez quelquefois, et vous » retourneriez à Londres! Non, milord, » vous resterez ici : je vous l'ordonne au » nom de la médecine; ces dames vous » en prient au nom de l'amitié ».

Elles se levèrent à l'instant, s'approchèrent de milord, le cajolèrent, le caressèrent, le pressèrent; miss lui présenta une procuration qui autorisait son homme d'affaires à vendre tous ses biens. Milord se fit un peu prier; sa fille tomba à ses genoux, milord prit la plume et signa. Le docteur fit le paquet, le cacheta, et j'allai le charger à la poste.

Quand je rentrai, la table était levée; on s'était mêlé dans le salon, on ne

respirait que le plaisir. Un couple causait dans un petit coin; un autre, à la faveur d'un innocent *duo*, dévoilait le secret de son coeur; les uns dansaient, les autres riaient; milord écoutait, regardait, et trouvait tout bien.

Place, place, dit une des dames, en conduisant au piano une jeune demoiselle qui s'en défendait pour la forme. Les jeunes gens courent dans la pièce voisine, prennent leurs instrumens; vingt pupitres sont dressés; on se range, on prête l'oreille, et le concert commence. Les jeunes personnes, fortes et faibles, reçurent le tribut d'éloges qu'on accorde plus souvent à l'usage qu'à la vérité. Enfin on pria miss de se faire entendre à son tour. Elle éludait, elle n'était pas en train, elle avait chaud, etc. Sa résistance me piquait : elle était d'une force supérieure, et j'étais certain qu'elle éclipserait ses rivales. Milord la prit à l'écart, et lui dit : « J'ai fait ce que » vous avez voulu, faites quelque chose » pour moi. Ces demoiselles sont faibles, » répondit-elle, je ne veux pas les humi» lier ». Je l'entendis, et je l'admirai. Trente personnes joignirent leurs instances à celles de milord : il eût été ridicule

de se défendre davantage; elle le sentit, et céda.

Elle toucha un *concerto* avec une précision, une netteté, une expression qui enlevèrent les suffrages. Une jeune dame lui présenta ensuite une ouverture qu'elle tira de sa poche. « Elle ne con» naît pas cela, dit-elle à un monsieur » qui paraissait au mieux avec elle ». Miss joua le morceau en badinant; elle fut applaudie à trois reprises : la dame se mordit les lèvres, et miss lui rendit sa musique, en la remerciant d'une prévoyance qui avait fait valoir son talent.

« Vous n'avez rien entendu, dit le » galant docteur, nous avons une sonate » à quatre mains!.... je ne connais rien » d'aussi varié, d'aussi piquant », et on pressa miss d'ajouter à l'ivresse qu'on avait éprouvée. « Madame, dit-elle à la » femme à l'ouverture, vous jouez tout » à la première vue, vous voudrez bien » faire une partie ». La dame balbutia, s'excusa, et refusa. Le docteur insistait. Miss demanda un second, et personne ne se présenta. « J'en suis fâchée, dit» elle en regardant la dame en question, » le morceau est joli, et je le joue assez » bien. Je ferai la seconde partie, lui

» dis-je tout bas. — Vous, Happy!
» — Moi. — Cela ne se peut pas. — Je
» vous ai dit que je ne mens jamais. Ve-
» nez, me dit-elle avec force; vous êtes
» étonnant en tout ». Nous nous mîmes
au piano; un léger murmure se fit entendre. « Commençons, me dit miss; du
» courage et de l'aplomb ». Le cœur me battait avec violence; je sentais mes doigts s'engourdir, et je m'aperçus que miss me couvrait dans certains passages. Le plus profond silence régnait dans la salle, on semblait épier le moment de me prendre en défaut; j'en vins à une roulade extrêmement difficile, et je la passai avec le brillant et la rapidité de l'éclair. Toutes les mains partirent à la fois; des *bravos* multipliés me rassurèrent, et je me remis. « Changeons de partie, me dit miss
» quand nous fûmes au rondeau, tous
» les *solos* sont dans la mienne ».

Il n'est pas possible à un artiste de désirer un prix plus doux de ses travaux, que celui que j'obtins dans cette délicieuse soirée. On oublia l'orphelin, l'infortuné, le domestique de milord; on ne vit plus que l'homme, et on me prodigua ces expressions flatteuses qui sont sans prix quand elles ont le carac-

tère de la vérité. Miss ne me dit pas un mot, elle me serra la main : qu'eût-elle dit qui valût cela ?

Je me levai, et on m'entoura ; je voulus sortir, et on me retint. Le docteur me parla chimie, et je lui dis que je n'étais pas médecin. Il me parla littérature, et je répondis conséquemment. Il fit le grammairien ; je lui prouvai que je l'étais. Le docteur ne concevait pas comment je savais tout cela. Je le conçois à merveille, lui répondait miss. Tous les hommes m'interrogeaient à la fois ; les femmes attendaient ma réponse, et souriaient avant que j'eusse répondu.

Milord fendit la presse, et me prit gravement par la main. « Messieurs, dit » il, quand un homme dans mon pays » il se distingue de la classe commune, » nous oublions les torts de la fortune, » ou si nous nous en souvenons, c'ette » pour les réparer : cette june homme » il a été mon domestique, il sera désor» mais mon hami. Happy, embrassez» moi ». Je me jetai à son cou, et des larmes abondantes furent ma seule réponse. Tous ces messieurs m'embrassèrent à leur tour, et l'aimable docteur me présenta aux dames, qui se prêtèrent

avec grâce à ce qu'elles appelaient ma réhabilitation. Miss était la dernière ; je m'arrêtai devant elle : ses yeux étaient baissés, un vif incarnat colorait ses joues. J'éprouvais une émotion qui m'était inconnue ; un feu que je n'avais jamais senti, passait de mon coeur dans mes veines, et circulait avec mon sang. Miss et moi, nous étions immobiles à deux pas l'un de l'autre. Milord me poussa par l'épaule, et m'ordonna de l'embrasser aussi : je touchai sa joue, et je tombai sur le parquet.

Le docteur fit appeler un chirurgien, et voulut qu'on m'ouvrît la veine. Miss l'assura que mon incommodité ne venait que d'un excès de joie causée par le changement de ma condition. Le docteur avait prononcé, et ses jugemens étaient sans appel. Pour moi, je me sentais oppressé ; je ne connaissais pas la cause de cette oppression, et je me laissai faire.

On exigea que je me misse au lit. Je n'en avais pas la moindre envie, et pour cette fois je ne fus pas du tout de l'avis du docteur. Il insista de manière que je ne pouvais résister sans me rendre coupable d'un crime de lèze-médecine : il fallut obéir.

Bientôt j'entendis danser, et je m'emportai intérieurement contre le trop prévoyant docteur, qui me privait d'une partie des agrémens de la soirée. J'aurais eu tant de plaisir à contempler Juliette ! Je me la représentais rasant légèrement le parquet ; je voyais ses mouvemens souples et moëlleux, sa physionomie animée et décente, lorsque ma porte s'ouvrit. C'était Juliette ; elle s'était échappée un moment. Elle prit une chaise, s'assit près de mon lit, me demanda comment je me trouvais, et après un peu de silence, elle me dit d'un ton pénétré : « Je vous ai fait de la peine, » Happy : j'ai pu vous croire capable » d'un mensonge ! Papa vous a bien » vengé ; mais ce n'est pas assez pour » moi. Happy, me pardonnez-vous » ? Elle s'était levée ; sa main appuyée sur mon chevet, soutenait son corps qui était penché vers moi ; sa bouche touchait presqu'à la mienne ; je respirais son haleine, et je me sentais brûler. Je saisis sa main, et je la couvris de baisers. Mon cœur, mon ame, tout mon être était sur mes lèvres, s'épuisait sur cette main, et y reprenait une nouvelle vie...... « C'est » trop, me dit Juliette d'une voix entre-

» coupée, c'est trop....... L'expérience
» m'éclaire...... Happy, nous ne sommes
» plus des enfans ». Je ne voyais, je n'entendais rien..... J'osai porter sa main sur mon coeur...... Elle fit un effort, la dégagea, et s'éloigna avec vivacité : elle tenait la porte entr'ouverte; sa tête se tournait encore vers moi, son œil humide se fixait sur le mien; elle ne pouvait l'en détacher. « Happy, me dit-elle enfin, je
» ne vous reproche rien; mon impru-
» dence seule a tout fait. Souvenez-vous
» toute votre vie que vous avez oublié un
» moment, et mon père et Juliette, et
» vous-même et l'honneur ». Je joignis mes mains en suppliant; j'allais m'accuser, demander grâce : elle sortit sans vouloir m'entendre.

Je me calmai insensiblement : je réfléchis, je m'interrogeai, je me trouvai coupable, et je frémis. « Je vois clair
» dans mon coeur, m'écriai-je, j'adore
» Juliette, et ce fatal amour me livre à
» des maux qui ne doivent plus finir. Je
» suis aimé autant que j'aime, et c'est un
» malheur de plus. La naissance, la for-
» tune, les préjugés, la raison même,
» tout sépare des êtres que tout devrait
» unir. Juliette!...... Juliette! je m'im-

» molerai à ton repos et à ton père; je » te fuirai; tu m'oublieras, tu seras heu» reuse avec un autre : j'en mourrai, » mais j'aurai fait mon devoir ».

Je passai le reste de cette nuit cruelle à combattre mon amour, et à lui céder alternativement. Au point du jour, ma tête était vide, mon corps fatigué, et je m'assoupis insensiblement.

---

## CHAPITRE X.

*Je vois le monde.*

Je descendis chez milord, et me présentai pour l'habiller, selon ma coutume : il ne voulut pas le permettre; il m'avança un siége, et m'ordonna de m'asseoir; il me dit qu'il était déterminé à se fixer en France; que la conservation de sa santé, les instances de sa fille et de ses amis lui en faisaient une sorte de loi; qu'il avait vu mourir à Londres son épouse et les hommes qu'il avait le plus aimés, et que tous les lieux lui devaient être indifférens; que cependant il aimait passionnément sa patrie, et que les momens les plus agréables pour lui seraient ceux où je la lui rappellerais. Il ajouta obligeamment que j'apprenais ce que je voulais, et qu'il espérait que je me ferais l'effort d'apprendre l'anglais pour lui; qu'il m'aimait, qu'il m'estimait, qu'il comptait que je m'attacherais invariablement à lui, et qu'il ne négligerait rien pour rendre mon sort

agréable. Il finit en me donnant cinquante louis pour commencer ma garde-robe.

Rien n'humilie un bon cœur comme des bienfaits dont il ne se sent pas digne; à chaque mot de milord, je sentais le trait aigu du remords, et je serais tombé à ses pieds, si j'avais été le seul coupable.

Juliette partageait ce pénible état; elle avait perdu cette gaieté franche et naïve, garant d'une ame pure; elle ne répondait aux caresses de son père qu'avec timidité et embarras; elle m'évitait autant que le permettait la décence, ne me parlait que lorsqu'elle y était contrainte par la nécessité, et fuyait dès qu'on la laissait seule avec moi : j'approuvais sa conduite, et elle me faisait une peine!.... Oh, les passions, les passions!.... Avec quelle adresse elles nous subjuguent! par quels sentiers fleuris elles nous égarent pas à pas! de quels charmes elles parent l'avenir! avec quelle fureur elles nous tourmentent! quand la raison a déchiré le voile de l'illusion!

Milord n'avait pas de soupçons. Il nous trouvait changés; il attribuait ce changement à la réserve qu'inspire un

âge plus avancé; il en plaisantait quelquefois; nous rougissions, et milord ne s'en apercevait pas.

Il m'avait conduit aux bibliothèques, au jardin botanique; il m'avait fait voir différentes galeries de tableaux. Il parlait peu, mais il jugeait bien, et il paraissait se complaire à me former le jugement. Il m'avait présenté chez tous ses amis : des talens agréables, un physique avantageux me faisaient accueillir; ma modestie me faisait aimer. Je n'avais pas vu les spectacles; milord lia une partie d'opéra avec la comtesse d'Alleville, la femme de Paris qu'il voyait avec le plus de plaisir.

La comtesse avait été jolie, et s'était préparée de bonne heure à vieillir; elle avait connu les hommes, elle avait apprécié les erreurs de la jeunesse, et elle avait orné sa raison de tous les agrémens de l'esprit; elle jouissait à soixante ans des sacrifices qu'elle s'était faits à vingt-cinq. Les hommes mûrs la recherchaient, les jeunes gens l'écoutaient avec plaisir, les femmes l'aimaient depuis environ quinze ans.

Nous trouvâmes chez elle un conseiller au parlement, qui avait un sens droit,

de l'aisance dans les manières, qui ne parlait jamais procès, qui ne dédaignait pas l'épée, et qui eût aimé la comtesse si elle fût née vingt ans plus tard; de jeunes personnes jouant l'ingénuité, ne répondant que oui et non, écoutant, entendant tout, et n'oubliant pas que l'innocence ne rougit jamais; un jeune officier aux gardes, étourdi, présomptueux, portant parfaitement l'uniforme, ignorant comme un chevalier français, parlant de tout avec l'assurance d'un homme instruit, persifflant le clergé, méprisant la robe, et ne daignant pas parler du tiers-état; courant les femmes qu'il croyait aimer, et leur persuadant qu'il leur faisait beaucoup d'honneur en les déshonorant; un prélat qui ne connaissait pas son diocèse, qui n'avait jamais lu ses mandemens, et qui partageait le patrimoine de saint Pierre avec des filles d'opéra; une marquise nouvellement mariée, vive, piquante, *adorant* son mari, le cherchant sans cesse des yeux, l'appelant et le becquotant en appuyant tendrement son pied sur celui de l'officier aux gardes; un jeune homme de vingt ans, beau comme Adonis, timide comme un homme de mérite, réservé

auprès du sexe, très-disposé à aimer, et ayant encore son cœur, pour n'avoir su à qui le donner.

C'est au milieu de cette société que Juliette parut avec des avantages qui devaient attirer tous les yeux, et fixer tous les cœurs. Un sourcil parfaitement dessiné couronnait un œil noir qui n'était pas voluptueux encore, mais qui déjà faisait naître le désir; une bouche de rose qui ne s'ouvrait que pour s'embellir; un teint de blancheur éblouissante; la gorge, la taille, et l'abandon des grâces; de l'esprit sans prétention, des connaissances sans pédanterie, un cœur...... oh, un cœur!..... Si on l'eût connu comme moi, elle eût été trop dangereuse.

L'officier aux gardes l'aborda familièrement, joua avec son jabot et le pommeau de son épée, se caressa le menton, lui dit des choses *délicieuses* auxquelles elle ne fit pas d'attention.

Le conseiller la salua respectueusement : cette marque de considération parut la flatter.

Le prélat la regarda, voulut lui parler, et se tût aux premiers mots qu'elle

lui répondit. Il n'était à son aise qu'avec des femmes d'un certain genre.

Le jeune homme fit deux ou trois tours dans le salon, s'assit près de deux ou trois femmes, leur dit je ne sais quoi, se leva sans attendre leur réponse, et se trouva à côté de Juliette comme par hasard. Je m'étais aperçu qu'il ne cherchait qu'elle, et qu'il avait pris un détour pour qu'on ne soupçonnât point son but; il lui parla de ce ton qui annonce l'estime; son accent avait cette douce chaleur qu'inspire un intérêt pressant; elle lui répondit avec une politesse froide qui le déconcerta. Il ne parla plus, mais il la regardait; il se trouvait bien auprès d'elle, et il y resta. Je ne sais pourquoi ce jeune homme me déplut au premier coup d'œil; je ne sais si Juliette le sentit; mais elle se leva après quelques minutes, fut se placer à côté de madame d'Alleville, s'entretint quelque temps avec elle, et me dit en s'asseyant près de moi : « Cette femme est étonnante; elle » embellit jusqu'à la vieillesse. Heureuses » celles qui la prendront pour modèle, » et qui lui ressembleront un jour »!

La conversation devint générale : on parla beaucoup, et on dit très-peu de choses;

choses ; c'étaient de jolis riens débités avec légèreté, des tours de phrase agréables et frais ; c'était la piquante équivoque, que couvrait encore un coin du voile de la pudeur. On singeait la raison, on jouait le sentiment, on courait après la pensée, on applaudissait à des choses qu'on n'avait pas entendues, on était content de soi, on paraissait l'être des autres : c'était charmant.

Le conseiller tâchait de donner à la conversation quelqu'apparence de bon sens ; on ne l'écoutait pas.

Le prélat s'exprimait avec une feinte modestie qui n'en imposait à personne.

La marquise déraisonnait à perdre haleine ; et quand elle avait dit une sottise, elle embrassait son mari en riant aux éclats.

L'officier lui jurait qu'elle était adorable, d'un air qui eût révolté une femme décente. Le mari riait de la présomption de l'officier ; celui-ci se moquait de la bonhomie du mari, et la marquise se moquait peut-être de tous les deux.

Juliette souffrait de ces ridicules ; elle me dit : « Je n'aime pas les femmes » trop caressantes ; l'épouse honnête et

» sensible répond aux caresses de son » époux. Celle qui le prévient avec affec» tation, craint qu'il ne soupçonne qu'il » est trompé, ou qu'il va l'être ».

Le jeune homme la devina, et parut s'estimer davantage pour l'avoir devinée.

Milord avait trouvé une traduction de Locke, et ne prenait pas garde à ce qui se passait autour de lui.

Pour moi, je ne me plaignais que de l'assiduité fatigante du jeune homme, qui, à force de tourner, était revenu à côté de Juliette.

L'officier, après avoir épuisé tous les lieux communs que lui fournit sa mémoire, crut qu'il convenait à un homme comme lui de se faire exclusivement écouter. Il perdit de réputation quelques femmes dont il prétendait faire l'éloge; il en calomnia d'autres qui l'avaient apprécié à sa juste valeur. La marquise lui dit en ricanant, qu'il était un méchant. Juliette le regarda d'un air de pitié. Le conseiller fut sur le point de lever les épaules, et la comtesse observa qu'on dit toujours des femmes trop de bien ou trop de mal; que la plus estimable est en effet celle dont on parle le moins; que la femme du jour est rare-

ment la femme du lendemain, et que le plus grand tort que certains hommes puissent faire au sexe, c'est d'en parler de quelque manière que ce soit.

L'intarissable officier laissa les femmes, et se jeta à corps perdu dans la métaphysique. Il demanda à l'abbé s'il croyait en Dieu. L'abbé répondit, en s'inclinant, qu'il ne parlait jamais religion. Le conseiller demanda à son tour à l'officier s'il croyait au soleil : « Parbleu, je le sens, répondit celui-ci. Est-» il si difficile, reprit le conseiller, de » remonter de l'effet à la cause ? Je ne » connais ni les effets, ni les causes, con» tinua l'officier ; mais je sais que les re» ligions sont inutiles, et qu'on devrait » s'en passer. Nos officiers de fortune » prendraient leurs invalides chez les bé» nédictins, qu'ils mettraient à la porte ; » nos officiers-généraux seraient abbés » commendataires, et on réserverait les » évêchés pour messieurs du régiment » des gardes. On mènerait au moins une » vie agréable, et on s'inquiéterait peu » de l'autre, qui dans le fait est très-» apocryphe, et n'a rien qui puisse ten» ter un galant homme ; aussi je n'y crois » point du tout, et il serait à désirer que

» tout le monde pensât comme moi, les
» choses en iraient bien mieux.

» Vous croyez donc, reprit le con-
» seiller en s'échauffant un peu, vous
» croyez donc mourir tout entier? Par-
» bleu, je n'en doute pas, répliqua l'offi-
» cier. Où sont vos moyens de convic-
» tion, continua son adversaire? Con-
» viction? qu'est-ce que cela, répartit
» l'officier?

» Vous croyez donc, reprit à son tour
» la comtesse, qu'une société d'athées
» pourrait exister? — Certainement,
» madame. — Alors il n'y aurait plus
» de vertu. — Ni de préjugés.

» Vous allez un peu loin, madame la
» comtesse, dit le conseiller. Il est en
» effet impossible qu'une société d'athées
» se forme jamais, parce qu'un athée est
» un être pensant, et que la multitude
» ne pense point; mais si un peuple
» adoptait ce système, il pourrait exister
» et prospérer, indépendamment de ses
» opinions. Des lois sages, administrées
» avec fermeté, sont le seul frein de la
» méchanceté humaine. Les lois divines
» menacent sans cesse, ne frappent ja-
» mais, et la crainte du supplice présent
» est plus puissante que celle d'un sup-

» plice éloigné, dont on n'a point d'idée
» précise. D'ailleurs, Dieu pardonne au
» coupable; on sait cela, et on y compte.
» Le parlement ne pardonne point, et
» on ne s'y joue pas. Et puis l'athéisme
» suppose une éducation soignée, des
» connaissances, fruits de longues ré-
» flexions, et l'homme qui médite est
» rarement un scélérat. Le véritable
» athée, s'il en est, ne compte que sur
» la vie présente, et il ne s'occupe qu'à
» jouir; et quelles peuvent être ses jouis-
» sances? Les cherchera-t-il dans la dé-
» bauche, qui le conduirait à l'infamie?
» dans le crime, dont la punition abré-
» gerait des jours au-delà desquels il ne
» voit et n'attend rien? il cultivera la
» vertu, parce qu'elle porte avec elle sa
» récompense. Il aimera ses semblables,
» pour en être aimé à son tour. Il sou-
» lagera l'humanité souffrante, pour ob-
» tenir des droits à la reconnaissance. Il
» sera bon époux, parce qu'une épouse
» chérie versera des fleurs à pleines mains
» sur les amertumes de sa vie. Il sera
» bon père, pour trouver un bon fils;
» bon citoyen, pour acquérir de la con-
» sidération. L'affection et l'estime de
» ceux qui l'entourent rempliront son

» cœur, et le rendront fier de lui-même,
» en le rendant heureux par les seuls
» moyens qu'il tient de la nature. Il sera
» à plaindre, sans doute, au moment où
» tout devra finir pour lui. Il s'éteindra
» sans espoir de renaître; son cœur se
» séchera à l'idée du néant absolu; mais
» aura-t-il été un fardeau inutile à la
» terre, et un fléau pour la société?
» Je n'entreprendrai pas de vous ré-
» pondre, dit la comtesse; de tels objets
» sont au-dessus de ma portée, je vous
» l'avoue avec humilité. Vous remarque-
» rez seulement qu'il est une multitude
» de cas imprévus par ces lois humaines
» dont vous vantez la puissance, une
» foule de délits obscurs qu'elles ne peu-
» vent atteindre, et dont la multiplicité
» détruirait bientôt chez un peuple toute
» espèce de moralité. Ces délits obscurs,
» reprit le conseiller, ne seront jamais
» commis par un véritable athée; il ne
» s'enivrera point, de peur d'altérer sa
» santé; il ne jouera point, de peur de
» perdre sa fortune; il ne manquera point
» à sa parole, de peur qu'on ne viole celle
» qu'on lui aura donnée; il ne séduira
» point la femme de son voisin, de peur
» qu'on ne débauche la sienne. . . . .

» Et s'il n'aime point sa femme, continua l'officier, il couchera donc avec » sa voisine? — Cela se peut, monsieur; » il est même possible qu'il assassine le » voisin l'épée à la main, ou autrement; » mais alors on le rompra comme on » rompt un déiste, et tout sera dit.

» Laissons cela, poursuivit la comtesse. J'aime à croire que le bien que » j'ai fait n'entrera pas avec moi dans la » tombe. J'aime à revivre dans un monde » inconnu sans doute, mais dont l'intime conviction me fait supporter » celui-ci. Si c'est une erreur, elle me » soutient, elle me console; il serait » cruel de me la ravir.

» Mesdames, mesdames! s'écria » l'officier, nous oublions l'Opéra. » Il est six heures et demie, continua la marquise. Legros aura chanté » son ariette: cela est désespérant. » Qu'on fasse avancer ma voiture. » Ma voiture! dirent l'officier et le » prélat ».

Milord donna la main à madame d'Alleville. Je m'avançai pour offrir la mienne à Juliette; le tourmentant jeune homme me prévint. Juliette ne pouvait

le refuser; elle laissa prendre sa main, me regarda, et je l'entendis.

Milord occupait le fond de sa voiture avec sa fille, le jeune homme prit une place de devant, le conseiller avait accepté la quatrième, que milord lui avait offerte. Ce contre-temps m'affecta, et je montai dans le carrosse de madame d'Alleville. Je ne pus résister à l'envie de connaître ce fâcheux jeune homme que je trouvais sans cesse dans mon chemin. Je demandai qui il était. « C'est monsieur Abell, me répon- » dit la comtesse, le fils du secrétaire » d'ambassade de sa majesté britan- » nique, jeune homme bien né, et » qui joint à un rare mérite une » fortune considérable : vous serez » bien aise de le connaître ». Cette connaissance ne me flattait pas du tout, et je sentis que monsieur Abell ne serait jamais mon ami.

Nous arrivâmes à l'Opéra. Chacun s'arrangea selon son goût et son intérêt particulier. Je mis la comtesse dans sa loge, et j'entrai dans celle de Juliette. Elle n'était que de quatre places. Milord n'aimait pas à être enfermé; il s'était mis dans le fond, et l'opiniâtre monsieur

monsieur Abell était à côté de miss. Il avait vaincu sa timidité; il parlait facilement; il parlait avec véhémence, et je n'entendais pas. Juliette était attentive, elle répondait avec circonspection; mais ses manières étaient affectueuses. Je souffrais beaucoup; ma tête se montait; une fureur concentrée s'emparait de mon coeur, et le poignait. Juliette s'approcha de l'oreille d'Abell, et lui dit quelques mots. Il ne répondit pas, il lui sourit avec une expression...... Oh! que ce sourire me fit de mal! Vingt fois je fus près d'éclater, vingt fois j'invoquai la raison, et la cruelle ne me montra qu'un avenir affreux; des mouvemens convulsifs agitaient tous mes membres; Juliette me regarda, il était temps. « Vous êtes un en» fant, me dit-elle tout bas. Je me » sens mourir, lui répondis-je. Que » dit monsieur, reprit Abell? Il ne » voit pas, continua Juliette, et il » est dur de ne pas voir à l'Opéra. » Faisons-lui un peu de place ». Elle me prit la main, et m'attira sur le devant. « Que vous me connaissez mal, » me dit-elle! — Je ne serais pas jaloux

» de l'officier aux gardes. — Vous ne
» devez l'être de personne ». Ce mot
me fit un bien !...... Il soulagea mon
cœur, il rafraîchit mon sang, il me
redonna la vie; je me serrais contre
Juliette, je la touchais.... C'était elle,
je l'avais perdue, je la retrouvais.......
J'étais heureux....... Oh! j'étais heureux!..... « Remerciez monsieur, me
» dit-elle tout haut. Eh, de quoi? lui
» répondis-je. — De l'opinion avantageuse qu'il a conçue de vous. Il m'a
» parlé d'abord de mon père et de
» moi. Il a daigné me dire de ces
» choses flatteuses qu'on ne croit pas
» quand on se rend justice, ajouta-t-elle en souriant, mais qu'on entend
» avec plaisir. Enfin on a parlé de
» vous; monsieur se connaît en hommes, et je l'en estime davantage. Cependant j'ai cru devoir ménager
» votre modestie, et je l'ai prié bien
» bas de ne pas vous laisser entendre
» tout le bien que nous disions de vous ».
Monsieur Abell me présenta la main,
j'avançai la mienne, je le saluai, il
écouta les acteurs, et je dis à Juliette:
» Vous ne me deviez pas d'explication. — Je la devais à ma délicatesse.

» — Combien je suis confus! Que de » torts j'ai envers vous! Juliette! Ju» liette! — Possédez-vous, jeune » homme, ou vous nous perdrez tous » deux ». Mes yeux se portèrent enfin dans l'intérieur de la salle. Une assemblée nombreuse et brillante, une salle richement décorée, une musique enchanteresse captivèrent un instant mon attention. Je me lassai bientôt de voir des spectateurs glacés, d'admirer une construction mesquine qui ne pouvait plaire qu'au premier coup d'oeil, d'entendre une continuité de sons fatigans pour l'oreille. J'examinai la scène, et tout m'y parut faux. L'acte finit; Juliette et monsieur Abell me demandèrent ce qui m'avait flatté. « Rien, leur répondis-je : j'ai vu des » décorations très-bien peintes, et qui » donneraient une idée de la nature, » sans la continnelle mobilité des » châssis, et si on n'apercevait pas » les lumières à travers des masses de » colonnes ou un fond de forêt. J'ai » vu des changemens qui ne prouvent » que l'adresse du machiniste, et qui » nuisent à l'illusion. J'ai vu un char » volant qui eût trompé mes yeux,

» s'ils n'eussent trouvé les cordes qui
» le faisaient mouvoir. J'ai vu une
» mer de gaze d'argent, roulée sur des
» cylindres, et j'ai deviné la méca-
» nique en voyant dans la coulisse
» l'homme qui faisait jouer la mani-
» velle. J'ai vu des grecs habillés en
» velours et en satin, des casques de
» la composition du cartonnier, qui
» ne sont ni grecs, ni romains, ni
» persans, ni gaulois. J'ai vu une
» princesse en boucles collées et en
» chignon, chanter la pudeur, en
» invitant d'un oeil lascif les amateurs
» à venir souper chez elle. J'ai vu un
» héros chanter son amour, chanter
» son bonheur, chanter la trahison de
» sa belle, chanter son désespoir.
» Nous allons le voir sans doute chan-
» ter sa mort, les Champs-Élysées et
» la métempsycose. J'ai vu des cho-
» ristes compatir aux douleurs de leur
» maîtresse, en tenant toutes leurs
» mantes de la main gauche, en bat-
» tant toutes la mesure de la main
» droite, et en souriant, au cintre, à
» des amans qu'elles n'avaient pu
» placer dans la salle. J'ai vu des
» gardes du roi d'Épire en guêtres

» noires et en bottes à l'anglaise. Je
» vois des spectateurs qui s'efforcent
» de trouver tout cela charmant, qui
» bâillent sans s'en apercevoir, et
» je bâillerais aussi, si je n'étais avec
» vous. Si du moins j'avais entendu un
» vers sur dix, j'aurais suivi l'action,
» j'aurais une idée du mérite du poëte.
» Comment travaille-t-on pour ce théâ-
» tre ? Vous ne savez donc pas, me
» dit monsieur Abell, qu'on est con-
» venu de s'ennuyer à l'Opéra, et
» qu'on ne vient ici que pour les bal-
» lets? Allons, dis-je, attendons le
» ballet ». Le ballet commença ; l'in-
croyable agilité des danseurs, la grâce
de leurs mouvemens, l'expression de
leur physionomie me séduisirent com-
plétement, et forcèrent mon admira-
tion. Bientôt cette admiration se ra-
lentit : bientôt je ne vis plus que des
gambades et des mines qui me fati-
guèrent par leur uniformité. « Ce spec-
» tacle est ennuyeux, dis-je à Juliette.
» L'esprit n'y trouve pas d'aliment,
» le cœur n'y est point ému, on n'y
» parle qu'aux yeux. Voyez cepen-
» dant comme tout est plein, dit mon-
» sieur Abell. Qu'est-ce que cela

» prouve, répliquai-je? Tant pis pour » qui n'a que des yeux ». Le lendemain nous fûmes à la comédie française. On avait affiché l'Iphigénie de Racine. Je l'avais lue avec une ivresse!... Je me faisais une fête de la voir représenter!..... Je ne fus pas trompé. C'étaient Lekain, Brisard, Dumesnil et Clairon. Quels vers! quelle connaissance du cœur humain! mais aussi quel aplomp! quelle intelligence! quelle force! quelle vérité! Je ne m'occupais ni de la salle, ni des spectateurs, ni des décorations. Je n'étais plus à la comédie française; ces gens-là m'avaient transporté en Aulide. Beaux jours de la tragédie, êtes-vous perdus sans retour? Un seul homme me les rappelle encore quelquefois. On le hait, on le critique, on est forcé de l'applaudir. Remplis ta carrière, Talma. L'envie veut arrêter le char du génie, elle tombera sous la roue.

J'admirai dans la seconde pièce, Préville, Molé, Dangevillé, et Monvel, qui se plaçait, en débutant, à côté de ses rivaux.

Je fus à la comédie italienne, et je ne vis que Caillot. Retournons aux Français, dis-je à Juliette. Ce n'est que là qu'on peut jouir.

---

R...

## CHAPITRE XI.

### *Grands événemens.*

Milord reçut ses fonds d'Angleterre en lettres de change sur les meilleurs banquiers de Paris, et on s'occupa sérieusement des moyens de les placer avec avantage. Le docteur se chargea de visiter les environs de la capitale, et de choisir une terre dont l'air salubre et les sites pittoresques pussent convenir au goût et à la santé de milord. Il fut décidé qu'il y aurait un jardin anglais qui réunirait les bois, les fleurs, les boulingrins, les cascades, les rochers, le pont cassé, la chaumière et la laiterie : ce devait être un abrégé de la nature. S'il y manquait quelque chose, ou si rien de tout cela ne se trouvait dans une terre convenable d'ailleurs, milord se proposait de faire travailler sous ses yeux, et d'imiter parfaitement ses jardins du duché de Northumberland; au moyen de quoi il serait en Angleterre et en France tout à la fois. Le

conseiller prévint milord de la nécessité d'obtenir des lettres de naturalisation, pour garantir sa fille des petits inconvéniens du droit d'aubaine, que le brigandage imagina autrefois, et que les souverains maintiendront tant qu'ils pourront, parce qu'ils y trouvent leur compte. Milord pria le conseiller de faire les démarches nécessaires; le conseiller promit d'agir, et moi je fus chargé de lire régulièrement les Petites-Affiches, et de prendre une note exacte des immeubles à vendre, parce qu'on se proposait de placer en fonds de terres labourables à peu près un million et demi, dont le produit servirait à l'entretien du jardin anglais, du château, de la table, de la garde-robe et de l'équipage de milord. Le surplus devait être mangé par sa fille, leurs amis communs, et le mérite indigent. Ces dispositions générales bien arrêtées, chacun s'occupa, en ce qui le concernait, de leur exécution.

Milord allait fréquemment chez madame d'Alleville, qui aimait son caractère franc et loyal, quoiqu'un peu brusque. Elle le recevait avec plaisir; elle le distinguait de ces liaisons

superficielles et quelquefois incommodes, qu'on ne peut cependant éviter dans un certain monde; mais elle sortait peu, et ne venait à l'hôtel que les grands jours, tels que ceux où on célébrait la naissance de milord, de sa fille, ou du roi d'Angleterre, dont la naissance ou la mort doivent être à peu près égales à ses sujets, auxquels il n'a jamais fait ni bien ni mal. Un matin elle descendit de son vis-à-vis d'un air discret et important, et elle entra dans le cabinet de milord, où elle s'enferma avec lui pendant deux grandes heures. Le lendemain elle présenta messieurs Abell père et fils; le surlendemain elle s'arrêta encore à l'hôtel; elle avait eu des emplettes à faire; elle avait pris avec elle monsieur Abell fils, dont elle connaissait le bon goût; ils venaient de courir tout Paris ensemble; ils avaient mis à contribution tous les marchands de la rue Saint-Honoré : enfin, ils se trouvaient dans le quartier de milord, et venaient sans façon lui demander à dîner. Pendant ces premiers détails, que je commençais à ne pas trouver plaisans, deux laquais emplissaient

l'antichambre de bagatelles, de bijous et d'étoffes que madame d'Alleville voulait absolument faire admirer à Juliette, qui n'y trouvait rien d'admirable, et qui répondit aux marques d'amitié que lui prodiguait madame d'Alleville, avec une froideur qui m'étonna, d'après l'opinion que Juliette avait conçue de cette dame. La comtesse, que rien ne rebutait quand elle avait entrepris ce qu'elle croyait être une action louable, continuait de nous montrer ses emplettes pièce à pièce, et soutenait seule la conversation. Une répétition enrichie de brillans, avait fixé un moment l'attention de Juliette; la comtesse la présenta à milord, et lui dit : « Elle aimera mieux la tenir de » votre main que de la mienne ». Milord, sans réflexion sur la richesse du cadeau, sans se défendre de le recevoir, sans faire au moins les remercîmens d'usage, prit le bijou et le plaça au côté de sa fille, qui demeura immobile d'étonnement et d'effroi. Milord lui présenta la main, la conduisit à son cabinet; madame d'Alleville et monsieur Abell les suivirent;

je demeurai seul; je sentis que son mariage était décidé, et que tout était fini pour moi. Ma tête se troubla tout à coup; un voile épais s'étendit sur ma vue; un amour indomptable, une jalousie effrénée, l'honneur, dont j'étais l'esclave, me tourmentaient, me déchiraient tour à tour. Je fis d'incroyables efforts pour me rappeler à ma bassesse, au dévouement absolu que je devais à Juliette et à son père; l'amour, l'impitoyable amour l'emportait sur la délicatesse, sur la reconnaissance; la vertu n'était plus écoutée, elle s'éteignait dans le fond de mon coeur. Mon corps trop faible ne put soutenir ce terrible combat; je succombai, et pendant quelques momens je cessai de souffrir. Je revins à moi; j'étais seul encore; je me levai avec peine : j'étais faible, sans idées suivies, incapable de prendre un parti. Je descendis, je rencontrai le domestique de milord, qui me demanda ce que j'avais. « Rien, lui répondis-je....
» la fièvre, je crois.... une migraine....
» je ne dîne pas à l'hôtel. Milord a
» des affaires sérieuses, je le gênerais
» peut-être.... Je vais chez un ami.

» — Voulez-vous que je fasse mettre » les chevaux? Vous n'êtes pas en état » de marcher. — Je vous remercie; je » sortirai à pied. Ne dites rien à mi- » lord de mon indisposition; mais » prévenez-le que je ne rentrerai que » ce soir ». Je marchai au hasard, accablé, anéanti. Vingt fois je fus près de tomber sous les roues des voitures qui me touchaient, et que je ne voyais pas. Je ne me rappelle point par quelles rues je passai; mais je marchai long-temps, et au déclin du jour je me trouvai sur le pont Royal. On venait de retirer de l'eau un malheureux qui y avait perdu la vie. Ses membres étaient roides, sa figure livide; ses cheveux, ses vêtemens étaient couverts de fange; les passans, dégoûtés de ce hideux tableau, s'éloignaient rapidement. Je restai; je repus mes yeux de ce spectacle de mort et de putréfaction; je riais du rire affreux du délire et du désespoir; j'enviai le sort de cet infortuné, et je m'appuyai sur le parapet. L'onde était transparente; son cours était doux et tranquille; la lune commençait à en blanchir la surface; un vent frais agitait

les feuilles des marroniers; le pêcheur, le marinier jouissaient d'un beau soir près de leurs épouses caressantes; tout me peignait le calme du bonheur, tout m'invitait à vivre; mais l'enfer était dans mon cœur, et je voulais mourir. Ma main gauche passée sous ma chemise, froissait et meurtrissait mon sein; ma main droite était fixée sur le parapet; mon corps s'avançait, mon œil égaré mesurait la hauteur du pont et la profondeur de l'eau; ma bouche desséchée s'ouvrait avec avidité, impatiente de boire le trépas; j'allais m'élancer!... On m'arrête par mon habit, on m'entraîne, on m'arrache à la mort, mais on me rend au malheur. C'était une pauvre femme qui m'avait observé, et à qui mes gestes et des mots entrecoupés avaient fait soupçonner quelque dessein sinistre. Elle me fit entrer dans un petit cabaret, et m'invita à manger. Je n'avais rien pris de la journée, et je me sentais défaillir. Je cédai à ses instances, et je me trouvai mieux. Ma tête se remit, je trouvai des idées; la bonne femme me parlait, je répondais, et quand elle me

vit un peu tranquille, elle me reprocha, dans son langage simple et naïf, d'avoir voulu attenter sur moi-même. Elle parlait mal, mais ses principes étaient vrais, et je fus frappé de la solidité de ses raisonnemens. Je l'écoutai avec docilité; je me repentis; deux ruisseaux de larmes s'ouvrirent, et me soulagèrent beaucoup. La bonne femme pleura avec moi, me consola, et me conduisit chez elle.

Mon funeste secret n'était jamais sorti de mon sein : je ne pus le renfermer plus long-temps. Je nommai Juliette, je peignis en traits de feu ses charmes, ses vertus et mon amour. Je ne me lassais pas de parler de Juliette; je répétais les mêmes choses, et je croyais les dire pour la première fois. La bonne femme m'écoutait avec complaisance, me redisait ce que je venais de lui dire, et je l'écoutais à mon tour. Minuit sonna. « Retournez chez vous, » me dit-elle, allez revoir Juliette, que » vous vouliez ne revoir jamais. Ce » mariage n'est pas fait, peut-être ne » se fera-t-il point. Juliette aura ré- » sisté; son père l'aime; qui sait ce » que le ciel vous réserve »?

Le cœur humain réunit toutes les passions et tous les extrêmes. Je me jetai au cou de la bonne femme, je l'embrassai avec transport, je l'appelai ma mère, et je la forçai à prendre deux louis : c'était tout ce que j'avais au monde.

Je sortis de ce réduit, et me trouvai dans la rue des Fossés-Saint-Victor. J'avais une grande lieue à faire, et je marchai très-vîte. La rapidité de ma marche, la fraîcheur de la nuit, et sur-tout les dernières paroles de la bonne femme, me calmèrent peu à peu, et j'étais assez bien en rentrant à l'hôtel. Le domestique de milord me dit que son maître m'avait attendu très-tard, qu'il avait paru très-agité, qu'enfin il s'était couché, et me priait de descendre chez lui de bonne heure. Je n'osai demander des nouvelles de Juliette, et je me renfermai dans ma chambre.

Vers les sept heures, j'entrai chez milord. Il était levé, et marchait à grands pas. Il vint au-devant de moi, et me dit en anglais, que mon absence lui avait paru extraordinaire; que je devais savoir qu'il n'avait rien de caché

caché pour moi; que je ne lui serais jamais importun, et que jamais ma présence ne lui eût été aussi utile. « Mon ami, ajouta-t-il, je vieillis, et » ma fille a près de seize ans. Elle a » toutes les qualités qui peuvent as- » surer le bonheur d'un honnête » homme, et j'ai cru faire le sien en » accordant sa main à monsieur Abell, » qui l'aime tendrement, et qui lui » convient sous tous les rapports. Il » est jeune, beau, bien fait, riche, et » ses mœurs sont irréprochables. Il est » anglais; il consent à demeurer avec » moi; il me promet de me fermer les » yeux. Je n'ai qu'un enfant, j'en » allais avoir deux; je me livrais à la » douce idée d'augmenter ma famille, » et de me voir renaître avant ma » mort. Juliette trompe de si chères » espérances; elle se refuse à mes » vues. Elle allègue sa grande jeu- » nesse, son attachement pour moi, » et d'autres raisons aussi légères qui » ne m'en imposent point. Si Juliette » n'aimait personne, elle aimerait mon- » sieur Abell : il n'est point de femme » qui ne doive s'enorgueillir d'en être » recherchée; il n'en est pas qui puisse

» raisonnablement lui refuser du re-
» tour. Cependant, mon ami, si Ju-
» liette aime, elle a donc fait un choix
» que je ne puis approuver, puisqu'elle
» m'en fait un mystère. Voilà ce qui
» me désole, et ce que je voudrais
» approfondir. Vous êtes son ami
» d'enfance, vous ne vous quittez pas;
» il n'est pas possible que vous n'ayez
» au moins des soupçons sur l'objet de
» mes alarmes. Mon ami, si j'ai beau-
» coup fait pour vous, et si mes bien-
» faits vous ont attaché à moi, prouvez-
» moi votre reconnaissance : dites-moi,
» que savez-vous de Juliette »?

J'avais écouté milord avec une satis-
faction difficile à lui cacher. Il était
plus difficile encore de lui parler d'une
manière positive sans compromettre
Juliette, sans me trahir, et sans avoir
recours au mensonge. J'employai ces
lieux communs qui ne signifient rien,
et qui ne prouvent que la difficulté et
l'embarras de répondre. Milord me
regarda fixement. « Je vois, dit-il,
» que vous êtes instruit, et cependant
» vous vous taisez. Si Juliette vous a
» confié son secret, je n'exigerai pas
» que vous trompiez sa confiance; mais

» vous me devez autant qu'à ma fille.
» Allez la trouver de ma part; dites-
» lui que si dans les choses indifférentes
» j'ai pu me prêter à ses goûts, je dois
» et je veux les combattre dans une cir-
» constance qui va décider du sort de
» sa vie entière; dites-lui que je n'ap-
» prouverai jamais des penchans que
» la raison réprouve, et que la sienne
» peut facilement surmonter; dites-lui
» enfin que je la verrai avec sensibi-
» lité reconnaître mes soins et ma ten-
» dresse, par la soumission que j'ai lieu
» d'attendre d'elle, et qu'une plus lon-
» gue résistance lui causerait des cha-
» grins, sans rien changer à mes projets ».

Je rentrai dans ma chambre, et je me consultai sur la démarche que milord attendait de moi, et que je ne pouvais lui refuser. Sa confiance m'humiliait, je ne la méritais pas; mais je n'étais point assez vil pour concevoir l'idée de trahir lâchement mon bienfaiteur, en pressant sa fille de lui désobéir. Je ne me sentais pas non plus assez fort pour être l'instrument de ma perte, et engager Juliette à se donner à Abell. A son nom seul je sentais se renouveler ces accès de fureur dont j'avais failli être la victime.

Je passai quelque temps dans cet état d'anxiété et d'incertitude ; enfin l'honneur l'emporta sur l'amour. « Non, je » ne perdrai pas Juliette dans l'esprit de » son père, m'écriai-je tout à coup : » non, elle ne renoncera pas à un éta- » blissement avantageux, pour garder » son cœur à un infortuné qui ne peut » être à elle. Je lui parlerai, je la per- » suaderai, et quel que soit mon sort, » je ne serai pas tout-à-fait malheureux, » si j'ai contribué moi-même à son » bonheur..... A son bonheur !..... Oui, » elle peut être heureuse. Mon amour » ne me rend pas injuste : Abel est fait » pour être aimé ; elle l'aimera quand » elle s'en sera imposé le devoir ». La jeunesse est enthousiaste : je trouvai de l'héroïsme à sacrifier plus que ma vie, à assurer la félicité d'un rival, et j'entrai chez Juliette, bien décidé à consommer mon sacrifice.

Elle était abattue, pâle, défaite, et il me sembla qu'elle avait pleuré. Je m'approchai en silence ; nous nous regardâmes quelque temps. « C'est vous, me » dit-elle enfin ; je ne vous ai pas vu » hier, et bientôt je ne pourrai plus vous » voir. On veut que je m'immole, on a

» fixé le jour; on compte sur la sou-
» mission de la victime. Happy, mon
» cher Happy, il faut donc renoncer aux
» erreurs de notre enfance! Hélas! elles
» ont fait six ans mon bonheur.... Il faut
» nous séparer, mourir éloignés l'un de
» l'autre, sans appui, sans consolation....
» Mon ami, je n'en ai pas le courage,
» je ne le peux pas, l'effort est impos-
» sible ». Elle s'attendrit en finissant de parler, ses larmes coulèrent; elles me firent oublier ce que je m'étais promis, ce que je devais à son père : l'amour reprit son empire. Je ne vis plus que Juliette; Juliette que j'adorais, que j'allais perdre, et sans qui je ne pouvais vivre. Son bras était jeté autour de mon cou, son autre main tenait la mienne, et la pressait doucement; elle laissa aller sa tête sur mon sein; elle y déposait ses larmes brûlantes, et j'y mêlais les miennes. « Happy........ Happy, me dit-elle
» d'une voix étouffée, renoncer à toi
» c'est mourir; me livrer à un autre,
» est un supplice lent et cruel qui ef-
» fraie, qui révolte mon imagination.....
» Happy! Happy »!... Et elle me pressa contre son cœur, et sa bouche se colla sur la mienne. La foudre n'est pas plus

prompte que le feu terrible qui s'alluma dans mes veines. Je n'eus plus la force de réfléchir, ni de résister. Des baisers de feu se succédèrent avec rapidité, et Juliette s'égara à son tour. Je ne respectais plus rien ; mes mains avides souillaient les trésors de l'amour, et Juliette, oubliant l'univers, s'oubliant elle-même, n'opposait plus de résistance ; j'invoquais le bonheur, et je touchais au crime ; j'allais le consommer.... Sa vertu mourante fit un dernier effort. « Grâce, » grâce, me dit-elle....... veux-tu abuser » de ma faiblesse, me rendre vile à tes » propres yeux?........ Tu me vois sans » défense ; mais je ne survivrai pas à » mon infamie....... Veux-tu me donner » la mort?....... Grâce, grâce, épargne » ta Juliette » ; et elle tomba à mes genoux. Son humiliation, son air suppliant, le désordre où je l'avais mise me frappèrent, et je me fis horreur. Je la relevai, je la remis sur sa chaise longue, et je m'éloignai sans oser lever les yeux sur elle, et sans proférer un seul mot.

Je retournai dans ma chambre, en proie aux tourmens qui suivent les forfaits. Juliette outragée, implorant ma générosité avec une douceur angélique ;

ma brutalité, ma bassesse, bourrelaient mon cœur, et je maudis la compassion de la bonne femme qui m'avait arraché à la mort. « J'aurais, m'écriai-je, j'aurais » emporté au tombeau sa tendresse et » son estime : je vivrai pour être l'objet » de sa haine et de son mépris ».

Milord entra. Il me demanda si j'avais vu sa fille : je répondis qu'oui. Il m'interrogea sur ses dispositions : j'hésitai, je divaguai, je me troublai. Milord me prit par le bras, me conduisit à son cabinet, et s'y enferma avec moi. « Je sais » maintenant, me dit-il, ce que je dois » penser de la résistance de ma fille, et » je sens trop tard la faute que j'ai commise : mais pouvais-je croire qu'un » malheureux que j'ai tiré de la misère, » que j'ai comblé de bienfaits, portât un » jour le trouble dans ma maison ? Vous » me feriez haïr la vertu, si je pensais » que tous les humains vous ressemblassent ». Je frémis. « Répondez, reprit-il » avec force ; ma fille est-elle perdue » sans retour ? Est-elle indigne des vœux » d'un honnête homme ? M'avez-vous » mis au point de pleurer sa naissance, » et de souhaiter sa mort » ? Le sentiment de mon infamie me fermait la

bouche; ma langue glacée était incapable de rien articuler. Milord prit mon silence pour un aveu. Ses yeux s'allumèrent, son geste était menaçant, il allait se porter aux dernières violences quand on frappa à la porte : c'était Juliette. « Mon père, dit-elle avec une » dignité froide, j'ai cru pouvoir vous » résister : je sens trop maintenant que » ce n'est pas moi que je dois croire; » c'est à votre expérience, à votre tendresse, à décider de mon sort. Vous » me proposez la main de monsieur » Abell, je l'accepte, et je l'aimerai » sans doute; un homme honnête et » délicat peut seul posséder mon cœur », et elle me lança un regard qui m'atterra. Je m'étais conduit comme un lâche; sa fierté était révoltée, et elle voulait me punir. Hélas! elle ne sentait pas qu'elle frappait deux victimes.

Son père l'embrassa tendrement, la remercia de ce qu'il appelait son bonheur, demanda son carrosse, m'y fit monter avec lui, et se fit conduire chez monsieur Abell. « Je me suis trompé à » l'égard de ma fille, me dit-il; son cœur » est libre, et j'en suis enchanté. Mais » j'ai lu dans le vôtre : ce mariage le

» désespère,

» désespère, et vous n'en serez pas té»
» moin. Je me reproche la dureté avec
» laquelle je vous ai parlé tantôt : vous
» avez pu être sensible au mérite de Ju-
» liette sans être criminel, et je ne vous
» abandonnerai pas. J'ai encore quelques
» fonds à recouvrer, vous partirez de-
» main pour Londres. Le temps, l'ab-
» sence vous rendront à vous-même, et
» vous ne reviendrez à Paris que quand
» vous m'aurez donné votre parole
» d'honneur que vous pourrez revoir
» Juliette sans danger. Je vous estime
» assez pour vous croire incapable de
» me tromper ».

Nous traversions le Pont-Neuf; quelqu'un sortit du café Conti, et fit arrêter le cocher : c'était monsieur Abell père. « J'allais chez vous, lui dit milord; mon-
» tez dans ma voiture. Un moment, ré-
» pondit monsieur Abell, je lis le *Mor-*
» *ning-Chronicle*, qui annonce des
» événemens désastreux. Pour l'Angle-
» terre, reprit milord? Oui, dit mon-
» sieur Abell. Nos colonies septentrio-
» nales se séparent de la mère-patrie :
» notre commerce est perdu ». Milord descendit aussitôt, entra dans le café, et demanda le journal. Quelques anglais

s'entretenaient des premières étincelles d'une insurrection qui ne pouvait avoir que des suites funestes, de quelque côté que demeurât l'avantage. Deux ou trois français parlèrent de l'abaissement de l'Angleterre comme d'une chose certaine, pour peu que la cour de France voulût aider les insurgés. Milord s'échauffa, et déclara que le cabinet de Versailles ne prouverait que son astuce et sa faiblesse, en s'immisçant dans les affaires d'une nation avec laquelle il était en paix, et qui lui avait souvent prouvé qu'on ne l'offensait pas impunément. Un jeune homme lui répondit que l'Angleterre était parvenue au plus haut degré de splendeur, qu'elle ne pouvait plus que décroître, et que le moment de sa décadence était arrivé. Milord s'emporta, et monsieur Abell ne parvint qu'avec beaucoup de peine à le ramener à des expressions mesurées. L'officier aux gardes que j'avais vu chez madame d'Alleville, entra dans le café, et dit en sautillant, que le gouvernement faisait partir le marquis de la Fayette et une foule d'officiers français, pour discipliner les Américains, et les aider à secouer le joug de l'Angleterre; qu'il se pro-

posait de se joindre à eux, et qu'il était bien aise de voir comment se soutiendrait l'indépendance américaine. Milord ne put se contenir davantage. Il s'écria qu'il était étonnant que des colonies anglaises voulussent devoir quelque chose à un despote qui violait ouvertement la foi des traités. Monsieur Abell le fit sortir du café, l'obligea à remonter en voiture, y monta après lui, et nous arrivâmes chez l'ambassadeur d'Angleterre. Je remarquai, en descendant, un homme qu'il me sembla avoir vu dans le café; mais je n'y fis qu'une légère attention. Il entra chez le suisse, et nous chez monsieur Abell. Les deux pères s'entretinrent long-temps près d'une croisée; enfin, ils se prirent affectueusement la main, et on fit appeler monsieur Abell fils. Il apprit, avec une joie douce, que son mariage était arrêté pour le lendemain, et que la cérémonie se ferait dans la chapelle de l'ambassadeur. Pour moi, j'étais malheureux au point que ce mariage ne m'affectait plus. C'était la colère de Juliette qui me désespérait: je l'avais méritée, et ce devait être mon éternel supplice.

Nous sortîmes de chez monsieur Abell,

et milord me répéta l'ordre précis de me tenir prêt à partir à la pointe du jour. Je fus frappé, en rentrant, de revoir l'homme que j'avais remarqué à la porte de l'ambassadeur; mais j'avais oublié la scène du café : je n'étais occupé que de mon départ, et du chagrin cuisant de passer les mers chargé de l'indignation de Juliette. Je me mis à mon secrétaire; je laissai courir ma plume, j'écrivis tout ce que m'inspirèrent mon désespoir et mon repentir. J'allais fermer ma lettre, quand je pensai que je n'avais personne à qui je pusse la confier; et, pour ma vie, je n'aurais osé la remettre moi-même. D'ailleurs, je réfléchis aux suites de cette démarche. « Je la connais, » m'écriai-je; si elle me pardonne, elle » me rendra son estime et son amour; » elle rompra ce funeste mariage, elle » encourra la disgrâce de son père, et je » leur aurai ravi le repos à tous deux. » Non, qu'elle me croie sans mœurs, » sans principes et même sans amour; » qu'elle épouse Abell, qu'elle m'oublie, » et que l'océan m'engloutisse »! Je déchirai ma lettre en mille pièces; je me levai, je marchai à grands pas dans ma chambre, je pris une valise, j'y mis un

habit, des chemises et quelques mouchoirs. On vint m'avertir qu'on avait servi; je refusai de descendre. Milord m'envoya à dîner; je pris un doigt de vin, et je me jetai sur mon lit, dévoré par les furies, et rassemblant sur moi seul tous les maux qui peuvent accabler un mortel.

Dans le courant de l'après-midi je reçus un paquet de milord : c'étaient des lettres de recommandation, et un rouleau de cinquante louis.

Vers le soir, tout était dans un profond silence; j'ouvris ma porte, je sortis sur le palier. Je trouvai le domestique : il me dit que milord était en ville avec sa fille, et qu'un inconnu était monté derrière la voiture au détour de la rue. Je rentrai : j'écrivis une seconde lettre, et je la déchirai par les mêmes motifs qui m'avaient fait déchirer la première.

A dix heures je sortis encore; j'écoutai, je n'entendis rien, et je hasardai de descendre. J'entrai dans son cabinet de toilette; je mis sa chaise devant la glace, je me mis derrière la chaise, et je dis : « C'est ici que pour la première » fois elle a souri à mon amour; c'est » ici qu'elle a trouvé mes premiers ca-

» ractères, c'est ici qu'elle y a répondu ».
Un papier sortait d'une des boîtes, je le tirai; c'était la sonate à quatre mains; elle avait écrit sur la première feuille : *Il a prouvé que les talens et l'art de plaire sont de tous les états.* Dans le milieu de la sonate je trouvai la feuille où j'avais écrit il y avait cinq ans : *Voilà l'usage que je fais de vos bienfaits.* Elle avait mis au bas : *Je verrai quel usage il fera de son cœur.* Je soupirai amèrement; je me retournai, et je vis une robe de son enfance. C'était celle qu'elle portait le jour où elle me défendit de prendre des leçons de Fanchon; j'en coupai un morceau, et je le mis dans mon sein. Je passai dans le salon : le piano était ouvert, je m'y assis; je regardai les touches, je les baisai; je baisai les pédales, encore empreintes de la poussière de ses pieds. Je me levai, je sortis en silence, recueilli et les yeux baissés. Ma bouche ne trouva pas une parole, et mes yeux me refusèrent des larmes : cependant je suffoquais...... Je me remis sur mon lit, dans un accablement qui ressemblait à la mort. Bientôt la voiture de milord s'arrêta à la porte de l'hôtel; je me couchai à terre, j'ap-

prochai mon oreille du parquet, j'écoutai attentivement, je reconnus les pas de Juliette, et je tressaillis. « C'en est trop, » m'écriai-je, il faut partir, et sans délai; » chaque minute ajoute à mes tourmens ». Je prends ma valise, je la mets sous mon bras, j'ouvre ma porte; le domestique se présente, et me dit que la maison était pleine de gens qui s'étaient fait ouvrir *de par le roi*, et qu'on marchait à l'appartement de milord. J'y courus: on avait enfoncé la porte; milord avait sauté sur ses pistolets, et menaçait quiconque oserait l'approcher. J'étais sans armes; je saisis un chenet, et me rangeai près de milord. Un homme qui paraissait commander aux autres, tira des papiers de sa poche: c'étaient deux lettres de cachet. L'une envoyait milord à la Bastille; l'autre ordonnait à la supérieure des dames anglaises de recevoir sa fille, de la garder, et de l'instruire dans la religion catholique romaine. Cet homme, après avoir fait lecture de ces pièces, somma milord d'obéir. Milord lui répondit par un coup de pistolet, et lui cassa la cuisse. Aussitôt toutes les épées se tirèrent, et on nous environna. Je me jetai dans la foule; je renversai

T...

avec mon chenet tout ce qui osait me résister ; je me battais avec la fureur du désespoir : je voulais me faire tuer. Juliette avait passé à la hâte une robe du matin ; elle accourut, et se précipita au milieu des armes. Un de ces malheureux osa mettre la main sur elle ; je l'étendis à mes pieds. J'étais éloigné de milord, qui avait toujours gardé son second coup : on le serre, il tire ; son arme manque, les lâches se jettent sur lui ; je me fais jour, et je le dégage. Nous étions dans un angle où je le défendais avec acharnement ; cependant on nous pressait de tous côtés, mon bras fatigué ne pouvait plus soulever son arme, et nous allions succomber. Le digne domestique de milord parut armé d'un coutelas, et changea la face du combat. Tous ses coups étaient décisifs ; mon courage se ranima, je le secondai avec vigueur, et bientôt le sang ruisselant de toutes parts, inonda le parquet. La rage des assaillans, les cris des blessés, les sanglots de Juliette, l'alarme répandue par les fuyards, attirèrent en un instant plusieurs escouades du guet, qui se présentèrent la baïonnette en avant, en menaçant de faire feu. Je sentis que milord



*La voilà, la voilà c'est moi qui l'ai arrêtée*
*la voiture est-elle là* pag 139.

était perdu, mais je ne désespérai pas de sauver Juliette. Le brave domestique venait de tomber, percé d'un coup de baïonnette; milord avait ramassé le coutelas : tous les efforts étaient réunis contre lui. Je me rejetai dans la foule, je laissai couler mon arme à terre, je cherchai Juliette, et je la trouvai dans un état qui eût attendri des tigres. Ses cheveux étaient épars, sa vue égarée, son sein palpitait, son sang coulait en abondance, d'une blessure qu'elle avait reçue au bras. Je l'enlevai, et je me présentai à la porte. Un sergent m'arrêta. « Je » réponds de la fille, lui dis-je; je vais » la mettre dans la voiture. Saisissez-vous » du père, et sur-tout ne le blessez pas. » Ah! vous êtes des nôtres », me répondit le sergent, et il me laissa passer. Je descendis l'escalier, qui était couvert de gardes, et je criai : « La voilà, la voilà, » c'est moi qui l'ai arrêtée. La voiture » est-elle là? Eh! sans doute, me ré» pondit-on ». J'arrivai à la porte de la rue; le cocher m'aida à monter Juliette; je me plaçai à côté d'elle, et deux hommes du guet se présentèrent pour m'accompagner. « Je n'ai besoin de personne, » leur dis-je; c'est un enfant, je la con-

» duirai seul : mais secondez vos camarades ; cet anglais se défend comme un lion ». Ils remontèrent précipitamment, et j'ordonnai au cocher de marcher. Il me demanda si monsieur Marais (1) m'avait remis la lettre de cachet. Marche, lui répondis, je suis en règle, et nous partîmes. A peine eûmes-nous fait cinq cents pas, que je fus saisi d'une crainte nouvelle. Le cocher était sans doute un homme vendu à la police, et je ne savais pas comment je m'en déferais. Si j'employais la violence, les différens postes lui prêterais main-forte ; si j'essayais de le gagner, et qu'il refusât mes offres, Juliette perdait la liberté. Je tourmentais mon imagination, et je me désolais de ne trouver aucun moyen. Nous arrivâmes sur le pont Notre-Dame. Le cocher reconnut quelques soldats de la garde, et s'arrêta. « Où vas-tu, Nicolas ? lui dit l'un d'eux. — Je conduis » une jeune fille aux dames anglaises. » Une jeune fille ? reprit le soldat, çà

(1) Monsieur Marais était un inspecteur de police, qui a eu toute la célébrité qu'on peut mériter dans ce métier-là.

» n'est pas dangereux : rien n'empêche » de boire le petit coup en passant. Vou» lez-vous me le permettre? me demanda » monsieur Nicolas. — Parbleu, s'il te » le permettra ! Est-ce un inspecteur? » Non, dit Nicolas, c'est tout bonnement » un observateur. En ce cas, reprit l'au» tre, il boira avec nous », et il me présenta un verre d'eau de vie que je me gardai bien de refuser. « A mon tour, » compère Durand, dit Nicolas, et Ni» colas but à son tour. Voilà de l'argent, » lui dis-je, vas chercher une pinte de » rogomme et une livre de sucre, nous » ferons de l'eau de vie brûlée. Je veux » régaler Durand; j'ai fait quelques ex» péditions avec lui : c'est un luron. Pas » vrai, camarade ? reprit Durand. Va » pour l'eau de vie brûlée! et Nicolas » partit. Chez la commère Dupré, lui cria » Durand, elle se lève à toute heure ». Pendant l'absence de Nicolas, Durand et ses camarades ne cessèrent de me questionner, et m'embarrassaient beaucoup. Je n'entendais pas l'argot (1), je

(1) L'argot est un baragouin à l'usage des filous, des marchands roulans, des saltimbanques et des pousse-culs.

tremblais de répondre mal; j'étais dans des transes mortelles. Nicolas revint avec son sucre et son rogomme, et je lui dis d'entrer au corps-de-garde, et de se hâter, parce qu'il serait bientôt jour. Le compère Durand me proposa de descendre. Je répondis que je ne pouvais pas quitter ma prisonnière. « Eh, par-» bleu, reprit Durand, elle descendra » aussi : un petit verre la consolera. Non » pas, Durand, répondis-je : c'est la fille » d'un milord. Ah! reprit Durand, je ne » dis plus rien; ce n'est pas là du gibier » de corps-de-garde », et il fut aider à Nicolas. Tous les soldats se rangèrent autour de la gamelle; le factionnaire, qui convoitait sa part de l'eau de vie brûlée, la regardait faire à travers la croisée : Nicolas chantait en tournant le sucre, les autres faisaient chorus. J'ouvris bien doucement la portière à droite, je descendis, je pris Juliette, et la portai sur le trottoir en face, masqué par la voiture. J'espérais qu'elle pourrait marcher : elle était sans connaissance. Je la soutins sous les bras, et j'avançai, en tournant la tête à chaque pas. L'eau de vie brûlée occupait et cocher, et soldats, et factionnaire, et j'arrivai heureusement

au coin de la rue des Marmousets. Là, je repris Juliette dans mes bras, et je m'enfonçai dans le cloître. Pas une ame dans les rues, pas une maison ouverte, et Juliette avait besoin de secours. Je n'osais frapper à aucune porte, de peur d'être entendu du corps-de-garde, et j'allai jusqu'auprès de la cathédrale : on la réparait; le parvis était couvert d'énormes pierres : c'est là que je déposai mon précieux fardeau; c'est entre ces pierres que je le cachai.

Je prêtai l'oreille pendant quelques minutes. Je n'entendis d'autre bruit que celui d'un filet d'eau qui coulait à peu de distance : je parlai à Juliette; elle était encore évanouie. Je pris ses mains, elles étaient froides; je jetai un cri : je sentis aussitôt mon imprudence, et je me tus. J'ôtai mon habit, et l'en couvris; j'enveloppai ses pieds dans ma veste, je m'assis, et je plaçai sa tête sur mes genoux. Je repris ses mains, je les tins quelques minutes dans les miennes, et je reconnus que la chaleur se reportait aux extrémités. Le mouvement du pouls devint sensible : je respirai enfin.

J'écoutai encore; le même silence régnait autour de nous. Je l'appelai plu-

sieurs fois, et je crus voir, à la sombre lueur d'un réverbère, qu'elle entr'ouvrait les yeux. Je continuai de lui parler; mon nom fut le premier mot qu'elle articula. Elle paraissait sortir d'un songe pénible; elle cherchait ses idées; elle me fixa, elle me reconnut : elle poussa un long soupir, mais qui n'était pas douloureux. « Vous ne m'avez donc pas abandonnée? me dit-elle enfin. — M'en » avez-vous cru capable? — Et mon père, » qu'est-il devenu? — Il est sans doute » arrêté. — Vous l'avez souffert! — Je » n'avais plus d'autre espoir que de mou- » rir à ses côtés, et je n'aurais pas sauvé » sa fille »! Elle se tut, et se recueillit un moment. « Où sommes-nous? dit-elle. » — Dans la rue. — Je n'ai donc plus » d'asile! — Vous avez des amis. — Je » souffre beaucoup du bras ». J'y regardai, je le touchai; il me parut que le sang était arrêté. Je voulus dégager le bras de la manche : l'étoffe était collée à la peau. Je cherchai la fontaine, je la trouvai, guidé par le murmure de l'eau. J'enfonçai la forme de mon chapeau, je l'emplis, je revins, je mouillai mon mouchoir, j'humectai doucement la manche, et je la tirai. Je lavai la plaie, et je jugeai

que c'était la pointe d'une épée qui, dans le désordre, avait traversé les chairs : je déchirai ma chemise, et je bandai la blessure; j'essayai de remettre la manche; je ne pus y réussir. « J'ai la bouche » brûlante, me dit-elle ». Je retournai à la fontaine, je l'invitai à boire; elle but, et se trouva mieux.

Le crépuscule commençait à blanchir le haut des toits : déjà je distinguais les taches de sang qui couvraient ses vêtemens et les miens. Il était impossible de rester plus long-temps où nous étions; je le lui dis, et elle se leva. « Où irons- » nous? me dit-elle ». Je lui proposai la maison de madame d'Alleville, du conseiller, ou du médecin. Elle ne me répondait pas. « Préférez-vous, lui dis-je » avec timidité, de vous retirer chez mes- » sieurs Abell? Non, dit-elle avec force; » allons chez madame d'Alleville ». Elle s'appuya sur mon bras, et nous marchâmes : nous n'avions pas fait cinquante pas qu'elle s'arrêta. Je lui demandai ce qu'elle avait. « Je pense, me dit-elle, » que je ne serai pas en sureté chez ma- » dame d'Alleville, et que je la compro- » mettrai. On connaît les amis de mon » père; on aura les yeux sur eux : ils

» ont tous des maisons montées, un
» domestique nombreux ; ils reçoivent
» du monde ; je serai vue, reconnue,
» arrêtée. N'allons pas chez madame
» d'Alleville. Et où aller, lui répondis-
» je ? vous êtes dans un état à faire pitié !
» Madame d'Alleville vous donnera du
» linge, une robe, et si elle juge que
» vous ne puissiez pas rester chez elle,
» vous serez du moins en état de sortir,
» et de chercher une autre retraite.
» — Êtes-vous sûr que les gens de la
» police ne soient pas déjà à sa porte » ?
Cette réflexion m'accabla. Le temps pressait ; il fallait se décider, et nous ne décidions rien ; nous nous regardions, et nous soupirions. Elle laissa tomber sa tête sur sa poitrine, et me dit : « Conduisez-moi au premier corps-de-garde,
» et éloignez-vous ; je subirai mon sort ».
Elle fouilla à sa poche, et dit : « Je n'ai
» pas ma bourse ; je ne peux plus rien
» pour vous, que vous pardonner l'outrage que vous m'avez fait hier : je vous
» pardonne ; vivez en paix ; soyez homme
» de bien : le ciel nous réunira peut-être
» quelque jour ». Elle reprit mon bras, et voulut me faire avancer. « Non, non,
» lui dis-je en sanglotant, je ne vous livre-

» rai

» rai pas à ces barbares, après vous avoir
» défendue, après vous avoir ôtée de
» leurs mains. Je le veux, répliqua-t-elle;
» obéissez ». Je résistais, je la retenais,
je suppliais......... Tout à coup je pensai
à ma bonne femme...... « Elle m'a sauvé
» la vie, m'écriai-je, elle ne vous refusera
» pas un asile, et je l'entraînai avec pré-
» cipitation. Qui donc..... qui donc? me
» demandait Juliette. Quand votre vie
» a-t-elle été exposée : quelle est cette
» femme à qui je la dois »? Il fallut lui
raconter en marchant ce qui m'était ar-
rivé sur le pont Royal. « Cruel jeune
» homme, me dit-elle, avez-vous pensé
» que je pourrais vous survivre?..... Que
» j'aime votre bonne femme! C'est là
» qu'il faut aller. La pauvreté est hospi-
» talière; son obscurité fera notre sû-
» reté ». Nous ne marchions plus, nous
volions. Nous entrâmes dans la rue des
Fossés-Saint-Victor : je regardais toutes
les maisons les unes après les autres; je
tremblais de ne pas retrouver celle de
ma bonne femme; je ne l'avais pas re-
marquée; je me rappelais seulement que
la porte était étroite, et que l'escalier
était en face dans le fond de l'allée. J'en-
trai dans plusieurs maisons qu'on n'avait

pas daigné fermer, et où on reposait avec la sécurité de la misère et d'une conscience tranquille. L'escalier était à droite ou à gauche, et je disais : Ce n'est pas ici, et nous cherchions plus loin. Il y avait une demi-heure au moins que nous allions, que nous revenions; il était jour, j'entendais du mouvement de différens côtés, et je ne trouvais pas cette maison si désirée. Mes forces s'épuisaient; j'étais abattu, découragé : une porte s'ouvrit; plusieurs personnes parurent dans la rue, et nous nous jetâmes dans une allée. On venait de notre côté, et nous nous retirâmes dans le fond. Mon pied se posa sur une marche; j'avançai la main, je sentis une grosse rampe de bois : Je crois que c'est ici, dis-je à Juliette, et nous montâmes jusqu'au cinquième. Je regardais, et je ne reconnaissais rien. Au sixième, je m'arrêtai devant une porte qui ressemblait assez à celle de ma bonne femme. Je craignais de frapper; je n'étais pas sûr que ce fût là. Cependant si cette chambre était habitée, j'espérais qu'on ne nous refuserait pas de la compassion et du secours. J'entendais marcher dans la rue : nous ne pouvions plus sortir sans être remar-

qués, suivis, et sans doute arrêtés : je frappai. « Qui est là, répondit-on? C'est » sa voix, c'est sa voix! m'écriai-je, nous » sommes sauvés! Ouvrez, ma bonne » femme; c'est le jeune homme du pont » Royal, c'est sa malheureuse Juliette, » persécutée, poursuivie, et qui n'a » d'espoir qu'en vous. J'y vais, répon- » dit-elle ». Elle ouvrit, et resta interdite. « Que signifient, me dit-elle, ce » désordre, ce sang? Malheureux! vous » venez de commettre un crime; je ne » vous recevrai pas ». Elle poussa la porte sur nous, et tourna la clef. « Écou- » tez-moi, lui dis-je à travers la serrure: » sauvez-moi encore une fois la vie »; et je lui contai le plus succinctement que je pus, les événemens de cette nuit désastreuse. « Tout cela est-il bien vrai, dit- » elle, en ouvrant sa porte une seconde » fois? Ma bonne mère, lui répondit » Juliette, jamais le mensonge n'a souillé » nos lèvres : nous sommes bien à plain- » dre; nous ne sommes pas coupables. » Entrez donc, reprit la bonne femme, » et elle s'enferma avec nous. Pardonnez- » moi, continua-t-elle, de vous avoir » soupçonnés : mais c'est que c'tamour » fait faire tant de sottises! Allons, mon

» beau monsieur, aidez-moi à soulager
» cette aimable demoiselle ». Elle tira
de son bahut des draps très-gros et très-blancs, et pendant que j'arrangeais le lit, elle aidait Juliette à se déshabiller. Quand elle fut couchée, la bonne femme prit un vieux sabot, alla frapper chez sa voisine, revint avec un charbon allumé, referma sa porte, rassembla quelques tisons, et souffla : elle mit du bouillon dans un petit pot de terre, et le fit chauffer. « Ça lui fera du bien, me » disait-elle ». Je la remerciais, je la caressais, et elle me souriait en versant le bouillon dans une écuelle fêlée. — « Je » n'ai que du pain, mais il est blanc, et » je suis propre : on peut le manger » sans répugnance »; et elle en mit une tranche dans le bouillon. « Allons, ma » belle enfant, dit-elle à Juliette, prenez » cela; un peu de courage. Dieu est bon, » et la mère Jacquot ne vous abandon» nera pas ». Juliette exigea que je partageasse avec elle. J'étais exténué, et j'obéis. « Vous êtes agitée, disait la mère » Jacquot à Juliette. Le sort de mon père » m'affecte cruellement, lui répondait » cette tendre fille »; et je lui cachais mes propres inquiétudes, pour ne pas

ajouter aux siennes. La mère Jacquot lui promit de prendre des informations dans les environs de l'hôtel; je me proposai de voir monsieur Abell le père, ou l'ambassadeur d'Angleterre lui-même, aussitôt que j'aurais un habit et du linge: nos promesses la calmèrent un peu. Nous mîmes de l'eau et du sel sur sa blessure, qui n'avait rien d'inquiétant; je pris une escabelle, je la portai près de son lit, et je m'assis à côté d'elle. Nous étions accablés de fatigue; nous cédâmes insensiblement au besoin le plus pressant: nous nous endormîmes tous les deux.

---

## CHAPITRE XII.

### *Elle est à moi.*

« Mes petits enfans, nous dit la mère
» Jacquot, quand nous fûmes réveillés,
» vous avez dormi quatre bonnes heures,
» et vous êtes, grâce au ciel, en état de
» m'entendre. Je vous dirai, d'abord et
» d'un, que je viens de courir les alen-
» tours de votre hôtel. Tout le quartier
» est encore en l'air : on n'y parle que
» du combat que ce pauvre milord a sou-
» tenu contre toute la pousse. J'ai de-
» mandé ce qu'était devenu ce cher hom-
» me : on n'en sait rien. Ce qui paraît
» certain, c'est qu'en ce moment le com-
» missaire du quartier met les scellés par-
» tout, car tout le monde le dit. J'ai
» voulu entrer à l'hôtel, pour voir par
» mes yeux et entendre par mes oreilles ;
» un factionnaire mal-honnête m'a jetée
» d'un coup de bourrade sur le tonneau
» d'une ravaudeuse, et la ravaudeuse, le
» tonneau et moi nous avons roulé au
» beau milieu de la rue. Je me suis re-

» levée, j'ai aidé la ravaudeuse à en faire
» autant, et je l'ai fait entrer chez le
» premier marchand de vin. Là, je l'ai
» interrogée en buvant chopine. On se
» trahit toujours quand on parle de quel-
» qu'un qui intéresse; aussi la petite ra-
» vaudeuse, qui est, ma foi, jolie, m'a-
» t-elle observé que j'avais l'air d'en sa-
» voir plus qu'elle. Au reste, m'a-t-elle
» dit, il est toujours bon de vous pré-
» venir que toute la pousse a tenu conseil
» sous la porte cochère, il y a environ
» deux heures. Ces *messieurs* ont nommé
» quelques amis de milord, et se sont
» séparés en plusieurs bandes, pour aller
» espionner ces différentes maisons, où
» ils comptent sans doute trouver miss
» Juliette, qui s'est évadée, dit-on, avec
» un beau jeune homme que vous con-
» naissez peut-être aussi bien que moi.
» Si, comme je le crois, vous savez où
» ils sont, recommandez-leur bien de se
» tenir cachés. Dites à monsieur Happy
» que ce conseil lui vient de la petite
» Fanchon, et il vous croira.

» De là, j'ai passé aux piliers des
» Halles. J'avais dans ma poche vos deux
» louis, et trois vieux écus de six livres
» que je gardais comme la prunelle de

» mes yeux, mais que je ne pouvais pas
» employer dans une meilleure occasion.
» Je vous ai acheté de quoi vous changer
» tous les deux. Ce que je vous apporte
» n'est pas beau, mais il est des cas où
» il vaut mieux avoir l'air d'un savoyard
» que d'un duc et pair (1). J'ai ici dessus
» une mansarde dont je peux me passer;
» nous l'arrangerons du mieux que nous
» pourrons, et nous y logerons cette belle
» demoiselle. Vous, monsieur, vous cou-
» cherez ailleurs, et pour cause. Je ferai
» une histoire à mes voisins; nous dé-
» routerons la curiosité, nous nous mo-
» querons de la pousse, et nous serons
» tranquilles; nous travaillerons tous les
» trois, et nous ne manquerons de rien :
» Dieu et le temps sont deux grands
» maîtres. Passez derrière cette armoire,
» me dit-elle en me mettant un paquet
» à la main : allez, et déguisez-vous ». Je
trouvai dans le paquet une veste, une
culotte et des guêtres de bure, un gilet
d'indienne mouchetée, et deux chemises
de toile écrue. Pendant que je passais ce

(1) Dans le temps de la terreur, par exemple, cela pouvait être très-avantageux.

costume

costume qui me rappelait mon enfance, la mère Jacquot aidait Juliette à s'habiller; quand je sortis de derrière l'armoire, je la trouvai en souliers plats, en jupon de calemande rayée, et en tablier de cotonnade rouge: ses grands cheveux noirs étaient à demi cachés sous un petit bonnet rond bien simple, mais bien blanc. Elle était jolie: oh! elle était jolie.... et elle ne devait rien à l'art.

« Maintenant, nous dit la mère Jacquot, il faut penser au dîner. Je mange » fort bien du pain; mais vous êtes accou- » tumés à un autre ordinaire: donnez- » moi de l'argent, car je suis à sec; j'irai » faire un tour au marché, et je vous » apporterai quelque chose de bon ». Je cherchai dans les habits que je venais de quitter: le rouleau que milord m'avait envoyé s'était crevé dans ma poche, il n'y restait que dix-neuf louis; le surplus s'était perdu. Juliette avait laissé sa bourse et ses bijous sur sa commode; ces dix-neuf louis, et ma montre, qui en valait huit ou dix, c'était là toute notre fortune. Je rendis à la mère Jacquot ce qu'elle nous avait avancé; je lui donnai un louis pour les premiers frais du ménage; je pris mon chapeau et un gros

bâton. « Ne vous exposez pas, me dit » Juliette. Songez que je suis séparée de » mon père, et que je n'ai plus que vous » au monde ». Je lui promis d'être circonspect, et je sortis.

Il n'était pas probable que les gens de la police eussent remarqué ma figure, et j'étais travesti de manière à les mettre en défaut, si j'en avais été connu. Je fus droit chez l'ambassadeur d'Angleterre; je feignis une commission pour monsieur Abell le père, et je demandai à le voir. On me fit monter; il était seul. Je me nommai, il se leva, et vint m'embrasser d'un air sombre, dont je n'augurai rien de bon. « Milord n'est plus, me dit-il », et je jetai un cri. « Vous avez perdu votre » père, et moi un ami. Il a été contraint » de céder au nombre. On l'a saisi, on » l'a garrotté, on allait le jeter *dans* un » fiacre; la fatigue, l'émotion, suites d'un » tel événement, la rage de se voir trai» ter ainsi, lui ont causé une révolution » qui a été suivie d'une attaque d'apo» plexie. Il est mort vers les trois heures » du matin. Ses lettres de naturalisation » n'étaient pas encore expédiées; toute » sa fortune passe au trésor royal : Ju» liette est ruinée sans ressource. Mais

» je sais ce que je dois à la mémoire de » son père, et mon fils n'oublie pas ce » qu'il doit à la délicatesse et à l'amour. » Le maître de votre hôtel, qui est venu » m'instruire de ces détails, m'a assuré » que Juliette s'était échappée, et il pré» sume que vous avez facilité son éva» sion. Hâtez-vous donc de me faire con» naître le lieu de sa retraite; je trou» verai les moyens de la faire passer à » Londres, et mon fils s'y rendra peu » de jours après elle ».

Ce procédé me toucha; mais je ne voulus pas que Juliette fût exposée à des sollicitations tout au moins importunes; et, je l'avoue en rougissant, je craignis que les approches de l'indigence ne la décidassent en faveur de monsieur Abell. Que je la connaissais mal! Je répondis à monsieur Abell que je ne m'étais éloigné de milord que lorsqu'il me fût impossible de le défendre, et que j'ignorais où sa fille s'était retirée. «Vous » devez beaucoup à son père, reprit » monsieur Abell, et vous n'avez pas de » raisons pour me cacher la vérité; je » vous crois, et votre ignorance m'afflige: » j'espérais que vous me rendriez cette » infortunée. J'ai envoyé chez madame-

» d'Allevine et chez nos autres amis ;
» personne ne l'a vue, personne n'a reçu
» de ses nouvelles, et cela me paraît ex-
» traordinaire. Au reste, mon fils la fera
» chercher par-tout. Joignez vos soins à
» ses démarches, et comptez sur toute ma
» reconnaissance si vous pouvez m'ins-
» truire de *son sort* ». Monsieur Abell finit en me demandant mon adresse. Je lui répondis que je n'avais pas encore de domicile, et que j'aurais l'honneur de le voir le lendemain. Il m'offrit de l'argent ; je le refusai, et je lui dis que j'avais du courage, quelques talens, et que je ne craignais pas le besoin.

Les desseins de messieurs Abell sur Juliette m'inquiétaient cruellement. Mon intérêt m'ordonnait de me taire ; ma délicatesse me prescrivait de parler : depuis quelques jours j'étais sans cesse exposé à ces terribles combats. Je réfléchissais en prenant un long détour, et en regardant souvent si je n'étais pas suivi par quelqu'un des gens de monsieur Abell. Tantôt l'amour parlait en maître ; tantôt ma probité s'élevait contre lui, et lui imposait silence. En effet, pouvais-je cacher à Juliette qu'on se disposait à réparer envers elle les torts

de la fortune? Elle n'avait jamais connu l'indigence; aurait-elle la force de la supporter? Me pardonnerait-elle un jour de l'y avoir exposée? Devais-je balancer à l'en tirer? Cette lutte pénible se termina comme les précédentes. Je rentrai chez la mère Jacquot, déterminé à faire encore mon devoir, et pénétré de la fin tragique de milord.

Juliette me fixa, je me taisais: je ne savais comment lui apprendre la fatale nouvelle. Ses yeux semblaient m'interroger; les miens craignaient de lui répondre. « Vous ne dites rien, me dit-» elle enfin? Hélas! lui répondis-je, je » ne parlerai que trop tôt. — Mon père » est mort! — Et votre fortune est per-» due. — Eh! que m'importe ma fortune! » ce n'est pas elle que vous aimiez...... » Mais mon père.... mon père.... et elle » fondit en larmes. Vous me l'avez ôté, » ô mon Dieu! s'écria-t-elle tout à coup, » les yeux et les mains élevées vers le » ciel! Un seul homme m'attache en-» core à la vie; que je meure à l'instant » si vous devez m'en séparer ». Un coeur ulcéré ne raisonne point, et ne veut pas de consolations; il cherche à nourrir sa douleur; il se plaît à s'identifier avec

elle, à l'exhaler sur tout ce qui l'entoure. Les larmes sont amères, et le malheureux aime à pleurer. Juliette exigea que j'entrasse dans les moindres détails de la mort de son père, et sa peine croissait à chaque mot. J'espérais la calmer en attirant son attention sur d'autres objets. Je lui parlai des vues de messieurs Abell, je louai leur désintéressement; je crois même que je la pressai de se rendre à leurs voeux. « Cessez, me » dit-elle, cessez de me tourmenter : j'ai » pu m'immoler à mon père; il n'est » plus, et je ne dépends que de moi. Je » bénis ma misère, elle me rapproche » de vous; il ne me reste que mon cœur, » il suffira à ma félicité ». Je n'insistai pas, on le croira aisément : je venais de me conduire en honnête homme; c'est tout ce que je pouvais.

Une partie du jour s'écoula dans les regrets et dans les pleurs. Vers le soir, la bonne mère Jacquot lui fit prendre quelque chose. Cette digne femme exigea qu'elle se couchât dans son lit. Nous soupâmes auprès d'elle, et nous la veillâmes toute la nuit. Je repassais dans ma mémoire les malheurs qui s'étaient succédés avec tant de rapidité; je les

aurais crus des songes, si Juliette n'avait pas été près de moi. Cette Juliette, quelques heures auparavant fêtée, adorée et servie; cette Juliette dont l'or et les diamans relevaient l'éclat naturel, que le faste entourait, à qui une fortune considérable assurait les jouissances qui font aimer la vie; cette Juliette avait tout perdu en un instant; elle était reléguée à un sixième étage, logée entre quatre murs, couchée sur un grabat, incertaine du lendemain, et elle ne se plaignait pas! Quel spectacle! quel tourment pour l'homme qui n'avait que son cœur à lui offrir, et des privations à lui faire partager! Je pensais ensuite à son père infortuné; un mot hasardé lui avait coûté la vie, parce qu'un gouvernement sans énergie suppléait aux ressorts usés des lois, par l'espionnage et des bastilles. Une fille innocente était dépouillée, parce que les déprédations des gens en place nécessitaient le brigandage et la rapine. « Quel pays, m'écriai-je, quel pays que » celui où l'enfant n'hérite pas de son » père, où il est enveloppé dans sa pros» cription, où on veut tyranniser jus» qu'à sa conscience! Fuyons, fuyons.... » mais où se retirer sans argent et sans

X...

» moyens d'existence? D'ailleurs, où ne
» serions-nous pas victimes de quelques
» abus? Si j'ouvre l'histoire du monde,
» je vois par-tout le faible opprimé par
» le fort; par-tout les gouvernés sont
» des dupes, et les gouvernans des fri-
» pons ».

Au point du jour, Juliette parut sortir d'un long accablement. « Mon ami, me
» dit-elle, il n'est qu'un remède pour
» les maladies de l'ame, c'est le temps.
» La raison fait supporter la douleur,
» mais le temps la dissipe. Je renferme-
» rai la mienne; je ferai des efforts pour
» la surmonter, et je ne vous affligerai
» plus du spectacle de ma peine ». Elle se leva, et fut s'asseoir auprès de la mère Jacquot; elle lui prit les mains, elle la regarda avec intérêt, et un sourire presqu'imperceptible vint effleurer ses lèvres. « Vous avez, lui dit-elle, un coin dont
» vous pouvez vous passer; mon ami y
» mettra un ameublement conforme à
» notre humble fortune. Vous avez beau-
» coup fait pour moi, ma bonne mère;
» je ne souffrirai pas que vous vous gê-
» niez plus long-temps: à votre âge on
» a besoin de son lit ».

La mère Jacquot me donna la clef de

la mansarde: j'y montai, et je descendis le coeur serré. « Je vous entends, mon » ami, me dit Juliette; cela n'est pas » beau, mais qu'importe? Vous y serez » avec moi, et je n'y verrai que vous ». Jamais elle ne m'avait paru si grande; jamais elle ne m'avait été si chère.

Je courus le faubourg Saint-Antoine, et j'achetai quelques rouleaux d'un petit papier gris-de-lin, parsemé de bouquets. Je nettoyais les croisées, et la mère Jacquot faisait de la colle. Juliette coupait le papier, je l'appliquais sur le mur, et la mère Jacquot appuyait son pied sur les barres de ma chaise. Un lit de sangle, une table et un secrétaire de bois de noyer, six chaises de paille, un petit miroir, formèrent notre mobilier. « Eh » bien, disait Juliette, qu'en pensez-» vous? Ne voilà-t-il pas l'exact néces-» saire? C'est bien, c'est très-bien. Que » de femmes sont plus mal, et n'ont pas » leur ami avec elles »! C'est là que nous passions des journées qui s'écoulaient comme des minutes. Nos voisins, occupés de leur travail, ne s'inquiétaient pas de nous; notre univers était dans la mansarde: nous ne désirions rien au-delà. Juliette brodait, je faisais quelques

gouaches, la mère Jacquot vendait tout cela, et nous vivions. La bonne femme nous servait un repas frugal, se mettait en tiers avec nous, et nous égayait quelquefois par ses saillies naïves. Après le souper, Juliette m'embrassait au front, la mère Jacquot prenait la clef de la mansarde, et, plein de l'image de Juliette, consolé par la certitude de la revoir le lendemain, j'allais me coucher chez un logeur.

Six semaines s'étaient écoulées. Milord n'était pas oublié, mais les larmes étaient taries : nous conservions de lui ce tendre souvenir qui remue l'ame sans la déchirer. La guerre était déclarée entre la France et l'Angleterre : cette dernière puissance avait rappelé son ambassadeur, et nous présumions, avec toute sorte de vraisemblance, que messieurs Abell avait repassé la mer avec lui. Je proposai à Juliette de prendre l'air pour sa santé, et d'aller tous les jours, de grand matin, faire quelques tours au jardin du roi. La mère Jacquot appuya ma proposition, et Juliette l'accepta.

Un jour que nous nous promenions avec une sécurité parfaite, j'aperçus un

homme qui venait droit à nous. Il était enveloppé dans une redingote, un chapeau rond était enfoncé sur ses yeux : je ne cherchai pas à démêler ses traits, que je croyais indifférens. Juliette était appuyée sur mon bras, sa main était dans la mienne, et nous nous entretenions avec cette douce chaleur, si difficile à décrire, et si bien sentie par ceux qui savent aimer. L'homme au chapeau rond s'arrêta devant nous ; je levai la tête, je reconnus Abell fils, et j'avoue que je fus interdit. « Je suis à Paris pour vous seule, mademoiselle, dit-il à Juliette, et je vois avec douleur que vous ne méritiez pas mes soins. Je ne m'abaisserai pas à me plaindre, mais je vengerai sur votre séducteur l'outrage qu'il fait à la mémoire de votre père ». Il me marcha sur le pied, je l'entendis parfaitement ; mais Juliette était là. Elle nous devina l'un et l'autre, et répondit avec fierté à Abell, qu'elle ne lui avait rien promis, et qu'elle trouvait étrange qu'il osât lui reprocher sa conduite. « Une femme comme moi, ajouta-t-elle, se donne, et n'est jamais séduite. L'homme que vous accusez n'est coupable que d'avoir su me plaire. Si vous m'avez jamais

aimée, prouvez-le moi en renonçant à des projets de vengeance qui détruiraient mon bonheur sans vous rendre plus heureux ». Abell parut étonné un moment. « Non, s'écria-t-il, la fille la plus modeste ne s'est pas oubliée jusque-là; si vous étiez à cet homme, vous n'auriez pas l'impudeur de le dire. *Cet homme* est tout pour moi, répliqua Juliette; je suis à lui, irrévocablement à lui : j'en fais ma félicité et ma gloire. Vous voulez, reprit Abell, que je vous méprise et que je vous oublie; je serais trop malheureux si je pouvais vous croire. Finissons, monsieur, interrompis-je brusquement, et je le tirai à l'écart. Elle est toujours vertueuse, lui dis-je, elle mérite toujours les hommages de l'univers; nous l'adorons l'un et l'autre, c'en est assez pour nous haïr : demain à cinq heures du matin je serai au bois de Boulogne avec des pistolets. Je vous connais assez pour croire que vous ne me suivrez point, et que vous ne prendrez pas de second à la police. Je sais que vous êtes brave, me dit Abell : à demain ». Il se jeta dans une contre-allée, et je rejoignis Juliette. « Quand vous battez-vous, me demanda-t-elle d'un air parfaitement tranquille »?

Je voulus dissimuler. « Il est inutile de feindre, continua-t-elle. Abell m'a insultée, vous y avez été sensible, vous lui avez donné un rendez-vous ; je ne vois rien là que de très-naturel ». Je crus qu'elle cherchait à me pénétrer : je me taisais. « Je vous laisserai maître absolu de vos actions, me dit-elle, je vous en donne ma parole d'honneur ; mais je veux savoir la vérité ». Sa parole était sacrée, il ne m'était pas permis d'en douter, et je lui avouai tout. « Ce n'est que demain, reprit-elle ? Allez acheter des armes, remettez-les-moi, je vous les rendrai quand le moment sera venu ». Ce sang froid m'étonna ; et en effet, il était inexplicable. Je m'éloignais, elle me rappela. « Souvenez-vous, Happy, que vous me devez la journée : j'exige que vous la passiez avec moi ». Ce pouvait être la dernière, je le sentais ; je lui jurai de la donner toute entière à l'amour, et elle me quitta avec ce sourire aimable qui annonce la paix de l'ame. Je croyais qu'il aurait fallu la tromper, user d'adresse pour m'échapper, et elle me donnait des facilités que je n'eusse pas obtenues d'un ami de deux jours. Je ne savais que penser, je me perdais dans mes conjec-

tures, et je résolus de me défier de tout, même de sa parole.

Je rentrai une heure après. Elle s'entretenait à voix basse avec la mère Jacquot, et elles avaient l'air de s'entendre parfaitement. Elle prit mes pistolets, les examina, les mit dans le secrétaire, et serra la clef dans sa poche. Je commençai à concevoir des soupçons. Ces pistolets me coûtaient à peu près tout notre avoir, et il m'était impossible de m'en procurer d'autres. « Rassurez-vous, me dit Juliette, qui avait l'habitude de pénétrer jusqu'à ma pensée : je suis incapable de manquer à ma parole; je tiendrai celle que je vous ai donnée; mais la journée est à moi; n'en troublons pas les douceurs par des inquiétudes prématurées. Demain à cinq heures, je vous remettrai la clef ». Elle fit un signe à la mère Jacquot, qui prit un panier, et sortit. Juliette vint s'asseoir près de moi : jamais elle n'avait été si tendre, si caressante, jamais je n'avais été aussi sensible au plaisir d'être aimé. Mon engagement avec Abell semblait m'attacher de plus près à ma félicité présente. Nous épuisâmes ce que l'amour le plus vif peut dire de plus tendre. Nous nous redisions

ce que nous nous étions dit mille fois, et nous trouvions un charme toujours nouveau à le redire. Toutes les langues sont pauvres pour l'amour; les mots manquent à qui sent beaucoup : nous nous regardions alors, et nos yeux achevaient la pensée..... Ce silence avait une expression !...... il nous pénétrait d'une ivresse si douce! J'aurais passé ma vie les yeux fixés sur les siens..... mais aussi comme elle me regardait! c'était la volupté parée encore par l'innocence.

La mère Jacquot rentra, et son panier était amplement fourni. Ce n'était pas l'ordinaire de tous les jours; j'en marquai mon étonnement. « Je donne une » fête ce soir, me dit Juliette en sou» riant. Et à qui donc, lui demandai-je? » — A vous, mon ami »; et elle commença avec la mère Jacquot les apprêts d'un assez joli souper. Je marchais par la chambre, je les regardais faire, je n'y entendais rien.

La mère Jacquot avait son genre de saillies; elle les prodiguait, Juliette applaudissait, et je riais quelquefois. Cependant Abell me revenait à l'esprit, et des réflexions tristes et sombres répandaient sur mon visage une teinte de mé-

lancolie qui n'échappa point à Juliette. Rien ne lui échappait. Elle me prit la main, me regarda tendrement, me baisa sur la joue. L'idée du lendemain s'évanouit, mon cœur se ranima, le sourire reparut sur mes lèvres...

A huit heures, tout était prêt. La mère Jacquot servit, et nous nous mîmes à table. Juliette avait été enjouée, folâtre même; elle prit tout à coup un maintien calme, réservé et imposant. Elle paraissait occupée d'un grand dessein; elle était recueillie; la mère Jacquot imitait son silence, et j'attendais la fin de tout cela. Juliette se leva enfin, et parla. « Ma position ne me permet pas, dit-elle, d'observer les formalités prescrites par les lois, mais la pureté de mes intentions et votre probité me rassurent. Je n'aurai pas à gémir sur les suites d'un dessein que je mûris depuis quelque temps, et dont les circonstances ne me permettent pas de différer l'exécution. Des sermens qui n'auront pour témoins que le ciel et cette digne femme, n'en seront ni moins sacrés, ni moins inviolables pour vous. Happy, levez-vous ». Je me levai. « O mon Dieu! continua-t-elle d'un ton religieux et pénétrant, voilà l'époux que votre

votre providence me désigne; je le reçois de votre main. Je jure de l'aimer toute ma vie, et de ne m'occuper que de sa félicité. O mon Dieu! entendez mes promesses, et bénissez-nous ». Avec quel transport je répétai les mêmes paroles! avec quelle vérité je jurai de ne vivre que pour elle! Vous avez éprouvé combien ces sermens sont doux, vous qui les avez faits à l'objet de votre tendresse!... La mère Jacquot nous embrassa l'un et l'autre, et nous laissa entre le mystère et l'amour.

O quel moment que celui où l'on possède enfin ce qu'on adore! quelle plume de feu pourrait esquisser cette ivresse de l'ame, cette soif de jouir, qui se rallume par la jouissance, ce torrent de délices que l'on peut à peine supporter, cette tendre langueur qui suit la satiété des plaisirs! O nature! c'est là que tu manifestes ta puissance, que tu réunis, que tu épuises tes efforts! Momens divins, qui portez l'homme au plus haut degré de bonheur où ses vœux même puissent atteindre, pourquoi êtes-vous si courts, pourquoi ne renaissez-vous jamais? On retrouve des maîtresses; retrouve-t-on son cœur?

Juliette dormait entre mes bras; son sommeil était doux comme les plaisirs qu'elle avait goûtés; son haleine était fraîche comme la rosée du matin; son sein rougi par mes baisers, mille charmes secrets recevaient tour à tour mes hommages et mes caresses. L'amour osa la réveiller; elle ne s'en plaignit point.

Je tombai enfin sur les myrtes dont j'avais jonché le lit nuptial, et Juliette fit succéder le langage de la raison aux transports brûlans de l'amour. « Je con-» nais, me dit-elle, la violence de votre » caractère; mes représentations, mes » prières même eussent été impuissantes » hier: vous retenir, c'était précipiter » le moment du danger, et pour vous » empêcher de prodiguer votre vie, il » fallait vous y attacher par des nœuds » que vous ne pussiez rompre.... O mon » ami! combien une telle nuit doit te » faire chérir ton existence! Sera-ce la » seule que je te devrai? Préféreras-tu au » bonheur que je te réserve encore, le » barbare et stérile honneur d'exposer » tes jours pour verser le sang d'un » homme que tu dois plaindre, puisqu'il » m'aime, et que tu es heureux? Que » t'importe l'opinion qu'il aura de toi?

» Que te fait celle de tous les hommes?
» Seule, je te suffirai, comme tu me
» suffiras. J'ai regretté ma fortune; je ne
» pouvais plus la partager avec toi : il
» ne me restait que ma réputation, je te
» l'ai sacrifiée; ne feras-tu rien pour moi?
» O mon ami! peut-être suis-je mère....
» et tu ne verrais pas ton enfant! ses
» petits bras ne s'ouvriraient jamais pour
» recevoir et te rendre tes caresses! Tu
» n'iras pas, mon ami, n'est-il pas vrai,
» tu n'iras pas »?

Je voyais, je pensais comme Juliette; mais j'étais engagé, et l'ombre même du mépris m'était insupportable. « Tu » m'as promis, lui répondis-je en soupirant, de me laisser maître de mes » actions. Voilà la clef, me dit-elle; allez » massacrer l'ami de mon père, et faites » mourir du même coup trois personnes » à la fois ». Je la regardai, je balançai; elle me pressa sur son sein, et me combla des plus tendres caresses. « C'en est » trop, m'écriai-je, on ne renonce pas » volontairement à tant de biens »; et j'oubliai dans ses bras le point d'honneur, Abell, le bois de Boulogne, et tout l'univers. « Je l'emporte donc, me » dit-elle; combien ta condescendance

» me flatte ! qu'elle est d'un heureux
» augure pour l'avenir ! Mais je n'en avais
» pas besoin, mes mesures étaient prises ;
» tu ne te serais pas battu ». Elle frappa,
la mère Jacquot ouvrit, et introduisit
monsieur Abell. Jamais surprise ne fut
égale à la mienne. « Monsieur, lui dit
» Juliette, je sens tout ce que vous
» valez ; *mais on ne commande pas à son*
» coeur. Je vous ai trompé au jardin du
» roi ; je vous ai dit la vérité dans ma
» lettre, vous *le voyez :* Happy est mon
» époux ; il a passé la nuit avec moi, et
» il ne vous reste plus d'espoir. J'en con-
» serve un bien doux ; j'aime à croire que
» vous ne le détruirez pas. Oubliez que
» ce jeune homme vous a provoqué,
» comme j'ai oublié ce que vos propos
» ont eu d'injurieux. A cette condition,
» je vous offre mon amitié, qui peut être
» de quelque prix à vos yeux. Madame,
» lui répondit Abell, je vous étais tendre-
» ment attaché, et le dépit m'a arraché
» des expressions que la réflexion m'a
» fait aussitôt désavouer. Je ne suis pas
» un homme féroce. Votre lettre, dictée
» par le courage et la vertu, m'a rendu
» ma raison en m'inspirant le respect ;
» je ne vous ai bien connue qu'au mo-

» ment où je vous perds. Oui, madame, » j'accepte votre amitié, et j'espère que » monsieur ne me refusera pas la sienne ». De quel poids mon cœur fut soulagé ! avec quelle satisfaction je répondis à des avances aussi flatteuses ! J'embrassai Abell avec la plus franche cordialité, et il me dit : « Vous avez la plus respectable des » femmes : qu'elle soit heureuse, et j'ou- » blierai que j'aurais pu l'être sans vous ».

Il reprocha obligeamment à Juliette de n'avoir pas été assez confiante pour lui écrire plutôt. Il ne nous eût pas laissés dans une situation qui ne paraissait pas aisée ; il nous eût priés d'accepter quelques avances sur les fonds que milord avait encore en Angleterre, et qui se montaient à peu près à cent mille livres argent de France. « Ce n'est pas une » fortune, ajouta-t-il, mais cela peut » suffire à qui ne connaît que le besoin » d'aimer ». Il nous rassura sur la sûreté de Juliette. « Je ne crois pas, dit-il, » qu'on ait fait des recherches bien sé- » rieuses. Le gouvernement a *hérité* de » milord, et il lui est indifférent que » madame soit au couvent ou ailleurs. » Cependant il sera prudent de vous tenir » cachés jusqu'à ce que j'aie pris des

» informations positives. Je partirai ensuite pour Londres, et je me chargerai volontiers de mettre ordre à vos affaires ». Il finit en nous forçant de prendre cent louis pour les besoins les plus pressans.

Nous passâmes la journée ensemble. Je ne craignais plus Abell, et j'étais pénétré de ses bonnes qualités et de ses procédés délicats. Je lui souhaitai intérieurement un autre amour et des succès plus heureux.

Le lendemain, je louai trois jolies petites pièces à l'Estrapade; j'y mis des meubles simples, mais propres, et nous nous y établîmes le surlendemain. Nous engageâmes la mère Jacquot à ne pas nous quitter : nous lui devions tant! et nous étions si satisfaits de pouvoir nous acquitter envers elle!

*Fin de la première partie.*

# TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans cette première partie.